This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 939,785

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

BIBLIOTHEQUE CONTEMPORAINE

COMTE D'HAUSSONVILLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PROSPER MÉRIMÉE

HUGH ELLIOT

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1888

PROSPER MÉRIMÉE

HUGH ELLIOT

P.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-8°

L'enfance a Paris	1 vol.
Les établissements pénitentiaires, en France	1 —

Format grand in-18

A travers les États-Unis	1 —
Études biographiques et littéraires	1 —
Le salon de Madame Necker	2 —
Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres	1 —

En préparation :

Misère et remèdes	1 —

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13-15, QUAI VOLTAIRE. — 88694.

— ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉRAIRES —

PROSPER MÉRIMÉE

HUGH ELLIOT

PAR

LE COMTE D'HAUSSONVILLE,

ANCIEN DÉPUTÉ

Othenin de Clérin
Gabriel Paul

PARIS

CALMANN LEVY, EDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

Droits de reproduction et de traduction réservés.

848
M560
H38
cop. 2

Director
Tourgot
7-24-57
75463

PROSPER MÉRIMÉE

E.T.K

Je m'étais proposé, il y a quelque temps déjà, d'écrire une étude complète sur Prosper Mérimée, et, dans cette pensée, je m'étais mis en quête de renseignements et de documents inédits. J'avais interrogé sur son compte des hommes qui généralement ne l'aimaient guère, et des femmes qui avaient conservé de lui un souvenir affectueux et fidèle. J'avais, il est vrai, rencontré aussi des hommes qui le tenaient pour un ami constant et sûr, et des femmes qui le considéraient comme un

cynique sans cœur. J'aurais été assez tenté de chercher et de traduire à ma manière le secret de ces contradictions ; si j'y ai renoncé, c'est que je me suis trouvé en présence d'une difficulté dont j'indiquerai brièvement la nature.

Mérimée est peut-être, parmi les écrivains de nos jours, celui qui a pris le plus soin de dérober à une curiosité indiscrète les mystères de sa vie. Il n'a point chanté ses chagrins en vers harmonieux et il n'a point fait l'aveu de ses faiblesses en prose orgueilleuse. Il ne se livrait pas davantage dans la conversation ; le contraste qu'on devinait entre la vivacité intérieure de ses sentiments et la froideur un peu hautaine de ses manières n'était pas un des moindres agréments de son commerce. Malheureusement pour lui, il n'était pas aussi réservé, la plume à la main, et il s'est mal trouvé de n'avoir pas mis en pratique l'axiome qu'il énonçait

lui-même : « Ne prenez jamais une femme pour confident. »

Personne n'a oublié le succès de curiosité obtenu par la publication d'une correspondance où Mérimée avait, trente années durant, livré à une femme, chez laquelle il avait cru trouver une amie, tous les secrets d'une humeur inégale, d'une santé incertaine et d'un caractère méfiant : publication entreprise sans autre précaution que d'avoir remplacé par des points certains passages où l'on aurait vu peut-être *l'inconnue* descendre de son piédestal de fierté. L'accueil fait aux *Lettres à une inconnue* a montré combien le public français est toujours gourmand de ces friandises épistolaires, et le souvenir de cet accueil m'a paru, après réflexion, rendre presque impossible la tâche d'écrire la biographie de Mérimée. Donner, en effet, en pâture à la curiosité de ses lecteurs des mets moins relevés que ceux dont ils ont

déjà été nourris, c'était courir le risque de les allécher médiocrement, et, d'un autre côté, après l'éclat d'une pareille indiscrétion, il n'y avait moyen de réveiller cette curiosité qu'en sautant bravement et à pieds joints dans le scandale, au risque d'éclabousser les vivants et les morts. Je n'ai pas eu cette bravoure, et je n'entretiendrais même pas mes lecteurs de ces perplexités, si je n'avais besoin de leur expliquer comment et dans quelle pensée j'ai réuni les documents que je voudrais leur communiquer aujourd'hui. Ce sont encore des lettres de Mérimée, mais celles-là parfaitement inoffensives et à la publication desquelles sa mémoire ne saurait perdre. Je me bornerai à les accompagner de quelques éclaircissements qui me paraissent de nature à en faire mieux goûter l'intérêt et à faire mieux connaître en même temps un homme qui, jusqu'ici, a été peut-être un peu sévèrement jugé. J'ai trouvé, après

réflexion, que le modeste rôle d'éditeur était celui qui me convenait le mieux, et je suis certain, en substituant à ma prose celle de Mérimée, de ne laisser aucun regret à personne.

I

Il y a, dans la longue carrière de Prosper Mérimée, trois phases morales et surtout sociales bien distinctes. La première, la plus courte, et dont peu de personnes ont gardé le souvenir, est celle où, frais émoulu du collège et de l'éducation maternelle, très timide (au fond il l'est toujours resté) et un peu gauche d'apparence, d'une excessive susceptibilité de sentiments, et incessamment préoccupé de la crainte du ridicule, il débutait, sous la conduite de son père, peintre estimé, dans un monde un

peu mêlé d'artistes et de gens de lettres. A cette date, M. Mérimée, le père, pouvait encore, sans trop d'illusions paternelles, écrire à un ami : « J'ai un grand fils de dix-huit ans dont je voudrais bien faire un avocat. Toujours élevé à la maison, il a de bonnes mœurs et de l'instruction. » C'est le moment de sa vie où Prosper Mérimée a été le plus semblable à ce Saint-Clair du *Vase étrusque*, dont il traçait plus tard le le portrait en ces termes : « Saint-Clair était né avec un cœur tendre et aimant; mais, à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades. Il était fier et ambitieux; il tenait à l'opinion comme y tiennent les enfants. Dès lors, il se fit une étude de supprimer tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante. Il y réussit, mais sa victoire lui coûta cher. »

S'il y a, comme je le crois, entre ce portrait et son auteur quelques traits de ressemblance, si Mérimée était né « avec un cœur tendre et aimant », et s'il tenait à l'opinion, « comme y tiennent les enfants », c'est-à-dire, pour parler franc, s'il était à la fois sensible et vaniteux, il serait intéressant de savoir quels incidents ont froissé sa sensibilité et irrité sa vanité. La crainte de paraître ridicule en laissant apercevoir des impressions trop vives remontait bien loin chez lui. Il se plaisait en effet à raconter une anecdote de ses premières années, qui aurait eu, disait-il, une grande influence sur son développement moral. Un jour qu'après avoir été fortement grondé pour je ne sais quel méfait enfantin, il s'en allait en larmes et tout contrit, il entendit ses parents qui disaient, la porte fermée : « Le pauvre garçon, il se croit bien criminel. » La pensée qu'on riait de son émotion et de son repentir lui inspira une irritation dont

il disait n'avoir jamais perdu le souvenir. Mais, malgré cette anecdote, ce n'est pas dans les épreuves d'une enfance douloureuse qu'il faut chercher le secret de cette transformation de sa nature. Personne n'a eu, en effet, au début, une existence plus facile et plus douce que celle de Mérimée.

Il était né au sein d'une bonne famille de la bourgeoisie parisienne, originaire cependant de Normandie. Son grand-père avait été d'abord avocat au parlement de Rouen, puis, jusqu'à la Révolution, intendant du dernier maréchal de Broglie. Au château de Broglie, il venait même souvent occuper en cette qualité un appartement qu'on appela longtemps « l'appartement de M. Mérimée ». Enfant longtemps désiré, Prosper Mérimée connut toutes les gâteries de l'éducation du foyer domestique, entre un père d'humeur débonnaire et une mère profondément dévouée à

son fils unique. Madame Mérimée, artiste elle-même, femme plus intelligente que raffinée, a tenu une grande place dans la vie de son fils. Elle a vécu avec lui jusqu'à un âge très avancé, s'appliquant, par les soins dont elle l'environnait, à l'affranchir des préoccupations de la vie matérielle, auxquelles elle le savait tout à fait impropre. Mérimée la paya de retour en égards affectueux jusqu'à la fin de sa vie, et, à l'époque où il était le plus recherché dans le monde, on m'a assuré que rien ne pouvait le déterminer à ne pas revenir dîner avec elle lorsqu'il le lui avait promis. Aussi la perte de sa mère, qui mourut en 1852, fut-elle vivement sentie par Mérimée, et, à ceux qui mettent volontiers en doute sa sensibilité, j'opposerai cette lettre écrite par lui, dix-huit ans après, à M. Émile Augier, qu'un malheur pareil venait de frapper :

« Mon cher ami,

» Je reçois un billet qui m'annonce la perte que vous venez de faire. Il n'y en a pas de plus grande. J'ai passé par cette cruelle épreuve et j'y pense encore sans cesse. Je vous souhaite du courage et de la résignation. Travaillez si vous pouvez: voyagez si vous ne pouvez travailler. Je vous serre la main et vous plains de toute mon âme. »

Puisque nous n'avons pas trouvé, dans les particularités de son éducation et de son enfance, l'explication de cette transformation qui se serait opérée dans la nature de Mérimée, cherchons-la dans les aventures de sa jeunesse. Ce serait faire tout à fait fausse route que de demander cette explication à l'attrait passager que lui avait inspiré une femme de lettres célèbre. George Sand n'a pas porté dans la vie de Mérimée le trouble profond qu'elle a jeté dans celle d'Alfred de Musset, et les circonstances de

leur brouille sont à la fois moins dramatiques et plus piquantes. Voici le récit de cette brouille, écrit en quelque sorte sous la dictée de Mérimée par une personne qui a bien voulu me le communiquer.

« Un matin que Mérimée était venu chercher George Sand pour sortir avec elle, il était resté seul dans sa chambre, tandis qu'elle s'habillait dans un cabinet à côté. Il y avait là une table couverte de papiers. Un grand cahier était le manuscrit de *Lélia;* d'autres plus petits étaient divers écrits ayant leur titre sur la première feuille. Il prenait les papiers et les lisait à haute voix, tout en faisant ses réflexions. Sur un des cahiers était écrit : *Marie Dorval.* Il commençait ainsi : « La première fois que je la vis, Marie Dorval avait un chapeau blanc avec une plume blanche, et... » Il interrompit sa lecture pour dire à George Sand : « Comment, Madame, pouvez-vous avoir aucune intimité avec madame Dorval? » Du

fond de son cabinet et tout en s'habillant, George Sand défendait avec vivacité son amie du moment. Sous ce manuscrit, il s'en trouvait un autre. Il le prend et commence à lire à haute voix : «P. M. a cinq pieds cinq pouces. » George Sand n'a pas plus tôt entendu ces mots, qu'elle se précipite hors de son cabinet, à demi vêtue, et, malgré ses efforts, lui arrache des mains ce papier dont il n'avait pu lire que quelques lignes, vraies peut-être, disait-il, mais peu flatteuses pour lui. Il avoue qu'il regrette beaucoup d'avoir été honnête homme et de n'avoir pas emporté, pour le brûler, ce manuscrit fait sur lui. »

Ce n'est pas seulement l'amertume de cette brouille, c'est un ressentiment de vanité assez peu avouable qui faisait tenir à Mérimée un langage de mauvais goût sur le compte de George Sand, et il y a là un épisode de sa vie sur lequel il vaut mieux jeter un voile.

Dans ce même ordre d'explications, je tiens de bonne source une anecdote antérieure de quelques années, et qui donnerait une clef plus sûre de certaines énigmes du caractère de Mérimée. Je ne vois point d'inconvénient à raconter cette anecdote, tous les personnages intéressés étant inconnus et, d'ailleurs, morts depuis longtemps.

Très jeune encore, Mérimée avait rencontré, dans les salons d'un banquier protestant où se réunissait la société libérale de la Restauration, une fort belle personne, un peu plus âgée que lui, qui était la femme d'un ancien fonctionnaire du premier empire. Il engagea bientôt avec elle une correspondance dont un fragment tomba, par malheur, entre les mains du mari, assez jaloux de son naturel, et, par-dessus le marché, duelliste de profession. Mérimée fut appelé sur le terrain. Comme on préparait les armes : « A quel bras préférez-vous être touché? demanda le bretteur. — Au bras gauche, si cela vous

est égal, » répondit Mérimée avec un parfait sang-froid; et ce fut, en effet, au bras gauche qu'il reçut une blessure, heureusement sans gravité. Quelques jours après, il apparaissait, le bras en écharpe, dans une maison où il était familièrement reçu, et, comme on s'empressait autour de lui, en lui demandant avec qui et pourquoi il s'était battu : « Je me suis battu, répondit-il, avec quelqu'un qui n'aimait pas ma prose. » On ne put tirer de lui autre chose.

La correspondance n'en continua pas moins, malgré les périls de cette liaison, jusqu'au jour où, soit prudence, soit infidélité, la dame signifia assez durement son congé à Mérimée. Profonde fut la blessure que lui causa cette brusque rupture. J'avais espéré pouvoir publier quelques lettres adressées par lui, dans cette pénible conjoncture, à la spirituelle personne qui a bien voulu me conter ces détails; malheureusement, ces lettres n'ont point été retrou-

vées. Il m'a été affirmé qu'elles contenaient l'expression d'une tristesse réelle, et peut-être ce premier mécompte a-t-il contribué à développer la disposition méfiante qui était devenue chez Mérimée comme une seconde nature. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, mais je dirai cependant que, dans ma pensée, toutes ces petites circonstances n'ont eu que peu d'influence sur Mérimée. Chez une nature timide et vaniteuse, la crainte d'abandonner aux autres un point de supériorité, en laissant apercevoir des émotions trop vives, fera toujours affecter les apparences de la froideur, et la crainte d'être pris pour dupe ne manquera jamais d'engendrer la méfiance. Les défauts de notre nature sont comme les sauvageons qui n'ont jamais été greffés : ils portent toujours des fruits amers.

Pour secouer la tristesse que lui avait laissée cette aventure, Mérimée entreprit un voyage en Espagne, dont les incidents ne

devaient pas être sans influence sur sa destinée. Il partit au commencement de l'année 1830, et ce fut pendant son séjour à Madrid que la nouvelle des événements de juillet lui parvint. Quelques mois auparavant, il avait refusé d'accepter une place de secrétaire d'ambassade par un scrupule de libéralisme dont le souvenir devait plus tard faire sourire le sénateur du second empire. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait salué de loin cette révolution avec l'enthousiasme de tout ce qui joignait alors un peu de jeunesse et de mouvement à beaucoup d'illusions, et qu'il ait accepté la place de chef du cabinet d'un ministre aimable que la révolution de juillet avait porté au pouvoir, M. le comte d'Argout.

Cette nomination marque la fin de ce que j'ai appelé la première phase sociale de Mérimée. Déjà, en effet, par le succès de ses premières œuvres, il n'était plus un inconnu, et sa place était indiquée au sein de cette

société polie, lettrée, semi aristocratique et semi bourgeoise, qui occupa la scène politique pendant toute la durée du gouvernement de juillet. Les fonctions qu'il exerçait auprès de M. d'Argout, et qu'il échangea bientôt contre une place d'inspecteur des monuments historiques, plus conforme à ses goûts, achevèrent de lui en ouvrir l'entrée. Ce fut durant les premières années du régime de juillet que Mérimée prit ce que j'appellerai sa forme définitive, et que, refoulant au dedans de lui les timidités et les agitations de sa jeunesse, il se composa ce maintien discret, froid, compassé, d'apparence volontairement anglaise, sous lequel il ne laissait pas de cacher des passions assez vives, mais qui, au premier abord, excitait peu de sympathie et de bienveillance. Il adoptait, en même temps, dans sa conversation, ces formes ironiques, ce ton sarcastique qui est celui de ses nouvelles et dont, même en causant, il lui arrivait rarement de se départir.

Plusieurs personnes, qui l'ont beaucoup connu à cette époque de sa vie, me l'ont dépeint, racontant avec une négligence apparente des histoires savamment préparées, où il côtoyait la limite du mauvais goût sans la franchir complètement, cherchant volontiers le scandale dans ses propos, et préoccupé de l'éviter dans sa conduite, cynique avec les hommes, bien élevé avec les femmes, quand elles savaient l'exiger, mais se dédommageant alors par des affectations de perversité morale qu'il aurait regretté cependant de voir prendre trop au sérieux. Je trouve la trace de cette préoccupation dans une lettre adressée par lui à une femme distinguée, à laquelle on doit la délicate traduction des romans de Rhoda Broughton, sans parler d'autres études intéressantes. Mérimée venait d'être reçu à l'Académie française, et il lui écrivait, au lendemain du jour où il avait prononcé son discours:

« En vérité, Madame, je suis à présent moins heureux par l'idée que je suis débarrassé de la triste cérémonie que vous savez que par les témoignages d'intérêt dont on m'a comblé. Je suis d'autant plus sensible à votre bienveillance pour moi, que je n'ai rien fait pour la mériter et que très probablement on vous a fait un portrait de moi pire que l'original. Mes amis m'ont dit bien souvent que je ne prenais pas assez de soin pour montrer ce qu'il peut y avoir de bon dans ma nature, mais je ne me suis jamais soucié que de l'opinion de quelques personnes. Vous êtes, Madame, du nombre de celles dont je voulais avoir l'approbation, et je ne puis vous dire combien j'y suis sensible. Je serais allé savoir de vos nouvelles aujourd'hui, si je n'avais pensé que ma première visite devait être pour mon *récipient*. Je l'ai trouvé avec une figure qui emprunte ses couleurs à l'aurore, pour me servir d'une phrase de M. de Chateaubriand. Il

était, d'ailleurs, très content de son discours et de sa lecture et, à la jaunisse près, on ne peut plus aimable.

» Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes respectueux hommages.

» P. MÉRIMÉE. »

Puisque j'ai cité la lettre, pourquoi ne citerais-je pas aussi la réponse qui contenait, à l'adresse de Mérimée, un discret et amical conseil:

« J'ai à vous remercier, Monsieur, de ce discours que j'aime tant et que je conserverai précieusement. Je craignais un peu que l'aveu que je vous ai fait l'autre jour de mon penchant pour les déclamations ne vous eût découragé de me remettre dans la bonne voie, et j'aurai ce souci jusqu'à ce que je vous croie persuadé que j'estime encore davantage le bon goût et la vraie vérité. Vous voyez, par cette espèce de justification, que

j'ai aussi besoin de votre bonne opinion, et, à ce propos, je vous demanderai d'où vous vient l'idée que j'ai dû recevoir contre vous des préventions défavorables? Si cela est, je vous prie de me savoir gré de l'indépendance de mon esprit, qui ne s'en est fié qu'à lui-même et a découvert par ses propres lumières ces bons côtés dont vos amis, dites-vous, ont le secret. J'aime à croire au bien, ce qui ne prouve pas plus ma propre perfection que la disposition contraire ne prouve une perversité véritable. Permettez-moi de vous dire que je suis touchée et reconnaissante, que vous ayez, dès le commencement de nos relations, abordé ce sujet avec une simplicité qui me paraît à elle seule une grande qualité; conservez avec moi cette simplicité, je vous en prie, pour qu'au moins, de ce côté, l'égalité se retrouve. Mille affectueux compliments.

» C. DU PARQUET. »

Un des traits qui caractérisent cette seconde phase de Mérimée est le plaisir qu'il éprouvait à produire, dans quelques cercles restreints, un effet de scandale discret par l'étalage de ses opinions philosophiques. L'incrédulité absolue dont il faisait profession était pour lui un triste héritage de famille, qu'il tenait non pas de son père, assez indifférent sur ces questions, comme sur bien d'autres, mais, chose plus rare, de sa mère. Madame Mérimée témoignait, en effet, contre toute croyance religieuse une aversion décidée, et, lorsque son fils adoptait cette devise imprimée sur son cachet: Μέμνησο ἀπιστεῖν, il ne faisait que rappeler à sa mémoire une recommandation maternelle. L'incrédulité systématique de Mérimée dépassait de beaucoup la moyenne des opinions reçues dans le monde où il vivait. Sans doute, on n'y prétendait pas à l'orthodoxie de certains salons de la Restauration; mais on y était déiste et plutôt

chrétien. Or Mérimée disait n'avoir jamais été baptisé. Il a laissé cependant imprimer de son vivant que son acte de baptême figurait sur les registres de la paroisse Saint-Germain-des-Prés. Mais les recherches entreprises à ma demande n'ont point confirmé cette assertion. Mérimée eût été, au reste, bien fâché qu'on lui produisît cet acte ; car c'eût été le priver d'un effet assuré, lorsqu'il jetait négligemment cette particularité dans la conversation. Certain soir, à un dîner donné par madame de Boigne, cet effet fut même plus grand qu'il n'aurait désiré; dans ce milieu correct, la chose fut trouvée (non sans raison peut-être) de mauvais goût, et la maîtresse du logis, qui tenait à ce qu'à sa table, la liberté de la conversation ne dépassât pas certaines bornes, ne se fit pas faute de l'en avertir.

Parfois, au contraire, Mérimée provoquait, par cette confidence, des témoignages d'affectueux intérêt qu'il aurait pu mieux accueil-

lir. C'est ainsi qu'une femme aimable dépensa, dans une longue conversation, toutes les ressources de son esprit et toute la chaleur de son cœur (les personnes qui ont eu l'honneur de la connaître savent que c'est beaucoup dire) pour le déterminer à recevoir le baptême. Après l'avoir écoutée longtemps sans mot dire : « Eh bien, Madame, j'y consens, interrompit tout à coup Mérimée avec un grand sérieux, mais à une condition : c'est que vous me servirez de marraine ; je serai habillé de blanc et vous me porterez dans vos bras. »

Mérimée n'avait que trop de goût à mêler ainsi la raillerie à ces questions si graves, bien que, sous cette raillerie, il ne fût pas impossible de découvrir parfois les indices d'une certaine tristesse. Quelques années après, comme il était appelé à Carcassonne pour donner son avis, en sa qualité d'inspecteur des monuments historiques, sur un projet de réparation de la cathédrale, la même

personne lui avait donné une lettre d'introduction auprès de l'évêque de cette ville. Peu de jours après le départ de Mérimée, elle recevait de lui cette lettre, dont je n'ai pas besoin d'expliquer la plaisante imposture :

« Grand séminaire de Carcassonne 15 octobre 1850.

» Madame,

» Monseigneur est en ce moment en tournée pastorale. Selon les ordres de Sa Grandeur, j'ai dû décacheter la lettre que vous lui avez adressée et qui m'a été remise par M. Mérimée. C'est avec une vive douleur que j'y ai lu que ce monsieur, qui est fort aimé dans notre ville pour l'intérêt qu'il porte à notre belle église de Saint-Nazaire, était encore aveugle aux saintes vérités de la religion. J'ai, selon vos intentions, Madame, cherché à porter la lampe de la foi dans les recoins de cette âme obscurcie par les ténèbres mondaines, et, si j'avais l'élo-

quence de Monseigneur, sans doute le mécréant n'eût pas quitté Carcassonne sans que l'onde vivifiante du baptême n'eût coulé sur son front. Pressé par les arguments que me fournissait mon zèle apostolique, il dit que croire est un don qu'il n'a pas reçu et qu'il regrette fort, maintenant surtout que toutes les illusions et toutes les espérances finissent pour lui. Il regrette de ne pouvoir reporter au bon Dieu ce qui lui reste d'enthousiasme et d'exaltation qu'il a jadis mal ou inutilement employés, et dont personne ne se soucie plus. Enfin il dit, Madame, que, jusqu'à preuve contraire, il s'en tient à la maxime d'un des sept sages de la Grèce, dont le sens est qu'il faut être honnête homme et douter; maxime horrible, condamnée par le père Canaye et que Monseigneur a foudroyée dans son dernier sermon de l'Avent. Je regrette de ne m'être pas rappelé sa belle péroraison pour la répéter à notre endurci.

» Tout espoir n'est cependant pas perdu,

Madame, et nous comptons sur vos bons offices. Veuillez continuer à le sermonner. Il a beaucoup de confiance en vous et prétend même que vous lui avez donné de la superstition pour les reliques[1]. J'ignore ce qu'il veut dire, mais je sais qu'il a de saintes correspondances avec de pieux ecclésiastiques. Il me montrait hier une lettre du curé de Brantôme qui « prie pour lui des prières de » reconnaissance et de bonheur », et qui lui demande un autel sur les fonds du ministère de l'intérieur. Enfin, Madame, ayant une marraine comme vous et de dignes ecclésiastiques pour amis, il faudra bien qu'il se rende tôt ou tard. Il ne peut manquer d'être touché des avertissements d'en haut qu'il reçoit. Avant-hier, qui était un samedi, il a mangé gras chez M. le préfet, mais il y avait tant d'ail dans les sauces

1. La personne à laquelle cette lettre est adressée avait, en effet, donné à Mérimée une petite médaille qu'il lui avait promis de garder.

qu'il a aujourd'hui un grand mal de gorge. Que ne mangeait-il maigre!

» Permettez-moi, Madame, de quitter ce sujet pour vous exprimer le regret que vous ayez favorisé les penchants à la coquetterie de nos dames, en envoyant à l'une d'elles un patron de manches à la mode de Paris. Elles en font parade sur le boulevard et se retournent pour voir si MM. les officiers de chasseurs y font attention. Mademoiselle de Verte-Allure n'a fait que lisser ses bandeaux hier à la grand'messe, pour faire voir ses manches, et ce fut un grand scandale pour toute la congrégation. Puissent ces manches être légères sur votre conscience; mais je frémis en pensant à tout ce qu'il y peut entrer d'iniquités. Je finis cette longue lettre en vous annonçant le retour prochain de votre catéchumène, que le mistral, la pluie, les provinciaux ont rendu si mélancolique, qu'il fait pitié à voir. Veuillez agréer, Madame, les

respectueux hommages de votre très humble et très obéissant serviteur,

» L'ABBÉ CHAPOND,

» professeur de théologie au grand séminaire de Carcassonne. »

J'ai dit que l'incrédulité absolue de Mérimée était un héritage de famille. Cependant cette disposition à un scepticisme agressif avait été singulièrement développée chez lui par un homme qui, après avoir, de son vivant, rencontré assez peu de sympathie, a trouvé depuis sa mort des admirateurs fanatiques. Je veux parler d'Henri Beyle, qui alors était surtout connu sous son pseudonyme de Stendhal. Lorsque Mérimée rencontra pour la première fois Beyle chez madame Pasta, il avait dix-huit ans, c'est-à-dire l'âge où l'on est facilement séduit. Beyle en avait, au contraire, plus de quarante. Par son esprit brillant, il n'eut pas de peine à réduire sous son influence

une nature au fond assez faible. C'est peut-être pour se défendre d'avoir subi cette influence que Mérimée a écrit dans une notice, consacrée par lui à la mémoire de Beyle : « Sauf quelques préférences et quelques aversions littéraires, nous n'avions peut-être pas une idée en commun, et il y avait peu de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. » Mais nulle part la ressemblance entre les deux natures (avec bien plus de finesse et de distinction dans celle de Mérimée) n'apparaît plus clairement que dans cette notice.

Parfois en jugeant Beyle, Mérimée semble parler de lui-même : « Un des traits les plus frappants, dit-il, du caractère de Beyle, était l'inquiétude d'être pris pour dupe et une constante préoccupation de se garantir de ce malheur. De là cet endurcissement factice, cette analyse désespérante des mobiles bas de toutes les actions généreuses, cette résistance aux premiers

mouvements du cœur, beaucoup plus affectée que réelle chez lui, à ce qu'il me semble. L'aversion et le mépris qu'il avait pour la fausse sensibilité le faisaient souvent tomber dans l'exagération contraire, au grand scandale de ceux qui, ne le connaissant pas intimement, prenaient à la lettre ce qu'il disait de lui-même. Non seulement il n'attachait aucune importance à rectifier les interprétations plus ou moins malveillantes qu'on donnait à sa parole ou à ses écrits, mais encore il trouvait un malin plaisir, de vanité je pense, à passer aux yeux des gens pour un monstre d'immoralité. » Changez les noms ; est-ce que vous ne croyez pas lire un portrait de Mérimée, et des plus ressemblants ?

La notice dont j'ai tiré ces lignes est connue de tout le monde, car elle figure, à la fois, en tête de la correspondance de Beyle, publiée en 1865, et dans la collection des articles de Mérimée. Mais ce que peu de

personnes savent, c'est qu'il existe, de cette notice, plusieurs tirages à part publiés tout à fait mystérieusement et avec un caractère bien différent. Mérimée avait donné, en effet, à cette petite brochure, l'apparence d'un manifeste écrit au nom des amis libres penseurs de Beyle[1]. La première page de l'un de ces tirages portait les singulières mentions que je copie ici textuellement : « H. B., par l'un des quarante de l'Académie française, avec un frontispice stupéfiant (ici un petit croquis obscène), dessiné et gravé par S.-P.-Q.-R. Eleutheropolis, l'an MDCCCLXIV de l'imposture du Nazaréen. Ἐκ τῆς τυπογραφίας τῶν τοῦ Ἰουλιάνου τοῦ ἀποστάτου φίλων (de la typographie des amis de Julien l'Apostat). » Ce titre singulier donne une idée de l'esprit qui avait inspiré cette notice à Mérimée. Elle ne

1. Dans une intéressante étude bibliographique sur les œuvres de Mérimée, M. Maurice Tourneux a raconté l'histoire de cette publication mystérieuse. L'exemplaire que j'ai eu entre les mains aurait été imprimé en

diffère cependant de celle qui est connue que par une part plus large faite aux grosses impiétés que Beyle se plaisait à débiter. Ces impiétés sont trop fortes pour que je veuille les rapporter ici, et je me bornerai à citer cette triste boutade qu'inspirait parfois à Beyle le spectacle des choses humaines : « Ce qui excuse Dieu, disait-il, c'est qu'il n'existe pas. » Dans cette notice, Mérimée développe aussi plus à l'aise quelques-uns des axiomes dont Beyle, grand doctrinaire comme on sait en matière d'amour, faisait profession dans cette science. Beyle tenait que, vis-à-vis des femmes, la plus extrême témérité était non seulement un bon calcul, mais un devoir et même un égard. Il s'appuyait sur l'autorité de deux vers de Gresset :

> ... C'est d'abord ce que vous lui devez;
> Vous la respecterez après, si vous pouvez.

Belgique par M. Poulet-Malassis, peut-être sans la participation de Mérimée.

Mérimée, dans la notice rendue publique, se contente d'exposer sur ce point les théories de Beyle; dans la petite brochure dont je parle, il paraît les prendre à son compte: « Un soir, à Rome, Beyle me conta que la comtesse C... venait de lui dire *voi* au lieu de *lei*, et il me demanda si, à la première occasion, il ne devait pas lui faire violence. Je l'y engageai fort, » ajoute Mérimée.

Tout cela était bien un peu léger et hardi pour un sénateur; car, à l'époque où ces exemplaires circulaient, Mérimée siégeait déjà dans la haute assemblée. Peut-être en haut lieu craignit-on quelque scandale. En tout cas, les observations de quelques amis de Mérimée firent impression sur son esprit, et il s'occupa de remettre la main, pour les détruire, sur tous les exemplaires de cette plaquette. Aussi est-elle devenue fort rare, et j'ai eu beaucoup de peine à me la procurer. Il y a, dans ce double fait de l'avoir écrite et d'avoir ensuite voulu la détruire,

un trait qui peint bien la nature de Mérimée, et c'est pour cela que je l'ai rapporté. Le caractère était droit, mais un peu d'appréhension se mêlait aux affectations de cynisme, et c'était tantôt l'une, tantôt l'autre disposition qui l'emportait, suivant les circonstances et aussi suivant les personnes auxquelles il avait affaire, ce qui explique la diversité des jugements portés sur lui. Mais n'aurait-il pas mieux valu, en dépit de Beyle, demeurer ce qu'il était, c'est-à-dire un galant homme, sceptique d'esprit, délicat de nature, que prétendre à être un cynique, et, dans une certaine mesure, y parvenir, sans réussir cependant à se débarrasser d'une certaine timidité?

II

Si peu qu'un Français soit personnellement mêlé aux luttes de la politique, un moment arrive toujours où son existence

finit par en ressentir le contre-coup. C'était la révolution de juillet qui avait fait entrer définitivement Mérimée dans la société doctrinaire ; ce fut la révolution de février et l'avènement du second empire qui l'en firent sortir. Mérimée vit tomber sans plaisir, mais sans regret, le régime de juillet. Bien qu'il eût occupé, pendant toute la durée de ce régime, une situation lucrative et conforme à ses goûts, il ne s'était attaché ni aux principes du gouvernement parlementaire, ni à la famille des princes qui en étaient les représentants. Les amis de la monarchie déchue lui reprochèrent même d'avoir pris un peu trop cavalièrement son parti de cette déchéance, et d'avoir, dans une lettre rendue publique, fait au nouveau régime une adhésion trop empressée. Cette lettre amena, entre Mérimée et quelques-uns de ses premiers amis politiques, un certain refroidissement ; leurs relations étaient déjà quelque peu tendues lorsque arri-

vèrent successivement le coup d'État du 2 décembre, le rétablissement de l'Empire et le mariage inopiné de l'Empereur avec la jeune et brillante Espagnole qui, après avoir connu les extrêmes de la destinée humaine, rallie aujourd'hui toutes les sympathies par l'excès de son infortune.

Ce mariage plaçait Mérimée dans une situation assez singulière. La nouvelle Impératrice était encore tout enfant lorsqu'à l'époque de son premier voyage en Espagne, Mérimée fut présenté à sa mère par le comte de Montijo, dont il avait fait, en diligence, la rencontre fortuite. Mérimée aimait les petites filles, et, dans les lettres que contient ce volume, on le verra témoigner plusieurs fois le regret de n'en avoir pas eu à élever. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été subjugué par des grâces enfantines qui faisaient déjà pressentir toutes les séductions de la femme. Je me suis laissé raconter que, pendant les fréquents séjours à Paris de la

comtesse de Montijo, lorsque le besoin de tout voir, qui dévore les étrangères, la retenait pendant de longues heures hors du logis, c'était à Mérimée qu'on laissait le soin de divertir celle qu'on appelait *la petite Eugénie*. Il la menait à la promenade, lui faisait voir les monuments de Paris, et s'intéressait à son babil. Ce fut lui qui, quelques années plus tard, introduisit la mère et la fille dans la petite colonie lettrée, artiste et élégante de Passy, où la jeune comtesse de Téba a passé des heures dont sa mémoire attristée doit aimer aujourd'hui à se rappeler la douceur. Les relations de Mérimée avec la famille de Montijo étaient de si longue date, que, lorsque le mariage de la comtesse de Téba fut arrêté, ce fut lui qui fut chargé de fournir au représentant de l'Empereur les renseignements nécessaires à la rédaction du contrat. Il n'est donc pas étonnant que la nomination de Mérimée comme sénateur

ait été une des premières faveurs que la nouvelle Impératrice ait sollicitées de son époux. On va voir la façon un peu embarrassée dont Mérimée, dans une lettre au docteur Véron, expliquait lui-même sa fortune ou plutôt son aventure.

« Vous savez toute mon histoire aussi bien que moi. Le hasard a fait que, par désœuvrement, je suis allé en Espagne, où j'ai trouvé des gens très bons et très aimables qui m'ont bien reçu. J'ai trouvé là une petite fille à qui je racontais des histoires ; je demandais grâce pour elle quand elle ne savait pas sa leçon, et, plus tard, je lui faisais des sermons en trois points, car je suis très peu indulgent pour la jeunesse. Un jour, cette petite fille m'a dit qu'elle allait épouser l'Empereur. Je lui ai demandé de me faire prêter serment de ne jamais rien lui demander. Après discussion, elle m'a fait prêter ledit serment d'une façon très

solennelle. L'Empereur, à sa prière, a voulu me donner une très belle place où il y avait fort à faire. Je l'ai supplié de me laisser à mes monuments, où j'étais plus libre. L'Impératrice m'a dit alors en espagnol : « On vous donnera autre chose ; si vous » n'acceptez pas, vous êtes notre ennemi. » Voilà comme j'ai perdu ma vieille liberté[1]. »

Quelle que fût l'origine de cette élévation subite, il n'est pas, à tout prendre, bien choquant que Mérimée, homme de lettres, étranger à la politique, acceptât, sans se faire prier, une faveur qu'il n'avait point sollicitée et dont la brusque annonce (il était le matin à sa toilette lorsqu'il reçut l'avis officiel) ne laissa pas, m'a dit un témoin oculaire, de lui causer quelque surprise et même quelque confusion. Mais les passions politiques étaient alors fort surex-

1. Je dois la communication de cette lettre à l'obligeance de M. Matinée, proviseur du lycée Corneille, à Rouen.

citées dans le milieu où Mérimée avait habituellement vécu, et il n'est pas non plus très étonnant que la chose y ait été assez mal prise. Mérimée ne fit rien de ce qu'il fallait pour parer au scandale, et son attitude se ressentit de ce fond d'invincible timidité qui était dans son caractère. Au lieu d'annoncer sa nomination, dès qu'il en fut informé, comme une chose toute naturelle, et en le prenant de très haut avec ceux qui y trouveraient à redire, il laissa *le Moniteur* l'apprendre au public sans en avoir prévenu personne. Je tiens de source certaine que, la veille, il passa toute sa soirée dans un salon très hostile au nouveau régime, sans dire un seul mot de ce que tout le monde allait savoir le lendemain, et que même, reconduisant jusqu'à sa porte une des personnes qui avaient assisté avec lui à cette soirée, il parla avec elle de l'Empereur en termes assez dédaigneux. Dans de telles circonstances, la

nomination de Mérimée parut à beaucoup de gens avoir le caractère d'une trahison. Il en eut le sentiment et cessa de paraître dans certains salons, dont la porte ne lui aurait peut-être pas été obstinément fermée, mais où il aurait été, sans aucun doute, plus froidement reçu.

Disons à son honneur que, par un scrupule assez rare alors et depuis, Mérimée se refusa absolument à cumuler la dotation de sénateur avec le traitement d'inspecteur des monuments historiques, et qu'il donna sa démission de ces dernières fonctions. Mérimée fut toujours très délicat et désintéressé dans les questions d'argent, et il laissait à un ami fidèle le soin de gérer sa modeste fortune personnelle. Un jour que l'Empereur, tout en lui demandant de rassembler quelques matériaux pour la *Vie de César*, lui faisait entendre qu'il serait indemnisé de sa peine : « Sire, répondit Mérimée, j'ai les livres nécessaires, et je calcule qu'avec trois mains

de papier, vingt-cinq plumes d'oie et une bouteille d'encre de la petite vertu, je pourvoirai aux autres frais. Je prie Votre Majesté de me permettre de lui faire ce cadeau. »

Les lettres de Mérimée qui ont été publiées sous ce titre : *Lettres à une autre inconnue*, et qui n'ont pas le piquant des premières, ont cependant l'intérêt de nous le montrer dans ce rôle, assez nouveau pour lui, de courtisan. Dans ce métier, tout ne lui semble pas rose. Les longs dîners, les soirées où « la culotte courte est de rigueur » le fatiguent parfois. Tantôt il faut partir pour Compiègne, tantôt il faut rester à Biarritz, à une époque où le soin de sa santé exigerait un départ pour le Midi. Un jour, certaine princesse étrangère lui fait demander par son domestique une nouvelle récemment composée par lui, comme on ferait demander à un maître de maison la recette d'un plat, et, après s'être un peu

rebiffé, il faut bien finir par la lui porter. Mais, malgré ces petits ennuis, il ne paraît pas que Mérimée ait jamais regretté la détermination qui avait ainsi changé sa vie. Il jouissait de ses succès personnels dans un monde où il brillait, sans trop d'efforts, par son esprit, et il n'était pas insensible au plaisir d'exercer une sorte de royauté intellectuelle dans une cour où les hommes de sa valeur littéraire n'étaient, au début, pas nombreux. D'ailleurs, il était amplement dédommagé de ces petits déboires, inséparables de la vie des cours, par l'honneur d'une affection qui se faisait d'autant plus gracieuse et attentive dans ses soins, que la santé de Mérimée s'altérait davantage avec les années, et qui est demeurée telle pour lui jusqu'à la fin. Aussi, bien que Mérimée eût le tort, sous le toit même de l'Empereur, de parler souvent de lui d'une façon assez irrévérencieuse, du moins n'a-t-il jamais méconnu, ni dans ses propos, ni dans ses

lettres, le respect et la reconnaissance qu'il devait à l'Impératrice. Nous en rencontrerons tout à l'heure sous sa plume le touchant témoignage.

I

De la société où il avait si longtemps vécu, Mérimée devait regretter au moins une chose : c'étaient les relations qu'il aimait à entretenir avec quelques femmes distinguées, relations où l'esprit entrait pour autant que le cœur. Les divergences politiques avaient, sinon rompu, du moins refroidi ces relations. Mais un homme de sa sorte n'était pas embarrassé pour en nouer de nouvelles. C'est ainsi que, quelques années après sa nomination au Sénat, il entra en correspondance avec une Anglaise,

belle-fille de M. William Senior, le critique dont on a publié récemment un volume de souvenirs très curieux. Mrs. Senior, morte il y a peu d'années, était une personne de mérite, fort versée dans les œuvres de charité et qui a laissé, sur la question de l'éducation des enfants pauvres, d'intéressants travaux. Elle avait, du reste, l'esprit libre et sans fausse pruderie, ainsi qu'on va le voir par les lettres que lui adressait Mérimée. On dirait qu'il est tout le temps combattu entre le respect véritable que lui inspire son aimable correspondante et le goût qu'il éprouvait toujours à écrire des gauloiseries. Ces lettres n'ont pas le caractère d'intimité de celles que Mérimée adressait à l'*inconnue ;* mais, en y regardant de près, on l'y retrouve tout entier et peut-être plus à son avantage. On va pouvoir en juger.

« Vienne, 26 septembre 1854.

» Où vous écrire, Madame? Vous partez? Et pour où? Et votre lettre est du 21 août. Elle m'est arrivée ce matin après m'avoir inutilement cherché partout où je n'étais pas. Je suis charmé que les nouvelles de M. de Tourguénef vous aient plu. Avez-vous lu *la Dame de pique,* que j'ai traduite de Pouchkine? Je vous enverrai cet immortel ouvrage, si j'ai le bonheur de revoir les bords de la Seine. Je m'amuse assez sur ceux du Danube. Je viens de faire des excursions en Hongrie. N'étaient les églises qui abondent, je me serais cru à

Constantinople en débarquant à Pesth. Les gens ont des pantalons si larges, que l'on en ferait des robes à crinoline en coupant le trait d'union. Ils ont des yeux noirs et l'air peu chrétien. On m'a mené dans un bain où j'ai trouvé un certain nombre de natifs et de natives, dans une eau minérale dont les propriétés se bornent, je crois, à décrasser le monde. Pour la morale, il y a une cloison entre le bassin des hommes et celui des dames, mais à cette cloison est une porte qui reste ouverte, et l'usage est de se faire des visites. Mon guide m'a dit : « C'est » la liberté hongroise. » Les beautés qui cuisaient dans ce court-bouillon se sont voilé la figure à ma vue, avec leurs mains, ce qui m'a paru encore bien oriental. On m'a fait manger beaucoup de poivre long assaisonné avec quantité de choses étranges, peut-être du chat ou du petit Hongrois ; mais j'ai l'habitude de demander sur la carte d'un restaurant tout ce qui a des noms

barbares. Enfin, Madame, je fais mon métier de voyageur en conscience.

» J'ai passé quelques jours dans le Tyrol, puis je suis allé en Bavière, où l'on crevait fort du choléra. Le gouvernement ne voulait pas que ses sujets bussent de la bière, qui lui semblait cholérique, ni qu'ils dansassent en plein air, en sorte que le seul divertissement des pauvres Muniquois était d'entendre de la musique d'enterrement. Quand je me suis senti gagner par l'influence, je me suis échappé en Bohême, où j'ai retrouvé la force des lions et mangé de la cuisine slave qui est remplie de mérite. Puis je suis venu dans cette jolie ville de Vienne, qui me paraît une antichambre du paradis. Je compte pourtant en partir cette semaine pour m'en retourner en France par Berlin.

» Je ne suis pas trop content de ce que vous dites à propos du choléra et de votre axiome turc : *When one's time comes, one*

will die. Il faut se défendre tant qu'on peut. Or, pour le choléra, la chose est facile. Il est assez poli pour ne *jamais* vous rendre visite en personne sans s'être fait annoncer. A la plus légère indisposition en temps de choléra, il faut se mettre au lit, boire chaud, prendre un peu d'opium, et ne sortir que lorsqu'on est parfaitement remis. Suivez mon conseil, et vous ne vous laisserez pas attraper par ce vilain mal. Songez que, si vous le défiiez, il n'y aurait plus au monde de cheveux d'or que dans Homère, et ce serait trop grand dommage.

» Je lirai *Ruth*, puisque vous l'exigez. Ma grande objection est le nom du roman, et la crainte qu'il ne me laisse triste. Je le suis si souvent, que je n'aime pas chercher de nouvelles occasions d'avoir les *blue devils*. Cependant je lirai *Ruth*, et je penserai, après l'avoir lu, pour faire diversion, aux agréables moments que j'ai passés à Kensington.

» Voilà pour répondre aux méchancetés de votre lettre et au reproche immérité de manquer de mémoire.

» Adieu, Madame, veuillez agréer mes respectueux hommages et me rappeler au souvenir des aimables habitants et habitantes de Kensington. »

II

« Paris, 5 mars 1855.

» Madame,

» M. Senior m'a remis *Ruth*. Je vais lire ce divin roman avec toute l'attention qu'il mérite, et je vous dirai ce que j'en pense, mais je n'ai pas voulu attendre plus longtemps à vous en remercier. A vous dire la vérité, je crains que le sujet ne soit pas aussi nouveau pour moi qu'il doit l'être pour un Anglais. Nous autres continentaux, nous n'avons pas tant de préjugés que vous, et ce qui passe en Angleterre pour de l'audace est quelque chose de fort simple en France. Le mal vient de votre église, et de

plus loin encore. On a imaginé de faire un *sacrement* de ce qui n'aurait jamais dû être qu'une convention sociale. Dans le midi de l'Europe, et surtout dans ma chère Espagne, on a remédié aux inconvénients du mariage en se mariant deux fois. La première fois, on se marie sans savoir ce qu'on fait. On est une petite pensionnaire qui prend un homme qu'on lui présente, ou qui le choisit elle-même parce qu'il a une moustache et qu'il danse bien. Naturellement on se trompe; mais heureusement on ne fait jamais une bêtise sans gagner quelque expérience. Cette expérience acquise met l'ex-petite pensionnaire en état de trouver à vingt-deux ans le mari qu'il lui faut. Ce second mari, qu'on appelle amant, vit en général en très bons termes avec le premier et l'aide à passer le temps. En revanche, le mari ne permet pas que l'amant s'use, ce qui pourrait avoir lieu par suite d'un tête-à-tête continuel. L'amant est obligé d'être

aimable, et les occasions de l'être ne sont pas assez fréquentes pour que cela lui soit difficile. Cela fait de très bons ménages. A Madrid, on a grand soin de ne jamais inviter une femme sans son amant, et les réunions *tertulias* y sont très amusantes, parce que chacun apporte avec soi son intérêt. Tout cela est horrible dans votre île d'Albion, et personne ne s'en scandalise au sud des Pyrénées.

» Chez nous, nous ne sommes ni chair ni poisson. Nous avons un peu moins de franchise que les Espagnols, un peu moins d'hypocrisie que vous. On accepte une femme qui a un amant, quand cet amant est honnête homme, ce qui n'arrive pas toujours. La grande condition du bonheur dans ces liaisons-là, c'est l'amour, un peu rare chez nous. La coquetterie avait arrangé les choses d'une manière charmante à Paris vers 1750. Tout était permis, mais il fallait être aimable. Au fond, la société était organisée pour donner le plus de plaisirs pos-

sible, intellectuels et autres. A présent cela s'est fort gâté, parce qu'on devient bête. En outre, les Françaises participent de la nature méridionale et de la nature du Nord. Elles ont tantôt de l'entraînement, tantôt des scrupules. Voici ce qui arrive quelquefois. Figurez-vous deux personnes qui s'aiment très réellement, depuis longtemps, depuis si longtemps que le monde n'y pense plus. Un beau matin, la femme se met en tête que ce qui a fait son bonheur et celui d'un autre pendant dix ans est mal. « Séparons-nous. Je vous aime toujours, mais je ne veux plus vous voir. » Je ne sais pas, Madame, si vous vous représentez ce que peut souffrir un homme qui a placé tout le bonheur de sa vie sur quelque chose qu'on lui ôte ainsi brusquement. L'histoire que je vous raconte est vraie et arrivée à un de mes amis [1]. En Espagne, on meurt en

1. « A mon meilleur ami, » aurait-il pu dire, car c'est bien son histoire qu'il raconte ici.

s'aimant. J'ai vu des gens dont les âges réunis faisaient plus d'un siècle et demi, qui s'aimaient et étaient même tendres et galants l'un pour l'autre. Il me semble qu'en Angleterre, l'esclavage des femmes est pire que partout ailleurs. Je crois que les femmes ont rarement des amants, parce qu'elles ont peur de perdre leur caste ; mais le diable n'y perd rien. Elles sont très malheureuses : elles ont des tentations, n'y succombent point, et meurent incertaines s'il ne valait pas mieux succomber que résister. Observez qu'un soldat qui se comporte bien au feu est fait caporal ; mais il n'y a pas de récompense pour les femmes *vertueuses* : car on n'admet pas qu'elles puissent être autrement.

» Vous me parlez d'enfants, Madame, et vous dites que c'est un très grand bonheur. Je suis trop vieux pour me marier, mais je voudrais trouver une petite fille toute faite à élever. J'ai pensé souvent à acheter un

enfant à une gitana, parce que, si mon éducation tournait mal, je n'aurais probablement pas rendu plus malheureuse la petite créature que j'aurais adoptée. Qu'en pensez-vous? Et comment se procurer une petite fille? Le mal, c'est que les gitanas sont trop brunes et qu'elles ont des cheveux comme du crin. Pourquoi n'avez-vous pas une petite fille avec des cheveux d'or à me céder?

» L'empereur Nicolas vient de faire un bien beau trait. Croyez-vous que la grippe ait l'honneur de ce dénouement toute seule? Jusqu'à preuve du contraire, je pense qu'il a mangé quelque chose qui lui aura fait mal. Il venait d'ôter à la noblesse russe tant de paysans, que la mauvaise humeur a bien pu gagner son cuisinier. Si la paix se fait à présent, l'Europe l'aura échappé belle. Une guerre politique qui ne devient pas révolutionnaire me semblait chose impossible au XIXe siècle. Maintenant, tout le monde se trouvant plus ou moins écorné,

je ne vois pas trop pourquoi on ne ferait pas la paix. En attendant, nous nous préparons toujours à la guerre. L'autre jour, l'Empereur a donné à dîner aux officiers de la garde qui vont en Crimée ; l'Impératrice, fort émue, leur a dit adieu, ajoutant qu'elle espérait les revoir *tous*, et elle s'est mise à pleurer. Un petit sous-lieutenant s'est écrié : « Pas tous, j'espère ! » — Les officiers veulent de l'avancement, mais les peuples ne demandent, je crois, qu'à rester comme ils sont.

» Adieu, Madame ; avant que j'aille vous voir à Kensington, ne viendrez-vous pas au-devant de M. Senior au mois de mai? En attendant, j'espère que vous serez assez bonne pour me donner de vos nouvelles. — Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages. »

« *P.-S.* — Mon chat noir est mort, et je n'ai plus une bête pour me tenir compagnie. »

III

« Paris, 23 mars 1855.

» Madame,

» J'ai lu *Ruth*, et, qui plus est, j'ai vu l'auteur, que madame Mohl m'amène demain pour prendre du thé jaune. Il faut que vous sachiez que j'ai la malheureuse faculté d'être plus ému par un livre que par un événement réel ou même par une pièce de théâtre. J'aimerais mieux voir mourir un homme à côté de moi que de lire la mort d'une héroïne, particulièrement si elle n'a pas eu un peu de bon temps. Voilà pourquoi j'ai lu *Ruth* avec un peu de mauvaise humeur et surtout par obéissance pour vos

commandements. Je flairais le dénouement dès la première page. Il y a beaucoup de talent et même du naturel. Les caractères, du moins ceux qui sont de ma compétence, me paraissent vrais et bien tracés. En un mot, c'est très bien ; mais voulez-vous savoir ma critique? Pourquoi *Ruth* est-elle si malheureuse? Ce n'est pas pour avoir fait un enfant, mais parce qu'elle était trop pauvre pour s'en payer la fantaisie. Donnez-lui cinq cents livres sterling, elle s'en ira en France, où elle sera aimée et choyée par tout le monde, étant aimable comme elle est. Dans votre société anglaise, et, il faut l'avouer, dans presque toutes les sociétés, le malheur est toujours une situation dont on sortirait facilement avec de l'argent ; mais on n'en a pas. Je ne parle pas, bien entendu, des catastrophes. On perd un enfant ou un amant. Ce sont des *coups*, ce ne sont pas des malheurs durables comme une honte attachée au

front lorsqu'on est dans la dépendance. On ne peut rien conclure de *Ruth*, sinon que c'est une grande imprudence d'avoir un enfant lorsqu'on ne peut le nourrir. Croyez-vous que ce ne soit pas un malheur aussi grand pour une femme mariée? Voulez-vous me permettre de vous raconter une histoire? En Espagne, où il fait un soleil du diable, les demoiselles en ont quelquefois (non pas des diables ni des soleils, mais des enfants). Je dis des demoiselles de bonne maison. Le monde est si bon en Espagne, que les pauvres filles s'en tirent comme il suit. Elles remettent la *creatura* (l'enfant nouveau-né) à une femme de chambre fidèle qui, la nuit, le dépose à la porte d'un grand seigneur, puis sonne et détale. Le portier ramasse l'enfant, le porte à madame, qui, après quelques signes de croix, le fait baptiser (précaution très louable) et presque toujours le garde chez elle. La comtesse de M... a reçu deux cadeaux

semblables qu'elle a fait élever convenablement. L'un est devenu un assez mauvais poète, l'autre un très bon officier du génie. Le poète, je l'ai connu tout enfant. Il a les yeux tellement noirs, que la prunelle et l'iris sont de la même couleur; cela est rare, même en Espagne. Madame de M.. eut l'imprudence de me conter que cet enfant, selon les conjectures, était le fils d'une demoiselle de Grenade qui ne l'avait jamais vu. Quelques jours après, nous étions à Madrid ; arrive chez elle une dame de Grenade, mariée depuis trois ou quatre ans. A peine l'eus-je regardée, que je reconnus ces diaboliques yeux noirs, et j'eus la méchanceté de faire à madame de M..., derrière le dos de la dame, une horrible grimace pour lui faire entendre que je connaissais mon monde. Mais voici la situation dramatique : l'enfant, qui avait sept à huit ans, arrive comme une bombe sans faire attention à sa mère véritable, qui, de

son côté, demeure impassible. Madame de M... et moi, nous étions très mal à notre aise, nous attendant à une scène. Mais, vous autres femmes, vous avez des nerfs d'acier quand il le faut, quitte à vous évanouir en voyant une araignée. Après nous être remis un peu, nous regardions toujours involontairement tantôt les yeux du fils, tantôt ceux de la mère. Madame de M... sortit un instant. La mère alors, avec une voix parfaitement ordinaire, lui dit : *Cómo te llamas, hijo?* (Comment t'appelles-tu, mon fils?) Mais, en Espagne, on dit *mon fils* à tous les enfants. Elle sortit peu après et ne revint plus. La ressemblance était en effet des plus dangereuses. N'y aurait-il pas là une histoire à écrire ? Je vous en fais présent. Mrs. Gaskell m'a dit qu'on avait brûlé publiquement *Ruth* au nom de la morale. Cela est digne de vos puritains. Il faut espérer que la fréquentation des zouaves, philosophes accomplis,

les débarrassera d'un peu de leur *cant*.

» Je suis triste comme un bonnet de nuit et horriblement ennuyé. Le monde m'assomme et je ne sais que devenir. Je n'ai plus un ami au monde, je crois. J'ai perdu tous ceux que j'aimais, qui sont morts ou changés. Si j'avais le moyen, j'adopterais une petite fille; mais ce monde et surtout ce pays-ci est si incertain, que je n'ose me donner ce luxe. Que devient M. Senior au milieu des barbares? Il mange des petits pois verts et des artichauts frais; mais je ne devine pas comment il trouve quelqu'un à qui parler entre les Arabes et nos officiers. Comment échanger une idée à Alger? Il est vrai que partout cela est difficile. Vous seriez bien bonne, Madame, un jour de pluie, de m'écrire et de me donner quelque chose à faire, et aussi de me dire ce qu'il faut penser d'un roman qui s'appelle *Marian Withers*. Cela m'amuse. Il y a un jeune homme à moitié roué et à moitié sin-

cèrement amoureux, qui fait tourner la tête à une grande dame qui s'ennuie. Cela se voit-il en Angleterre ? C'était assez fréquent autrefois chez nous, mais, à présent, les jeunes gens ne pensent plus aux femmes, ils n'aiment plus que les cartes, *id est* l'argent. Adieu, Madame, veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages. »

« *P.-S.* — Viendrez-vous à l'exposition universelle? »

IV

« 8 juin 1835.

» Madame,

» Vous m'avez bien fait rire avec vos scrupules ou plutôt les scrupules de vos amies. Je voudrais bien savoir quelles sont ces âmes charitables qui vous ont donné ces beaux renseignements sur mon compte, d'où et comment elles me connaissent? Au surplus, vous avez du temps pour vous décider. J'ai montré mon appartement à M. Senior, qui vous en rendra compte. Il n'y a pas de trappes ni de murailles recouvertes de tapisseries cachant des portes secrètes. Il y a trois lits dont un

bon et deux très mauvais ; deux chambres assez gaies, un assez grand nombre de bouquins et deux divans avec quelques pipes turques et autres. Je pense que je me mettrai en route pour je ne sais pas encore où vers le commencement de juillet. Avant de partir, je vous préviendrai, et si, entre mon départ et l'époque de mon retour, le cœur vous en dit, vous n'aurez qu'à écrire à ma soubrette pour qu'on vous tienne l'appartement prêt. Si cela pouvait vous décider, je vous envoie par M. Senior le portrait du maître de la maison actuel, à qui aurez affaire pendant mon absence, et que je vous recommande d'une manière toute particulière. M. Senior vous remettra aussi un livre qui vous amusera, je pense, bien qu'un peu méchant, je n'ose dire *parce que* un peu méchant. Je suis très malade, et je crois que je vais bientôt priver le soleil de ma présence. En outre, j'ai les *blue devils* en permanence et *man*

delights me not nor voman neither. Lady*** est ici, qui me paraît un peu plus *cross* qu'elle n'était il y a quelques années, et lady*** toujours plus charmante. Nous avons encore une grande quantité d'étrangers et de provinciaux. Je viens de faire ma cour à une dame espagnole arrivée avec trois filles (dont une nièce, dirait un Irlandais). Cela fait huit yeux dont chacun en vaut une demi-douzaine. Le mal, c'est qu'une de ces jolies personnes, qui vient à Paris pour un mal de gorge, se trouve être poitrinaire au dernier degré, à ce que me dit le médecin à qui je les ai recommandées. Elles parlent horriblement le français, et le médecin, qui ne sait guère s'en faire entendre, me charge de dire à la mère que sa fille n'a que quelques mois à vivre. Comment trouvez-vous la commission? Je crois qu'on n'est jamais malade de la poitrine en Espagne, mais bien du cœur, viscère inconnu ou racorni au nord des Pyrénées. J'a dans

mes tablettes plusieurs cas lamentables de pareilles maladies, entre autres celui de deux personnes qui s'aimaient et qui sont mortes à huit jours d'intervalle. Ce qui vous surprendra beaucoup, c'est que ce n'était pas un mari et une femme, ou, pour mieux dire, c'était un mari marié à une autre femme et une femme mariée à un autre mari. Il avaient l'indignité de s'aimer malgré leur position; aussi ont-ils été bien punis. Espérons qu'ils rôtissent dans un endroit que je ne nommerai pas et qui est institué pour de si grands coupables.

» Nous avons ici une madame Ristori qui fait fureur dans une détestable tragédie d'un nommé Alfieri. C'est l'anecdote d'une certaine Myrrha qui avait de mauvais penchants. Les femmes qui prétendent savoir l'italien, et le nombre en est grand, se pâment d'admiration comme aussi les jeunes gens sentimentaux. L'actrice me plaît assez,

mais la pièce me paraît bien ennuyeuse, quoique immorale.

» Milady Mayoress est charmée de son séjour à Paris, mais elle trouve qu'on n'y mange pas assez souvent; en effet, le lunch n'a pas encore été importé chez nous, et c'est grand dommage. Milord Mayor se fait accompagner partout de sa masse. L'autre jour, on a essayé de la planter derrière son fauteuil à dîner, mais il n'y a pas eu moyen. Nous possédons encore un très joli petit roi qui a l'air d'un étudiant allemand gai, c'est-à-dire *picked out of ten thousand*; car l'étudiant allemand est ordinairement mélancolique et pleure en regardant la lune.

» Je voudrais bien voir le tableau de Millais dont vous me parlez. Il y en a quelques-uns de lui à l'exposition, qui ne manquent pas d'un certain je ne sais quoi. Mais il travaille, ce me semble, avec des pinceaux microscopiques, et il fait tout, principal et accessoires, de la même ma-

nière. Il y a de lui, si je ne me trompe, une *Ophélie* en train de se noyer qui m'a laissé une impression assez forte. C'est une figure dont on n'aime pas à se souvenir quand on va s'endormir et qu'on a éteint sa lumière. Comment avez-vous le courage de me proposer de boire de l'eau-de-vie pour me guérir? Vous m'accusez de satanisme, mais c'est bien pis de votre part. M. Senior m'a prêté ses notes sur Alger, qui m'ont intéressé beaucoup. Il a vu en deux mois ce que nombre de nos grands hommes n'ont pas su voir en vingt. Si l'Empereur faisait bien, il le ferait gouverneur. Je vous félicite des jolies choses qu'il vous rapporte, mais il y en a de bien plus jolies à l'exposition turque et indienne. On dit que les gens de la Compagnie sont furieux que les princes indiens aient gardé tout cela pour nous, au lieu de l'envoyer au Palais de Cristal, comme de loyaux sujets auraient dû le faire.

» Adieu, Madame; j'espère que vous

n'avez pas encore dit votre dernier mot et que vous viendrez voir tout cela. Veuillez présenter mes hommages à mademoiselle Minnie et agréer tous mes respects et un peu mes *reproches*. »

V

« 30 juillet 1855.

» Madame,

» Je ne savais pas que votre mari fût un tyran. Comment vous laissez-vous tyranniser, et comment ne lui faites-vous pas faire toutes vos volontés ? Sachez que les êtres qui ont le malheur d'appartenir à mon sexe ne sont heureux que lorsqu'ils sont sous un gouvernement despotique, et mon malheur, à moi qui vous parle, c'est de n'avoir personne qui me commande. Il n'y a que mon chat qui, lorsqu'il veut jouer, monte sur ma table, joue avec le bout de ma plume et barbouille tout

mon papier. Voilà comme on se fait aimer.

« Je ne me souviens plus du tout de ce qu'a coûté la copie dont vous me parlez. Il m'est seulement resté le souvenir que c'était très peu de chose. Si lady*** est d'un caractère si altier qu'elle ne puisse supporter l'idée d'être ma débitrice, dites-lui de m'envoyer des plumes comme celles que M. Senior m'a données, et je lui délivrerai quittance.

» Il est bien facile de dire : « Écrivez quelque chose qui m'amuse. » D'une part, il ne m'est pas prouvé que je n'aie pas trop écrit déjà. D'un autre côté, lorsque j'écrivais, j'avais un but. Maintenant, je n'en ai plus. Si j'écrivais, ce serait pour moi, et je m'ennuierais encore plus que je ne fais. Il y avait une fois un fou qui croyait avoir la reine de la Chine (vous n'ignorez pas que c'est la plus belle princesse du monde) enfermée dans une bouteille. Il était très heureux de la posséder, et il se donnait beaucoup de mouvement pour que cette bouteille et son

contenu n'eussent pas à se plaindre de lui. Un jour il cassa la bouteille, et, comme on ne trouve pas deux fois une princesse de Chine, de fou qu'il était, il devint bête.

» Je suis charmé que vous me croyez *a good natured man*. Je crois que c'est vrai. Je n'ai jamais été méchant; mais, en vieillissant, j'ai tâché d'éviter de faire du mal, et c'est plus difficile qu'on ne croit. On blesse les gens ordinairement en croyant leur faire une caresse. Si j'avais à recommencer ma vie avec l'expérience que j'ai acquise, je m'appliquerais à être hypocrite et à flatter tout le monde. Maintenant, le jeu ne vaut pas la chandelle. D'un autre côté, il y a quelque chose de triste à plaire aux gens sous un masque, et à penser qu'en se démasquant on deviendra odieux.

» Je ne connais pas mistress***, mais, d'après ce que vous me dites, elle doit être jalouse de vous. Une femme jalouse d'une autre femme a toujours mille attentions

pour elle, tout en médisant d'elle. J'ai entendu dire que vous étiez grande musicienne, mais j'ai peine à le croire, parce que vous me semblez avoir trop d'esprit et être trop paresseuse. Il faut être un peu bête pour ne faire qu'une chose, et, dans les arts, on n'excelle qu'en s'y consacrant d'une manière absolue. Ensuite, il faut travailler du matin au soir, ne jamais s'exposer au vent et ne pas manger de glaces en été. Où diable avez-vous pris ce remède d'eau-de-vie pour guérir les maux de nerfs? Je crois que l'eau pure est ce qu'il y a de mieux.

» Il m'a paru que j'avais fort baissé dans l'estime de lady***, qui a de fort beaux yeux, mais qui m'a paru bien raide. Nous avons ici X..., qui profite de ce que sa femme est grosse pour aller se promener tout seul. *Is it not a shame?* Il dit que votre reine a trouvé l'Empereur et l'Impératrice *the pleasantest people she ever saw*. Nous lui préparons une réception brillante; mais je

crains que les Parisiens ne soient pas aussi polis pour elle que vous l'avez été pour l'Empereur. On nous dit que Sa Majesté craint beaucoup la chaleur, et l'on s'occupe à préparer, à l'Hôtel de Ville, des cascades de punch à la romaine et de crème glacée dans l'espoir de rafraîchir les appartements. Le jury de l'exposition m'oblige à rester ici une partie de l'été. Ensuite, je ne trouve pas de gens amusants et oisifs qui veuillent prendre soin de moi et m'emmener quelque part. Si vous étiez venue à Paris, j'aurais été forcé d'aller en Allemagne ou en Italie, et cela m'aurait fait du bien. Ici, je m'ennuie à la mort; je n'ai plus de goût pour rien et je me fais mal aux yeux à force de lire; encore m'arrive-t-il souvent de lire vingt pages sans savoir ce qu'elles contiennent. J'ai le *spleen*, c'est vous dire que, lorsque vous voudrez mettre du noir sur votre joli papier rose, vous ferez une bonne action. Je viens de publier

un volume, mais je ne vous l'envoie pas, parce qu'il n'est pas bon pour les dames. C'est un commentaire sur une satire du commencement du XVIIe siècle, par Agrippa d'Aubigné. Voyez où j'en suis réduit pour tuer cet ennemi cruel qu'on appelle le temps. Adieu, Madame, veuillez me mettre aux pieds de lady ***, que vous appelez très bien *presty lady;* il y a en elle quelque chose qui me plaît beaucoup et aussi quelque chose qui me repousse. Je n'ai jamais pu démêler ce que c'était. J'ai demain l'humiliation de donner du thé jaune à une grande quantité de demoiselles. Adieu encore, Madame. Je vous souhaite toute sorte de prospérités et de plaisirs. »

VI

« Paris, 1er janvier 1856.

» Madame,

» Je suis dévoré de remords en songeant depuis combien de temps je vous dois une réponse à une très aimable lettre; j'y ai pensé bien souvent, mais je me sentais toujours si maussade et si triste, que je craignais de vous trop ennuyer. Je viens de terminer mes visites officielles, d'ôter un habit tout d'or qui vous ferait mourir de rire, et je veux commencer l'année par vous demander pardon et vous expliquer pourquoi je ne suis pas allé vous faire visite l'automne passé, comme j'en avais eu l'es-

poir un instant. Le fait est qu'il s'agissait d'un mariage. Non pas du mien, mais du mariage d'un de mes amis qui me destinait l'emploi de... comment appelez-vous le masculin de *bride's maid?* Je suis toujours fort triste de voir un mariage ; mais j'aurais eu pour compensation le plaisir de causer avec vous de toutes les misères humaines et de manger du *mince pie*. Ce diable de mariage s'est rompu, et naturellement mon assistance est devenue inutile. En Espagne, cela s'appelle recevoir une *callebasse*, et, en Andalousie, quand un amoureux a été éconduit, les méchants ornent sa porte, pendant la nuit, de guirlandes de citrouilles, concombres et autres cucurbitacées. Pendant six mois, l'infortuné ne peut voir un melon ou un cornichon sans frémir. Voilà jusqu'où va la méchanceté de votre sexe dans le pays où il vaut le mieux.

» J'ai terminé l'année assez mal ; j'ai été repris de ces douleurs névralgiques, pour

lesquelles vous me conseilliez une fois de boire de l'eau-de-vie. Cela me fait souffrir beaucoup, et, quand je ne souffre pas, j'ai peur de souffrir bientôt, en sorte que je passe mon temps au plus mal. Je lis, pour me consoler, les derniers volumes de Macaulay. J'ai fini hier soir le troisième. Je ne sais trop ce que j'en pense. Avez-vous rencontré quelquefois une personne parfaite? (Assurément oui, quand vous vous mettez devant une glace.) Mais il y a des perfections (il ne s'agit pas de la vôtre) qui ne charment pas autant qu'un mélange de bien et de mal. Je trouve, dans Macaulay, trop de cette perfection. Est-ce que vous me comprendrez? Il me semble qu'il ne laisse rien à penser à son lecteur. Vous autres femmes, vous n'aimez pas les livres d'histoire. Vous êtes tout cœur et tout imagination. Vous ne faites aucun cas du passé et vous n'aimez pas l'avenir. Voilà pourquoi vous me dites de faire des romans. Malheureusement

je n'en sais plus faire. Je suis devenu incapable de travailler depuis un malheur qui m'est arrivé. J'ai lu dernièrement des romans qu'on m'avait vantés, *Heartsease*, et je ne sais plus quel autre. J'ai trouvé que c'étaient des gens trop vertueux pour moi. Savez-vous où vous allez avec votre pruderie moderne en Angleterre? A la parfaite platitude.

» Je commençais à devenir de plus en plus épris de votre amie, notre voisine, qui a passé l'automne ici ; elle part cette semaine pour Naples. Le mal, c'est qu'il y venait quantité de gens insupportables. Il y a ici un très joli jeune homme qui a l'air d'une miniature toute fraîche sortie d'une boîte ; c'est le fils de ***,. le romancier. Il se pose un peu en giaour, mais je crois qu'il est paresseux et qu'il ne se donnera pas la peine de ramasser les lauriers qu'il pourrait recueillir. Que fait son père? Le dernier roman que j'ai lu de lui m'avait fort édifié

et ennuyé. N'aurait-il pas aussi tourné à la vertu? Grand dommage.

» Nous avons eu ici, la semaine passée, un spectacle très beau, c'est le retour de quelques régiments de Crimée. Ils sont entrés à Paris en tenue de campagne, avec leurs vieilles capotes déchirées, leurs drapeaux en loques et leurs blessés marchant en avant avec les vivandières. Il y eut une nuée de larmes. Le général Canrobert pouvait à peine se tenir à cheval d'émotion. Il était comme un homme ivre. On me dit que, le lendemain, il y avait foule dans les bureaux de la guerre pour s'enrôler. L'autre jour, je dînais chez mon maître, et j'ai eu l'imprudence de critiquer nos uniformes. Il m'a dit : « Les Français sont un peuple guer-» rier, mais non un peuple militaire. Ils ne » savent pas porter un uniforme, mais ils » savent se battre. » Si vous aviez vu les haillons de ces soldats de Crimée, vous auriez dit, comme tout le monde, qu'il n'y a

rien de plus beau. Adieu, Madame, je vous souhaite une bonne année, santé, joie et prospérité. Soyez assez bonne pour me pardonner mon long silence; vous ne pourrez me donner une meilleure preuve de votre clémence qu'en m'écrivant une petite lettre sur ce papier rose que je vois trop rarement et qui me charme toujours quand en rentrant je le trouve sur ma table.

» *P.-S.* — J'espère que vous avez de bonnes nouvelles d'Égypte. Veuillez m'y recommander. »

VII

« Paris, 16 février 1856.

» Madame,

» Si mon cœur ne vous appartenait déjà tout entier, vous l'auriez gagné par la dernière lettre que vous m'avez écrite et votre opinion sur la tolérance en matière de correspondance. Vous comprenez la paresse et les paresseux, vous n'êtes pas susceptible; vous avez donc toutes les perfections? Pourtant savez-vous ce qui m'a empêché de vous écrire aussitôt votre lettre reçue? Ce n'est pas assurément la paresse qui m'a retenu. Si j'avais cédé à mon premier mouvement, vous n'en étiez

pas quitte à moins de dix pages de mon style le plus élevé. C'était, Madame, un sermon que je voulais vous adresser. — J'ai fait réflexion que j'étais un peu novice dans le métier de prédicateur, et que j'y mettrais peut-être, d'ailleurs, trop de vivacité, si je vous écrivais sous l'impression de votre lettre. Maintenant que je suis plus rassis, je vous dirai la chose en trois mots. 1° Je suis enchanté que vous ayez cassé la jambe à votre valseur, parce que je n'aime pas qu'on valse ; 2° je désapprouve que vous vous fassiez garde-malade parce que vous vivez dans un pays de conventions, hypocrites si vous voulez, mais qu'il faut observer. J'ai dit. Remarquez qu'en cette affaire, je vous parle contre mon intérêt. Il est évident que, si j'avais la perspective de vous avoir pour garde-malade, j'irais tout exprès à Londres pour me casser une jambe. Mais je suis si rigide en matière de morale, que je ne vous avertirais pas de la chose, si

elle m'arrivait à Londres. Vous êtes, vous autres Anglais, d'affreux hypocrites, mais il faut se plier aux coutumes, même aux mauvaises; quand vous serez en Espagne, à la bonne heure. C'est un pays de liberté, où chacun fait ce qu'il lui plaît et où il est permis d'avoir bon cœur. Ici, je m'arrête pour ne pas vous ennuyer davantage et pour m'admirer moi-même. Ne vous a-t-on pas dit autrefois que ce serait une chose bien grave que de venir loger chez moi lorsque je serais à quatre cents lieues de Paris? Et d'où vient qu'on me fait cette belle réputation? Parce que, lorsque j'étais jeune, je n'ai pas été hypocrite et que je me moquais du qu'en dira-t-on. Des gens que je n'ai jamais vus et que j'aurais peut-être beaucoup de plaisir à connaître ne me verront jamais parce qu'ils me regardent de très bonne foi comme un être immoral. Si je pouvais recommencer ma vie avec l'expérience que j'ai (malheureu-

sement), je me conduirais d'une tout autre manière. Je crois que je n'en serais pas plus mauvais et que je serais plus heureux.

» J'ai commencé autrefois un roman que je vous dédierai, si je l'achève jamais. Il n'a pas encore de titre, parce que c'est mon libraire qui me donne les titres de mes livres ; mais on pourrait l'appeler *les Malheurs de la franchise*. C'est un homme qui montre son âme tout entière à la femme qu'il aime et qui lui ôte toutes ses illusions. Avez-vous jamais lu *l'Amour* de Beyle? C'est un petit volume très bizarre, mais qui contient des observations fort justes. L'auteur, pour expliquer un des phénomènes les plus ordinaires de l'amour, a inventé le mot de *cristallisation*. Lorsqu'on jette un rameau de pêcher dans une mine de sel, il se couvre de concrétions salines qui ressemblent à des diamants. Le bois disparaît sous ces cristaux. De même, lors-

qu'on est amoureux, l'objet aimé est transformé par l'imagination. Il est couvert de diamants, et on ne le voit pas en réalité. Maintenant, c'est la mode d'être raisonnable et vrai. Pour beaucoup de gens, c'est une hypocrisie de plus; pour moi, ç'a été de la paresse, et, pour vous, c'est que vous ne savez pas comme on est bête et méchant. Tant il y a qu'il faut respecter ces précieux cristaux comme la prunelle de ses yeux.

Mais, me direz-vous, n'est-il pas cruel de se dire : « On aime une autre personne que » moi? Elle a beau être un fantôme de l'ima» gination, il n'est pas moi. » Madame, quand deux *moi* se connaissent, ils ne s'aiment plus, ou, ce qui est encore plus tragique, celui qui s'est *décristallisé* aime encore, et on ne l'aime plus. Voulez-vous me permettre de vous conter un petit fait qui m'est personnel et qui illustrera la question? Mais je vous préviens qu'il est un peu im-

moral, bien qu'on puisse en tirer une moralité.

» Dans ma jeunesse donc, j'ai été propriétaire unique (comme je croyais) d'une jambe remarquablement belle, ce qui est fort rare pour beaucoup de raisons fort longues à détailler. Je ne l'avais jamais vue que dans un bas de soie. J'ai tant fait, qu'on a ôté ce bas. La jarretière y avait laissé une marque rouge, un peu livide; cela s'expliquait, sans doute, par la finesse de la peau, mais c'était vilain. J'ai vu toujours, dans la suite, cette marque rouge au travers du bas. Convenez, Madame, que que j'avais une bien belle envie de sermonner, puisque, malgré ma résolution, j'y ai succombé. Je n'ose me relire et je ne sais si je vous enverrai cette lettre. Oui, cependant; car vous me pardonnerez les bêtises et vous n'y verrez que le sentiment d'amitié vraie qui me les a dictées. Adieu, Madame; écrivez-moi bientôt que vous me

pardonnez de vous prêcher l'hypocrisie et de la pratiquer si mal. Mettez-moi aux pieds de la belle traductrice de Napoléon[1]. »

1. La sœur de Mrs. Senior avait publié une très bonne traduction abrégée de la *Correspondance de Napoléon*.

VIII

« Paris, 27 avril 1856.

» Chère Madame,

» Est-il possible que vous ne soyez pas obéie? Comment n'avez-vous pas vu *Don Pasquale?* Ne chantez-vous pas *Mio caro sposino, non fa il tirano*, etc.? Enfin j'espère que vous viendrez à Paris la semaine prochaine. J'ai encore, je crois, une prise de thé jaune; je vous la garde. Je vous remercie d'avoir si bien pris la morale que j'ai eu l'impertinence de vous faire. Vous y répondez par de mauvaises raisons, ce me semble. Si je vous connaissais davantage et si j'avais une confiance absolue en vous,

je vous conterais par le menu une longue histoire qui m'est personnelle et qui illustrerait tristement le sujet de la franchise et de ses inconvénients. Permettez-moi seulement de vous dire ici quelles sont les conséquences de l'aveu que vous voudriez que se fissent les gens qui ne s'aiment plus. Ils se haïraient, tandis qu'en dissimulant un peu, l'amour se change en amitié, et il n'y a de souffrance pour personne. Croyez qu'il y a une espèce de mensonge honnête, qui n'a d'autre but que de ménager la sensibilité des gens. C'est celui-là qu'il faut pratiquer. Quant au sujet des jarretières, il est trop brûlant, et je l'abandonne. Pourtant je vous dirai que la morale que vous tirez de mon apologue n'est pas la vraie; car, en premier lieu, ce qu'il faut éviter avant tout, c'est que les bas fassent des plis. Secondement l'affection ne dépend pas du plus ou moins de beauté d'une jambe, mais elle a pour base la *confiance*, et la con-

fiance exclut toute recherche de la vérité.

» J'ai vu M. Senior l'autre jour et je lui ai même donné une commission que je vous supplie de lui rappeler. Quoique aucun atome de fiel ne puisse entrer dans votre composition, serez-vous assez bonne pour le prier de ne pas oublier un petit pot de fiel (*prepared gall for painting with water-colours*) que M. Senior s'est chargé de me rapporter? Il m'a laissé un de ses cahiers qui m'a fort amusé, et qui m'a donné envie d'aller en Égypte cette année. Je voudrais aller quelque part, mais le courage me manque. Je me sens devenir tous les jours plus apathique. Est-ce signe de mort prochaine, ou bien dois-je me changer en momie un de ces jours, momie vivante et mangeante, comme j'en connais quelques-unes?

» L'archevêque de Paris a confirmé l'autre jour les deux enfants de mademoiselle R..., qui sont fort jolis et très intel-

ligents, car les garçons tiennent toujours de leur mère. L'archevêque, qui est curieux et qui aime à approcher du feu, a voulu voir la mère pour lui faire ses compliments, et, d'abord, il l'a félicitée d'avoir élevé ses enfants dans la religion chrétienne. « Mon» seigneur, » a répondu mademoiselle R..., » leurs pères *sont* chrétiens. » Ce pluriel a un peu effarouché le prélat. J'ai conté cette histoire à lady***, qui l'a contée à une de ses amies, laquelle n'a rien eu de plus pressé que de la redire à l'un des pères.

» J'ai fait de vains efforts pour découvrir l'adresse de M. Manin. Je suppose qu'il n'est pas à Paris pour le moment. On le dit un homme très bien et n'ayant rien de commun avec les réfugiés de son pays, qui, dans leur espèce, sont les pires de tous. On m'offre, en ce moment, un chat noir angora, mais un peu mésallié, à ce que je soupçonne. Peut-être vous conviendrait-il? J'espère que ce sera une attraction pour vous,

Il y a à Paris une recrudescence de bals, de concerts et de dîners. J'espère que cela entre pour quelque chose dans mon abrutissement. Je n'ai jamais été aussi frappé du déclin de la société dans ce pays-ci. On se réunit pour s'étouffer et dire à quatre-vingts personnes dans la même soirée : « Comme il fait chaud ! quelle » fête charmante ! » Je pense que les gens du XVIIe et du XVIIIe siècle seraient bien surpris s'ils revenaient au monde. Adieu, Madame, je vous souhaite une belle mer et un rapide passage. Veuillez me mettre aux pieds de mademoiselle Minnie. Je suppose qu'elle a reçu une lettre de remerciements pour son livre. J'attendrai qu'elle me le donne pour lui faire les miens. »

IX

8 juillet 1856.

» Madame,

» Êtes-vous à Londres ou dans le voisinage, ou bien faites-vous l'ornement de quelque *watering place?* Je vais passer trois ou quatre jours à Londres en allant à Édimbourg voir un congrès archéologique, ou soi-disant tel, où l'on m'a fait l'honneur de m'inviter. Je pense qu'on s'y occupera de manger des *grouses* et des *puddings*, et ce genre de travaux me paraît plein d'intérêt. Je pense être à Londres vers le 16 ou le 17, et, si vous embellissiez de votre présence *Kensington gate*, j'aurais

l'honneur de vous faire ma cour et de prendre vos commissions pour *the land of cakes*.

» J'ai de grands remerciements à vous adresser pour du papier et du fiel que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai rencontré l'autre jour mademoiselle*** chez une dame russe de mes amies. Elle m'a paru plus belle et avoir un faux air de statue antique. Seulement elle est trop bien portante. Je trouve à redire aux femmes malades, mais il ne faut pas qu'elles soient trop florissantes et qu'elles soient en état de rosser les gens qui leur feraient une déclaration. J'ai connu en Corse une demoiselle admirablement belle, qui fut traduite en police correctionnelle pour avoir battu un homme.

» J'ai été excessivement fâché de ne pas vous avoir vue cette année. J'ai fait faire un cours de cuisine espagnole par ma cuisinière, qui est arrivée à une certaine force sur le *puchero*, c'est-à-dire l'*olla podrida*

de don Quichotte. J'avais le dessein de vous faire essayer cela avec le reste de mon thé jaune pour en prévenir les effets. Vous savez qu'avec du thé jaune, on peut dîner d'un éléphant sans que l'estomac en souffre le moins du monde.

» Dans le cas à jamais regrettable où vous ne seriez pas à Londres, ne pourriez-vous pas me dire l'adresse de M. Millais, votre peintre officiel, et lui demander d'avance pour moi la permission de visiter son atelier? Ce que j'ai vu de ses œuvres à l'exposition universelle m'a donné une grande envie de le connaître. Il me semble que, si j'étais tyran, et lui mon sujet, je l'obligerais à exécuter quelques tableaux d'après mes ordres et mes conseils. Je suis convaincu qu'avec le talent si remarquable pour l'imitation qu'il possède, il ferait dix fois mieux qu'il ne fait, si quelqu'un choisissait pour lui ses modèles. Je vous prie de ne pas lui

dire ce projet de ma part, qui l'effrayerait peut-être.

» Avez-vous quelque excursion en vue pour cet automne? Je suis tiraillé en sens contraire par l'Italie et l'Espagne. Le grand inconvénient, c'est que j'ai besoin d'un agréable compagnon et que je n'en ai pas. Je suis devenu incapable de décision et j'ai besoin d'un guide comme les aveugles. Où va M. Senior passer son hiver? J'ai été si ennuyé par les plaisirs de cet hiver, que je cherche un lieu pour me mettre à l'abri.

» Je vous écris, Madame, au milieu d'une orageuse discussion sur la loi de régence, et je ne puis pas suivre mes idées au milieu du bruit qu'on fait [1]. Voici, d'ailleurs, l'heure de la poste. Je serais bien heureux, si j'avais l'honneur de vous voir quelques moments en passant ou en repas-

1. Cette lettre est écrite, en effet, sur papier portant l'en-tête du Sénat.

sant, et vous seriez mille fois aimable de me dire, avant le 15, si j'ai chance de vous rencontrer. Adieu, Madame ; veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages. »

X

« Août 1856, mardi

« Madame,

» Depuis que je vous ai rencontrée en costume d'amazone, je fais des projets pour vous voir au milieu de vos montagnes. M. Ellise, qui est devenu mon maître depuis mon entrée en Écosse, avait consenti à me mener vous faire une visite aujourd'hui à Callander ; mais l'horrible pluie qu'il fait nous oblige à rester ici. Demain, nous allons, je crois, chez le duc de Breadalbane ; puis M. Ellise m'entraîne à Glengwoich, lieu pittoresque, dit-il, où le soleil luit bien trois ou quatre jours par an,

et où l'usage des pantalons est inconnu. Au sortir de ce paradis terrestre, si je n'y meurs pas du spleen, je dois aller chez lady***; puis je m'en retournerai à Londres à tire-d'aile. N'y aurait-il pas moyen, parmi tout cela, de vous entrevoir? Malheureusement j'ignore complètement la géographie, et je ne sais rien de positif au sujet de votre résidence. Vous seriez bien aimable de me dire par quels procédés on y aborde. J'ai dîné chez M. Senior, le dernier jour que j'ai passé à Londres, avec le colonel R..., dont la figure m'a plu, mais m'a confirmé dans l'opinion qu'il n'a pas trouvé tant de choses curieuses dans les inscriptions cunéiformes de Ninive. J'ai gagné une belle migraine à la fumée qu'il fait dans le parc du duc de Hamilton, et je me suis guéri hier à Saint-Andrews avec un ciel superbe sur le bord de la mer. Mais il paraît qu'il n'y a pas ici deux jours de soleil de suite.

» Adieu, Madame ; si vous avez un peu

de charité, vous m'écrirez un mot chez M. Ellise à Glengwoich, où je serai mercredi en huit.

» Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages. »

XI

« Londres, 29 août 1856.

» Madame,

» Je me suis acoquiné si bien à vos Highlands, que mon congé est depuis longtemps expiré, et qu'il m'a fallu revenir en hâte, sans avoir le plaisir de vous voir à Callander, comme je m'en étais flatté. Ce qui diminue mes regrets, c'est qu'il m'a semblé que vous étiez en grande et nombreuse compagnie et que je reviens avec une humeur un peu misanthropique. Les montagnes et les lacs m'ont enchanté ; mais comment faites-vous pour vous défendre des *midges?* Tous les jours, en me grattant

jusqu'au sang, je pensais à vous, dont la peau est, je le suppose, encore plus délicate que la mienne. Malgré quelques jours de froid qui ont mis ces petites harpies en déroute, je suis arrivé ici avec un front ressemblant de tout point à une carte de la Suisse en relief. Et les *horseflies!* Je n'ai rien vu de semblable qu'à Éphèse, où ces insectes sont gros comme des hirondelles, ce qui m'a rendu invraisemblable l'histoire de la matrone que vous savez. Je pars demain pour Paris. Je suis allé ce matin à *Kensington-gate,* où j'ai fait inutilement beaucoup de bruit à votre porte. Je suppose que toute la famille est en voyage. Il n'y a ici que lady ***, qui m'a donné un très bon *luncheon.* J'ai laissé l'autre jour, à Kinloch-Luichart, lady... prenant des brochets de dix-sept livres à la ligne. Je suppose que vous en faites autant et plus. Vous m'aviez promis une lettre pour M. Millais, laquelle vous vous êtes gardée

de m'envoyer. J'ai vu un de ses tableaux que je n'aime pas trop. C'est un jeune homme en veste de chasse, qui prend mesure pour un anneau de mariage à une demoiselle blonde qui vous ressemble peut-être un peu; mais la couleur des cheveux est manquée, et le jeune homme a l'air d'un marchand gantier qui prend mesure pour des gants. Il est vrai qu'on dit que les gens amoureux ont l'air bête pour les indifférents. Mais pourquoi prendre ces sujets-là? Surtout pourquoi faire des herbes et des ronces si admirablement imitées, que les figures humaines semblent les accessoires? Voilà ce que vous devriez dire à M. Millais, en l'édulcorant avec un sourire et l'art que vous avez, vous autres femmes, de dire quelquefois les vérités désagréables sans qu'elles fassent de la peine.

» Je suis enchanté que vous ayez du colonel R... la même opinion que moi. On dit à Paris qu'il fait des romans

avec ses inscriptions assyriennes. Il en a bien la mine. A propos de roman, vous m'aviez toujours promis de me donner un sujet pour en faire un que je vous dédierai. Mes dédicaces ont le mérite d'être d'une excessive rareté. Je souhaite que cette considération vous détermine à tenir votre promesse. Adieu, Madame, je vous quitte pour aller acheter un sac supplémentaire; j'ai reconnu qu'il était impossible de faire entrer dans ma malle tous les brimborions que j'ai ramassés depuis un morceau d'un fort vitrifié jusqu'à un *Spenser's Fairy Queen*, in-folio que je rapporte à Paris. Avez-vous quelque commission pour ce pays? Y viendrez-vous un de ces jours? M. Senior doit y passer, je crois, vers le mois d'octobre, et je suis persuadé que vous feriez bien d'y venir aussi pour vous approvisionner chez madame Bareme. Adieu encore, Madame; veuillez croire à tous mes regrets et agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

XII

« Paris, 10 avril 185...

» Madame, vous avez beau vous servir de papier rose, vous trouvez le moyen de me dire les plus noires méchancetés contre mon sexe et contre moi qui en fais l'ornement. Il n'y a qu'une seule chose dans votre lettre qui m'ait charmé, c'est que vous dites qu'il n'est pas nécessaire d'être jeune pour être aimé. Si j'étais à Londres, je tomberais aussitôt à vos pieds et je vous ferais ma déclaration ; vous me ririez au nez, et j'irais me noyer dans la Serpentine, que la Providence a placée tout près, dans le voisinage de *Kensington*, pour recevoir les

malheureux que vous faites. La distance à laquelle nous sommes l'un de l'autre m'oblige d'ajourner déclaration et noyade. En attendant, je vous supplie de ne pas croire que les lettres m'ennuient. Il y a lettres et lettres, sans doute, et, pour mes péchés, j'en reçois qui me font bâiller. Les vôtre peuvent me faire enrager, mais seront toujours les bienvenues.

« Vous me demandez ce que je pense de Mrs G.., Elle a dû être jolie, et sa fille peut donner une idée de ce qu'elle a été ; je leur trouve à toutes deux le même défaut, c'est un air pleureur. Ce n'est pas de la mélancolie, mais l'expression de quelqu'un qui a cassé une porcelaine de Sèvres. Elle a pris du thé jaune, l'autre jour, avec madame Mohl, et elle n'a pas dit trois paroles. J'avais de mon côté les *blue devils*, et probablement nous nous sommes séparés assez furieux.

» Je ne sais où vous avez pris que j'étais

moqueur. Je suis toujours le dernier à découvrir le ridicule des gens; mais j'ai le malheur d'avoir une foule de préjugés sur les mines, les habillements, etc., et je vivrais cinquante avec quelqu'un qui aurait un nez contraire à mes principes, sans lui adresser la parole. Cette disposition m'a fait quelques ennemis. Je m'en suis procuré d'autres en étant trop franc. Et puis je suis bien aise de vous apprendre une chose, c'est qu'il est impossible d'avoir un ami de son sexe, et diablement difficile d'en avoir un d'un autre sexe, parce que le diable se met de la partie. Cependant j'ai eu (je crois) deux amies. L'une est morte il y a dix ans. L'autre vit en Espagne. Ces impossibilités et ces difficultés me font désirer d'avoir une petite fille; mais il pourrait bien se faire que le petit monstre, après quelques années, s'amourachât d'un chien coiffé et me plantât là.

» Vous n'êtes peut-être pas assez avancée

dans la connaissance du cœur humain, pour comprendre toute seule pourquoi on ne peut avoir un ami de son sexe. La raison est, Madame, que nous sommes gonflés de vanité et que nous voulons toujours paraître *manly*. Or, de temps en temps, nos âmes deviennent extraordinairement mesquines. Si nous convenions de la chose devant un homme, nous serions peut-être obligés de nous couper la gorge avec lui de peur qu'il ne nous méprisât, ou, ce qui revient au même, que nous ne crussions qu'il nous méprise. Avec une femme, c'est différent. Nous vous croyons d'une autre nature que nous, et nous n'avons pas tant honte de nos bassesses devant vous, 1° parce que c'est presque toujours à cause de vous que nous en faisons; 2° parce que nous vous savons faibles et qu'en vous avouant nos faiblesses, il nous semble que nous nous rapprochons de vous plus intimement.

Tout cela fait que, si j'étais femme, je ne

voudrais pas qu'un homme me baisât seulement l'ongle du petit doigt.

» Je suis curieux de voir le tableau dont vous parlez. Je crains bien que le peintre ne vous ait pas bien traitée. Il est si difficile de faire un bon portrait de femme avec son expression ordinaire de coquetterie générale! Comment l'idée vient-elle de vouloir la peindre avec une expression qu'on n'a peut-être jamais vue? Les chimistes ont-inventé (pour vous), il y a quelques années, un jaune de cadmium, qui est de l'or en pâte, au moyen de quoi on a pu peindre vos cheveux. Je me défie du portrait. Votre projet d'aller à Richmond voir pêcher à la ligne et dîner les *cockneys* le dimanche avec leurs moitiés ne vaut rien. Vous ferez bien mieux de venir à Paris. Je m'en irai cet automne en Italie ou en Espagne, et, si vous voulez mon appartement pendant ce temps-là, je vous l'offre avec mes bouquins, à condition que vous ne me les volerez pas ni ne gâterez

mes pipes, et que vous aurez soin d'un horrible chat abandonné que j'ai recueilli. Il est blanc et gris, parfaitement laid, mais plein d'esprit et de discrétion. Seulement il n'a vu que des gens vulgaires et manque d'usage. Cela est triste. Je suis convaincu que j'ai vu autrefois en Espagne une femme qui avait toutes les vertus et tous les mérites, et que je n'appréciais pas parce qu'elle ne savait pas l'orthographe et qu'elle disait des disparates. Adieu, Madame, je m'aperçois que je vous en ai dit un assez bon nombre, et je n'espère pas que vous me pardonniez, quand je vous dirai que j'en avais bien d'autres à vous écrire et que je me suis retenu. En outre, j'ai une névralgie sur un œil et je ne jouis pas de toute mon intelligence depuis trois jours. Ne lisez pas *Marian Withers*, décidément cela n'est pas trop bon. Ce qui m'en a plu, c'est que cela me semble fort anglais. Adieu encore, Madame; les médecins ont observé que les

névralgies les plus obstinées s'adoucissent par l'envoi de papier rose d'outre-mer, gentiment orné de mouches. Cela fait grand bien aux yeux. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages. »

Après cette première vivacité de correspondance, quelques années s'écoulent sans échange de communication. Puis viennent, en 1862, deux lettres que je ne crois pas devoir publier sans réserve, en raison d'une double injustice dont, à mes yeux, Mérimée se rend coupable, l'une vis-à-vis de madame Récamier, qui n'était pas la coquette sans cœur qu'il dépeint, l'autre vis-à-vis d'Am-

père, que Mérimée entend manifestement désigner et qui méritait d'être mieux traité par lui. On verra, en effet, dans la suite de cette étude, comment Ampère parlait de Mérimée. Je n'ai pas cru cependant devoir supprimer ces deux lettres, pensant que le jugement (même injuste) d'un homme comme Mérimée sur une femme comme madame Récamier présentait quelque intérêt.

« Bristish Museum, 30 mai 1862.

» Madame,

» Je vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé; j'en ai lu la moitié à peu près. Il m'amuse beaucoup, d'abord parce qu'il est amusant, ensuite parce que l'auteur s'est placée à un point de vue si différent du mien, qu'elle voit les

choses les plus drôles du monde, et, selon moi, les plus fausses. Je n'ai connu madame Récamier que lorsqu'elle avait quarante ans bien sonnés. Il était facile de voir qu'elle avait été jolie, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais pu prétendre à la beauté. Elle avait la taille carrée, de vilains pieds, de vilaines mains; quant à son esprit, on n'a commencé à en parler qu'assez tard, après que toutes ses autres ressources pour plaire étaient devenues inutiles. Elle a eu, pendant sa jeunesse, une assez méchante réputation; dans son âge mûr et dans sa vieillesse, elle a posé pour être une sainte; mais elle n'a jamais été ni une Ninon de Lenclos, ni une madame de Maintenon. Je crois qu'elle était absolument dépourvue du viscère nommé cœur. Elle aimait tous les hommages, et, quand on aime tout le monde, on est incapable d'aimer un seul homme. Son but a été de dominer sur une petite cour de gens distingués. Elle n'en exigeait pas grand'-

chose. Une grande assiduité seulement, et l'apparence, plutôt que la réalité, du dévouement. En revanche, elle savait s'ennuyer avec une grâce parfaite. Elle se faisait lire vingt fois les vers de l'un et la prose de l'autre, et, chaque fois, c'étaient des admirations sans borne. Je ne sais que par les confidences de la génération qui m'a précédé de quelle manière elle s'y prenait pour rendre les gens amoureux. Quand ses yeux n'ont plus été assez beaux, elle a commencé à faire des frais de conversation. Son procédé était si simple, qu'il vous paraîtra grossier; mais ce sont les meilleurs. Elle vous disait à demi-voix, et pour vous seul, que vous étiez l'homme le plus extraordinaire du siècle. La manière de parler était calculée. Les premiers mots de chaque phrase étaient prononcés avec une vivacité extraordinaire, et semblaient une sorte d'aveu arraché par l'enthousiasme. La fin de la phrase se disait plus lentement et avec une

sorte de pudeur, qui faisait encore plus d'effet sur les vanités les plus blasées.

« Il est juste de dire qu'en cherchant à gagner le monde, elle n'a jamais eu en vue son intérêt, du moins elle ne pensait qu'à mettre un lion de plus dans sa ménagerie. Elle ne cherchait ni l'argent ni une position autre que celle qu'elle occupait. Avoir un salon, n'être jamais seule, être renseignée sur tout et sur tous, elle n'a jamais prétendu à autre chose. Bonne femme au fond et n'ayant jamais fait de mal à personne volontairement.

» Ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est qu'elle se soit condamnée à l'ennui mortel de recevoir, tous les jours de sa vie, un certain nombre de personnes, les unes médiocres, d'autres, et c'étaient les pires, fatigantes de prétentions, d'orgueil ou de vanité. M. de Chateaubriand surtout, dans ses dernières années, était devenu insupportable. Elle a travaillé à l'amuser, ce qui

était impossible, et, bien entendu, sans le moindre succès.

» Un de mes amis très intimes a été amoureux d'elle très violemment. C'était un homme d'un caractère très passionné, très capricieux, très original. Petit à petit, elle l'a façonné de telle manière, qu'il est devenu doux, poli, bénin, et médiocre comme tout le monde. Chose singulière, elle a détruit le cœur en lui. Lorsqu'elle est morte, il m'a semblé qu'il en éprouvait une sorte de soulagement. Il échappait à des obligations et à des ennuis qui le fatiguaient, mais dont il n'avait pas le courage de se débarrasser. Pour bien comprendre madame Récamier, il faut connaître l'oisiveté de Paris, le peu d'originalité de caractère et d'esprit de la bonne compagnie. On trouve dans un salon un certain nombre d'opinions et d'idées toutes faites, qu'on prend et qu'on répand ailleurs. C'est un arsenal où l'on va puiser des munitions

pour faire du bruit. De là, la gloire pour une femme d'avoir le grand arsenal qui approvisionne tous les autres; mais il faut se donner une peine extraordinaire. Il faut attirer les gens d'esprit et les retenir. Il faut faire agréer leur esprit à ceux qui n'ont que des titres ou de l'argent. Il faut cajoler tout le monde et surtout savoir s'ennuyer, mentir sans cesse, ne jamais avoir trop d'esprit soi-même, et enfin ne pas être méchant, afin de ne pas avoir un ennemi : un ennemi est toujours dangereux.

» Adieu, Madame; je commence à entrevoir la fin de mes tribulations *juridiques*. Je ne sais dans quelle partie du monde est le lieu que vous habitez. Peut-on aller vous y faire sa cour et vous demander, hélas! vos commissions pour Paris; car le moment approche où il faut y retourner. Veuillez agréer, Madame, l'expression de tous mes respectueux hommages. »

« *P. S.* — Dois-je vous rendre le volume ou le remettre à mademoiselle Minnie? »

« Bristish Museum, 10 juin 1862.

» Madame,

» J'ai raison et vous avez tort. Vous jugez des choses par les yeux de madame Molh, qui a beaucoup d'esprit et beaucoup d'enthousiasme. Elle voit tout en beau et ne croit pas au mal, précieuse qualité que je lui envie. Il y aurait encore quelque chose à dire sur madame R...; mais cela ne peut se dire; cependant c'est, jusqu'à un certain point, le mot de l'énigme. Je ne lui reproche pas de ne pas avoir eu de cœur, mais seulement d'avoir fait semblant d'en avoir; je lui en veux pour avoir transformé un de mes amis; elle n'a pas fait comme Circé à l'égard des compagnons d'Ulysse; mais elle s'est bornée à lui ôter le cœur et à en faire un animal à son

usage, très gentil, mais artificiel. J'aimerais bien mieux qu'elle eût dix amants; car je ne considère pas la chasteté comme la vertu la plus importante. Elle ne vaut pas assez pour qu'on la mette au-dessus de tout. C'est un des beaux résultats de l'éducation moderne, et, si cette opinion continue à fleurir, elle fera de drôles de femmes vers l'an 2000.

» J'aime beaucoup mistress G..., mais je la trouve un peu trop masculine pour moi d'esprit et de figure. Je suis à peu près au bout de mes peines et je vais bientôt partir. Je suis horriblement fatigué de mon jury et de tous les dîners qui en ont été la conséquence. Votre été me rend tout malade et mélancolique; je soupire après le soleil.

» Je n'ai pas la moindre idée de la position géographique d'Elmgrove. Je m'imagine que c'est quelque éden à quatre ou cinq lieues de la fumée de Londres; mais je ne

vous pardonnerai pas, de ce côté-ci de l'Achéron, d'avoir cru que je ne serais pas allé vous voir. J'espère cependant vous faire mes adieux et prendre vos ordres vendredi soir. Je vous prierai de faire une petite prière pour que j'aie la mer favorable. Je suis sûr qu'avec les opinions morales et orthodoxes que vous avez sur les choses et les personnes, vous devez avoir une grande autorité. Adieu, Madame; veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages. »

» P. MÉRIMÉE. »

Puis un nouvel intervalle de quelques années s'écoule, et la correspondance se termine par une dernière et mélancolique lettre que Mérimée, vieilli, malade, adresse à l'aimable personne qu'il ne devait plus revoir.

« Paris, mars 1867.

» Chère Madame,

» Je reçois votre aimable lettre avec un bien vif plaisir, et je vous remercie de votre bon souvenir. Il y a bien longtemps, en effet, que je n'ai eu l'honneur de vous voir ! Je suis allé passer quelques jours à Londres l'année dernière, et j'ai demandé de vos nouvelles sans pouvoir apprendre votre adresse. On m'a dit que mademoiselle Minnie était mariée. J'ai vu son ancienne maison toute bouleversée ; enfin il y a eu de grands changements depuis que nous ne nous sommes vus !

» Un des plus désagréables pour moi est que je suis devenu à peu près un invalide. J'ai un asthme nerveux qui vient par accès, s'en va quand il lui plaît et revient sans que la médecine m'apporte aucun soula-

gement. Je passe tous mes hivers à Cannes, dans une solitude presque complète, mais dans un admirable pays, avec le plus beau climat qu'on puisse imaginer. Cela n'a pas empêché que je n'aie beaucoup souffert cette année, et, trouvant, à mon arrivée ici, il y a une huitaine de jours, un temps abominable, j'ai été repris de mes accès et, pardessus le marché, de la grippe. On me défend absolument de sortir le soir ; voilà pourquoi je ne vais pas chez madame Mohl, que j'aime de tout mon cœur et qui demeure à deux pas de chez moi. Je n'ai plus de poumons ; mais c'est assez parler de moi.

» Adieu, chère Madame ; je suis bien surpris que vous ayez un fils au collège. Il me semble qu'hier encore, il avait une robe et un tablier. Veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

» P. MÉRIMÉE. »

Je ne sais si je m'exagère l'intérêt de ces lettres, mais, en les lisant avec attention, il me semble qu'on y découvre un coin peu connu de Mérimée. Lorsque je tenais dans mes mains ces originaux à l'écriture nette, fine et serrée, je croyais voir reparaître et entendre encore ce causeur incomparable, excellant à relever, par l'art exquis avec lequel il la contait, l'histoire la plus insignifiante, affichant volontiers, sur certains sujets, un septicisme moitié affecté, moitié réel, auquel il n'aurait pas voulu cependant qu'on crût complètement, un peu railleur sur le compte des personnes, mais sans trait empoisonné, tournant volontiers au mauvais goût, mais ne s'y livrant jamais complètement, à moins qu'on ne l'y invitât; au demeurant,

homme de bonne compagnie et méritant mieux que beaucoup ne l'ont cru de son vivant la qualification de *good natured man* que lui décernait mistress Senior. Mais il me semble qu'il laisse apercevoir, dans ces lettres, un côté de sa nature qui a pu échapper à des yeux même clairvoyants : une certaine disposition à la mélancolie, au regret, au retour un peu amer sur lui-même et sur sa propre vie. Ce qu'il appelle ses humeurs noires, ses accès de *spleen*, ses *blue devils*, ce n'est pas seulement cette tristesse du milieu de la vie, ce sentiment de l'idéal incomplet, ce regret des espérances déçues, qui, au seuil de l'âge mûr, atteignent insensiblement l'homme le plus heureux; c'est quelque chose de plus personnel et de plus intime; c'est, je ne dirai pas le remords, mais l'instinct confus d'une vie mal dirigée, livrée à beaucoup d'entraînements, dont le souvenir lui laissait plus d'amertume que de douceur; c'est le sentiment qu'il était

mal compris, mal jugé, mais qu'il était un peu responsable de cette injustice et qu'il devait s'en prendre surtout à lui-même, non seulement si on pensait quelque mal de lui, mais encore s'il ne valait peut-être pas tout ce qu'il aurait pu valoir. Il n'y a pas, en effet, de jeu plus dangereux que d'affecter certains défauts ; car l'affectation finit sans peine par devenir une réalité, et notre pauvre nature humaine n'est pas si bonne qu'il faille beaucoup d'efforts pour la pervertir. A vouloir paraître sec, on risque de le devenir, et, lorsqu'on se pique d'être immoral, c'est une gageure qu'il n'est pas très difficile de remplir. Mais ce sont précisément ces contrastes entre ce qu'il paraissait, ce qu'il était en réalité et ce qu'il aurait pu être, qui m'inspirent un certain attrait pour Mérimée. Oui, j'avoue ne pouvoir me défendre de quelque sympathie pour ces natures qui, voulant à tort ou à raison réagir contre leur propre sensi-

bilité, dissimulent sous la froideur volontaire de leur maintien la vivacité d'impressions dont elles se défendent comme d'une faiblesse ; qui, n'aimant point à laisser pénétrer leurs sentiments, déroutent volontiers les conjectures par des propos sceptiques ; qui, froissées par le contact de la vie, donnent à leur expérience la forme d'un cynisme un peu amer, et qui cachent cependant sous cette froideur, sous ce scepticisme, sous cette amertume, des ardeurs, parfois des convictions, et, en tout cas, des délicatesses dont ne se doute même pas la grossière honnêteté de ceux qu'ils scandalisent. Je ne dis pas qu'il faille les prendre pour modèles, mais qu'ils sont dignes d'une certaine indulgence ; et, s'il y a quelque vérité dans l'histoire de ce fou qui croyait tenir enfermée dans une bouteille la plus belle princesse du monde, c'est-à-dire posséder l'objet de ses rêves, et que le chagrin d'avoir cassé sa bouteille rendit idiot, je

dis qu'il faut plutôt plaindre son malheur que railler sa folie ; car il n'y en a pas de plus cruelle que de s'acharner à la poursuite constante de l'idéal.

II

Bien que la perte de certaines relations eût été pour Mérimée la conséquence inévitable de sa nouvelle attitude politique, il n'en était pas cependant réduit à chercher hors de France des correspondantes dignes de lui, et il en pouvait trouver parmi les femmes qu'il rencontrait à Compiègne ou à Fontainebleau. C'est ainsi que j'ai tenu entre mes mains un certain nombre de lettres adressées par Mérimée à la fille d'un soldat deux fois illustre et par le nom qu'il portait et par le rang élevé qu'il avait atteint dans notre armée. C'était, à la vérité, dans

la société d'élite, à laquelle elle appartenait par sa naissance, que Mérimée avait rencontré pour la première fois cette spirituelle correspondante, et cela bien avant qu'un sentiment commun d'attachement et de reconnaissance les réunît parfois sous le toit de quelque résidence impériale. Mais l'échange habituel de lettres ne date que de cette seconde période de leurs relations. Il m'a été permis d'en publier quelques-unes, et mes lecteurs partageront assurément ma reconnaissance pour cette aimable communication.

I

« Paris, 1866.

» Madame,

» Je me mettais en route hier pour aller vous voir, quand m'est survenu un fâcheux qui m'a retenu jusqu'après l'heure où on peut avoir l'espérance de vous trouver; mais vous me dites que vous êtes souvent chez vous le soir et je compte bien aller vous demander une tasse de thé dès que je serai débarrassé d'un poids que j'ai sur l'estomac. C'est un discours dont je suis menacé de M. Rouher en faveur des serinettes; messieurs les jurisconsultes sont tout prêts à me dévorer; on me dit que

cela sera bientôt fait ; mais, en attendant, je passe mes soirées à lire des choses bien ennuyeuses, comme le Code civil et autres ouvrages du même genre.

» J'aurais dû commencer par vous dire que je suis rapporteur d'un projet de loi et que j'ai fait un rapport contre la loi. Cette perspective de guerre au Luxembourg me rend presque indifférent pour celle qui se prépare aux bords de l'Adige, de l'Elbe et ailleurs. Je désire et j'espère que nous ne nous en mêlerons pas.

» Je trouve comme vous, Madame, que le monde ne va pas trop bien, et ce ne serait que demi-mal s'il n'était pas si ennuyeux. Cela fait que je ne sors guère de mon trou et que je vis dans la société de mon chat, qui est de l'ancien régime et arriéré de toutes les façons. Dès que je serai quitte des griffes des jurisconsultes, j'irai médire avec vous des temps présents. »

II

« Biarritz, 15 octobre 1866.

« Je suis bien sensible à votre aimable souvenir. Vos aventures tragiques m'ont fort touché, et je plains de tout mon cœur le poulet victime de l'inondation. Je voudrais que ce fût la seule! Mais ce que je regrette, c'est que vous n'ayez pas rencontré le contralto en bas verts à côtes qui faisait l'ornement du Tyrol, il y a quelques années. Au train dont elle y allait à engraisser, je suppose que les bas verts doivent être aujourd'hui assez larges pour servir de maillot à la colonne Vendôme. Vous savez que, dans les comparaisons, il

faut toujours réduire de moitié nos figures de rhétorique, à nous autres académiciens.

» Voilà six semaines que nous embellissons de notre présence cette plage de Biarritz, aujourd'hui à peu près déserte. On n'y voit plus de belles petites dames en costumes *épatants*. Madame K..., en robe jaune citron et noir avec des bas bleus et un chapeau tourte, avait beaucoup de *chien*. Il y avait encore des Espagnoles très jolies et une Bordelaise très riche et à marier qui était merveilleusement belle, mais que nos dames ont déclarée tout à fait dépourvue de goût. Nous passons notre vie, comme on la passe dans les cours, à attendre. Nous partons, après avoir attendu un orage qui nous trempe jusqu'aux os. Nous allons en mer et nous arrivons à Fontarabie trop tard pour débarquer; mais, parmi toutes ces attentes, nous passons notre vie assez gaiement.

» Notre plus belle excursion fut équestre,

et nous pénétrâmes dans un pays où jamais tête couronnée n'avait mis le pied. Il y avait là une caverne magnifique, comme on n'en voit qu'à l'Opéra. Nous étions une trentaine à cheval dont la moitié en cacolet. Bien entendu qu'un des cacolets s'est cassé; mais les guides qui, en qualité de Basques, sont fort agiles, ont retenu l'infortunée (car c'était une dame) entre ciel et terre. Personne n'a été fracassé, mais tout le monde a été trempé par la pluie et l'eau des gaves. Entre maintes averses, nous avons entendu des chœurs d'orphéonistes chantant du basque, des airs basques dans une caverne, et mangé de très bonnes choses chez un contrebandier, ce qui ne nous a pas empêché de dîner fort bien vers minuit. Ce contrebandier, qui s'appelle Michel et a un autre nom de douze ou quinze syllabes, a encore cinq filles très jolies, très bien élevées, qui ont deux cent mille francs de dot chacune, et qui nous ont fait les honneurs de leur

maison avec une grâce parfaite, mieux vraiment que n'eussent fait beaucoup de personnes de meilleur parage. S'il n'y avait pas trop de rochers dans ce pays-là, j'y aurais laissé mon cœur. Je le rapporte en assez bon état de conservation, et même mes poumons, qui se sont bien trouvés de l'air de la mer.

» Nous avons essayé de varier nos amusements par la littérature. J'ai fait une nouvelle immorale[1] qu'on n'a pas trop désapprouvée, puis on a eu prodigieusement d'esprit en jouant aux petits papiers. Nous fendions des cheveux en quatre, et nous tournions des pensées avec une subtilité extraordinaire.

» Adieu, Madame; veuillez agréer l'expression de tous mes respectueux hommages.

» J'aurais dû vous dire en commençant que l'Empereur se porte à merveille et fait tous les jours deux lieues à pied.

1. *La Chambre bleue.*

III

« Cannes, 29 novembre 1866.

» Madame,

»... Il n'y a malheureusement qu'un grand homme par siècle, et c'est M. de Bismark qui occupe la place. Vous me dites qu'il est malade, cela pourrait donner de l'avancement dans la carrière; mais, d'autre part, on me dit que tout son mal vient de ce qu'il fume trop, et je n'ai pas le courage de l'en blâmer.

» Nous avons un temps extraordinaire pour le pays. Il y fait décidément trop chaud. Il n'y a pas de nuages assez pour mes aquarelles. Les arbres ont trop de

feuilles vertes encore, et je comptais sur des teintes d'automne. J'aimerais à vous voir ici, Madame ; car, depuis madame votre mère, je ne sais personne aussi digne que vous de voir les splendeurs de la nature. Quand on nuance une rose comme vous, on est coloriste, et quel plaisir vous auriez à nos couchers du soleil ! Avant-hier, nous en avions un qui valait bien les vingt et une heures qu'il faut faire en chemin de fer pour venir ici. Prenez des turquoises, des lapis-lazuli, voilà pour le fond du ciel. Mettez-moi dessus de la poudre de diamant avec des feux de Bengale, ce sera pour deux ou trois petits nuages au-dessus de notre montagne ; et, quant à la mer, prenez ou plutôt ne prenez pas autre chose que le chemin de fer pour venir la voir. Faites-moi penser à vous montrer un jour de mauvais croquis que j'ai faits dans le pays. Il y a de très beaux vases grecs avec des dessins admirables, dont les auteurs

ont eu soin d'écrire les noms des personnages pour l'édification de la postérité ; ACHILLE, THÉTIS. Ils écrivaient aussi ARBRE, ROCHER, etc. Moi, je vous ferai un commentaire de la même façon, pour que vous ne preniez pas mes paysages pour des épinards.

» Les gens de ce pays sont dans la désolation. Ils ont tué tous les petits moineaux sous prétextes de grives : les moineaux n'ayant pas pu manger les papillons, ces derniers ont mangé les olives. Il n'y en a plus. Heureusement les Anglais leur restent, et ils leur font manger bien des couleuvres. Adieu, Madame ; je me prosterne devant vos pantoufles grises et vous conjure de me donner de vos nouvelles et de celles d'un monde auquel je pense trop souvent pour mon repos. »

« Cannes, 4 janvier 1867

» Madame,

» Vous avez le défaut d'être si exacte à répondre aux lettres qu'on vous écrit, que, pour peu que vous vous négligiez, on craint que vous ne soyez malade. C'est ce qui m'arrive en ce moment. Je m'étais persuadé que vous m'apprendriez pour mes étrennes un tas de choses belles et curieuses, et, ne voyant rien venir, je m'inquiète.

» Je viens de lire le roman de madame de B... Il faut que je vous dise d'abord que j'aimais beaucoup l'auteur. Il y avait

en elle deux personnes très distinctes : une femme du monde et une bonne femme. J'ai vu beaucoup de l'une et de l'autre. Lorsqu'on causait entre quatre yeux avec elle, on était frappé de son bon sens et de sa bienveillance. Ce qui m'a tout à fait surpris, c'est de trouver dans ce roman précisément le contraire de ce que je m'attendais à y trouver. Elle était remarquable par le tact, et, dans son livre, je n'en vois guère. Il y a aussi une certaine exaltation dont je l'aurais crue absolument dépourvue. A tout prendre, cette lecture m'a amusé et intéressé. La forme n'est pas trop bonne ; il y a des longueurs, il y a l'inexpérience de quelqu'un qui n'a pas fait *gémir la presse ;* mais je vois des caractères bien tracés, des remarques spirituelles et des situations assez attachantes. Dites-moi si cela a quelque succès à Paris. Je crains que non. Les romans ou plutôt la pièce de résistance des romans, la passion qu'on

nomme AMOUR est fricassée tous les vingt ans à une sauce nouvelle. Lorsqu'on vous la sert à la vieille sauce, cela ne trouve plus guère de débit. C'est pour cela, sans doute, que je ne fais plus de grande passion, n'ayant pas la recette de la dernière édition du *Cuisinier impérial.*

» Nous avons ici lord ***. J'ai entrepris de le mener aux îles aujourd'hui. Le mistral nous a pris à moitié chemin et nous a obligés de retourner; nous avons abordé. Aussitôt que milady a mis pied à terre, elle s'est souvenue que ses enfants nous avaient précédés, et l'amour maternel a commencé à la travailler. Elle voulait envoyer un bateau à vapeur, mais il n'y en avait pas. Elle voulait noliser un gros bâtiment, mais on l'a envoyée promener sous prétexte « qu'avions affaires ». Nous nous sommes rabattus sur le télégraphe, et j'ai écrit une dépêche touchante au gouverneur de l'île, qui m'a répondu une heure après

l'arrivée des enfants. Milord était encore plus inquiet que milady. Il m'a semblé très peu doué sous le rapport du calme et de l'équanimité, si nécessaires à l'homme d'État. »

V

« Cannes, 18 janvier 1867.

» Je viens d'assister à de tristes scènes. J'ai vu mourir ce pauvre Cousin de la façon la plus déplorable. La veille, il avait été plein de verve et d'esprit, en apparence mieux portant que jamais ; le matin, il travaillait encore, causait avec gaieté et faisait des projets. Il s'est plaint d'une envie de dormir invincible qui n'avait rien de surprenant, car, la nuit précédente, il n'avait pas dormi ; c'est pendant son sommeil que l'apoplexie l'a frappé. Il n'a pas repris connaissance, il n'a pas même rouvert les yeux, mais la vie matérielle a encore duré

près de vingt heures. Il faisait entendre des râlements horribles pour les assistants, et cependant il n'y avait pas dans sa figure la moindre contraction. Les médecins disaient qu'il ne souffrait pas. C'était la dernière lutte du corps, déjà abandonné par l'intelligence. En le voyant ainsi, on ne pouvait s'empêcher de souhaiter que la mort vînt. Si on fût parvenu à sauver le corps, il serait demeuré longtemps encore peut-être comme un cadavre galvanisé. Je n'ai jamais rien vu de plus déplorable que le contraste entre les gémissements et les mouvements automatiques de cette agonie et le calme extraordinaire des traits du visage. L'approche de la mort donne une certaine beauté, à part même du respect qu'elle inspire. Tout cela se passait par une nuit lugubre, avec un vent et une pluie horribles.

» Vous m'affligez beaucoup en me parlant de nouveaux tracas pour notre ami des

Finances. Je ne comprends pas plus que vous l'histoire des *pagarés*. *Pagaré* est un mot espagnol qui veut dire : « Je payerai ;» le présent, au contraire, ne se conjugue pas facilement ; je crains fort qu'il n'en fasse l'expérience.

» Il y a longtemps qu'on nous annonce l'arrivée de Mrs ***. Son mari est un niais ; on me dit qu'il buvait un peu trop et qu'il était méchant pour elle. Elle disait après son mariage : « Hélas ! je croyais épouser » un être, et c'est un homme ! »

VI

« Cannes, 25 janvier 1867.

» Madame,

« Je réponds à un passage d'une de vos lettres, qui n'était peut-être pas très sérieux. Vous me dites d'écrire sur les affaires présentes, comme si j'étais capable d'écrire quoi que ce soit. Supposé que j'aie encore le talent, il me serait impossible de me soumettre à l'obligation de mentir tous les jours, condition *sine qua non* de toute discussion politique. Il faut mentir pour cacher les fautes de son parti, mentir pour attaquer ses adversaires, mentir même pour dire quelque vérité utile au public. Bref,

c'est un métier qui me dégoûte tout à fait. C'est à force de mensonges qu'on agite ce peuple-ci, qui est, à mon avis, particulièrement impropre à la liberté et au *self-government*. Nous avons tous une aversion extraordinaire pour toute initiative, parce que nous avons peur de la responsabilité, et ceux qui ont de l'initiative nous offensent en blessant notre vanité. Ils se croient plus d'esprit que nous ; donc nous devons nous appliquer à faire tomber tout ce qu'ils veulent entreprendre. Que faire pour un peuple comme le nôtre ? Le laisser aller à tous les diables. Franchement, je trouve que nous y allons avec un redoublement de vitesse. Tout cela m'attriste profondément, et je n'y vois pas de remède...

» Cette mort de M. Cousin m'a vivement impressionné, et j'ai toujours sous les yeux le spectacle de son agonie. Je me demande ce qui vaut le mieux, ou mourir comme lui d'un coup d'assommoir, ou bien s'en aller

doucettement dans des souffrances prolongées. Il y a quelque chose d'infiniment triste à penser que l'intelligence meurt avant le corps ; je ne saurais trop dire pourquoi, mais cela me semble ainsi. Histoire de vanité peut-être. Je suis de l'avis d'Alphonse le Chaste, qui, indépendamment de cette qualité, était un roi d'esprit, que, si j'avais été consulté par la Providence sur l'arrangement des choses terrestres, je lui aurais épargné bien des sottises. Quoi de plus facile, par exemple, que de supprimer la douleur ? L'homme aurait été de bonheur en bonheur, comme au spectacle de Nicolet, de plus fort en plus fort. Il serait mort au moment du plus grand bonheur possible, et le beau serait que, ne sachant pas quel serait ce bonheur, on s'y exposerait avec la plus grande facilité, persuadé que ce n'est qu'un bonheur provisoire. Adieu, Madame, le papier me manque pour développer cette théorie. Ce me serait en ce

moment un bien grand bonheur de causer avec vous des hommes et des choses en contemplation de vos pantoufles grises, aux pieds desquelles je dépose mes très respectueux hommages. »

VII

« Cannes, 11 mars 1867.

» ... Un mien cousin, qui est en même temps mon propriétaire, a eu l'honneur de vous voir, et sa femme a parlé fleurs avec vous ; elle est un peu dans la partie et digne de devenir votre élève. En retour, elle vous apprendra à faire des *bebila*, c'est-à-dire de petites broderies que l'on met au bord de n'importe quoi, à l'effet de mieux accrocher tout ce que l'on rencontre. Elle a acquis ce talent à Constantinople, d'une Turque, pendant que son mari était malade.

» Il eût été plus honnête de vous remer-

cier de votre *honorée* reçue avant hier ; mais je suis *confusionné* en pensant que j'ai tardé deux jours à vous dire le plaisir qu'elle m'a fait. Il me semble que vous voyez les choses un peu moins en noir. Est-ce que vous vous y accoutumez, ou que vous voyez remède au mal? Pour moi, je vois le mal incurable, car je le crois en nous. Les institutions et la liberté nous vont, révérence parler, comme des manchettes à un cochon. J'aime mieux vous parler fleurs ; j'ai pris la liberté de vous envoyer de notre ail sauvage, qui est une fort jolie fleur. Il se peut qu'elle n'embaume pas en arrivant, mais, mise dans l'eau, elle n'a aucune odeur. Tous les prés sont couverts de narcisses, et les jardins sont remplis de camélias.

» Votre description du bal m'a amusé beaucoup ; mais quand se lassera-t-on des bals masqués? Il n'y avait vraiment d'amusant que les bals de l'Opéra, autrefois,

avant qu'on y eût apporté un peu trop de gaieté. Dans le monde, on est généralement trop bête pour que ce soit gentil.

» Que dit-on de la loi sur l'armée? Passera-t-elle telle quelle, ou amendée? Pour moi, je voudrais bien qu'on y ajoutât le service obligatoire pour donner de bonnes habitudes à la jeunesse. Le régiment est la meilleure école qu'on ait inventée jusqu'à présent. Cela m'a manqué, mais j'aurais été sans doute trop gentil, si j'avais passé par là. Veuillez me mettre aux pieds de madame la duchesse de... Veuillez lui dire combien je suis touché de son aimable souvenir. J'irais la voir, si j'étais moins timide. C'est encore faute du régiment que j'ai ce vice-là.

VIII

« Cannes, 24 mars 1867.

» Je viens de lire l'exposé des motifs de la loi sur la presse. On y dit fort bien toute la puissance qu'elle a prise, tout le mal qu'elle a fait et tout celui qu'elle peut faire ; mais on conclut en lui ouvrant la porte à deux battants. « Mon ours mord, mon ours » griffe, prenez mon ours ! il a étranglé tous » ceux qui l'ont fait danser, prenez mon » ours ! » Je suppose que messieurs du corps législatif ont aussi peur que nous de la bête ; mais ils ne veulent pas paraître poltrons et ils l'accepteront. Il faut dire, à la louange de la nation française, qu'elle n'aime

pas trop la liberté pour elle-même, sachant l'usage qu'elle en fait ; mais elle s'afflige et s'indigne quand on lui dit qu'elle n'est pas libre. Nous sommes comme des enfants qui ont peur quand on les laisse aller seuls ; mais ils demandent à aller seuls pour ne pas paraître des enfants. A la bonne heure...

« Je pense me mettre en route à la fin de cette semaine et arriver comme les badauds pour l'ouverture de l'Exposition. Je voudrais bien savoir si M. le préfet de police laissera les trois Japonaises qu'on nous annonce faire leur commerce à l'Exposition. Je n'aime, dans ces affreuses fêtes de l'industrie, que les choses de l'Orient ; encore se gâtent-elles tous les jours. Je viens de lire, dans un voyageur anglais, une description des maisons de thé au Japon. Elles sont très intéressantes ; ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'usage est d'y envoyer les demoiselles pour y apprendre les belles manières. Lorsqu'elles ont appris tout ce qu'une demoi-

selle japonaise doit savoir, elles se marient avantageusement. N'est-ce pas très raisonnable au fond ? Adieu, Madame, je suis très troublé de la mort de mon apothicaire ; on meurt beaucoup à Cannes, cette année, et vos vilains médecins de Paris nous envoient une quantité de gens dont ils tiennent à se débarrasser... »

IX

« Çannes, 20 novembre 1867.

» Madame,

» Vivent les petits souliers gris et leur contenu. Je suis de l'avis d'une dame anglaise de mes amies qui disait qu'elle était » très particulière autour des bas et des » souliers ». Mais ce n'est pas pour les pieds seulement, Madame, que je vous admire et vous aime, c'est parce que vous êtes *aigre*, ainsi que vous me faites l'honneur de me le dire. Je ne hais rien tant que les gens qui prennent tout en douceur. J'aime de la vigueur en amitié comme en toute chose, et, lorsqu'on n'est pas suceptible en cette

matière, c'est qu'on ne sent rien et qu'on a le cœur placé à droite. Entre nous, il me semble que ce changement est assez commun par le temps qui court.

» Quant aux œillets, Madame, vous me percez le cœur ; il n'y en a plus guère, et ils ne supportent ni le voyage, ni l'emballage. Je me suis promené aujourd'hui le long de certains murs très chauds, dans l'espoir de découvrir certains *arums* pour vous les envoyer, mais il n'y en a pas encore. C'est une fort sotte fleur sans parfum et n'ayant d'autre propriété que de faire mal aux yeux, si on se les frotte après l'avoir touchée, mais elle a un air étrange qui la classe tout de suite hors de la série des plantes vulgaires.

» Il ne faut pas dire du mal des personnes qu'on ne connaît pas. Vous accusez les lorettes de ne pas faire cas des beautés de la nature. Cela n'est pas exact, permettez-moi de vous le dire. J'ai connu, dans ma jeunesse,

des rats qui préféraient dîner très mal, sous la verdure, dans un champêtre cabaret, qu'à Paris dans le meilleur restaurant. C'est une disposition que je crois naturelle et qui s'égare dans la canaille ou qui se perd dans l'aristocratie. Mais, comme l'appréciation des beautés de la nature est très bien portée, rien n'est plus drôle que d'entendre les belles dames parler de la baie de Naples ou de la campagne de Rome, comme elles parleraient d'un jupon et d'un chapeau à la mode. Le malheur de ce temps-ci, c'est l'hypocrisie ; chacun se prétend autre qu'il n'est, pensant se faire valoir, et c'est presque toujours le résultat contraire qui a lieu. »

X

« Cannes, 22 novembre 1867.

» Madame,

» Je vous ai envoyé, l'autre jour, une fleur qui vient d'être acclimatée ici : c'est un nouveau dahlia du Mexique. J'aurais bien voulu vous en offrir une plante entière, mais elle a huit pieds de haut, le tronc ressemble à un gros bambou et elle est couverte de fleurs. Celle que vous aurez reçue vous sera arrivée sans doute à l'état de salade confite ; mais vous aurez vu sa forme, et, comme vous avez le génie des fleurs, vous aurez reconstruit celle-là en imagination. Ce qui est curieux, c'est la structure des

petites branches, profondément cannelées, de façon à porter la pluie à toutes les parties de la plante. La nature a presque autant de talent que les mécaniciens qui ont eu la grande médaille à l'Exposition.

» Nous avions ici, la semaine passée, mon confrère M. Prevost-Paradol, qui me paraît très homme d'esprit, et beaucoup plus bon diable dans la conversation que la plume à la main. Il a ici une femme très malade avec trois enfants dont une fille de treize ans vraiment charmante. J'aurais beaucoup aimé à avoir une fille et à l'élever. J'ai beaucoup d'idées sur l'éducation et particulièrement sur celles des demoiselles, et je me crois des talents qui resteront malheureusement sans application. Je n'ai élevé que des chats en grand nombre qui m'ont fait beaucoup d'honneur. Je me suis toujours appliqué à développer leur génie particulier, sans chercher à leur donner des idées autres que celles qu'ils avaient apportées selon

la conformation de leur cerveau. Ce qui me paraît vraiment déplorable dans l'éducation actuelle, c'est qu'on parvient, à force d'apprendre toute sorte de choses aux demoiselles, à les dégoûter de tout ce qu'il y a d'élevé et de vraiment intéressant. On les bourre de littérature, et, quand elles sont mariées, elles ne peuvent et ne veulent plus lire que les romans de madame Sand et voir d'autres ouvrages que les pièces de *** et *la Belle Hélène*. C'est ainsi qu'on empêche les garçons de prendre goût au grec et au latin. »

XI

« Montpellier, 24 avril 1868.

» Je viens de lire le discours de Jules Favre. Il y a de beaux morceaux, mais je le trouve trop académique. Il soigne ses phrases comme un provincial qui débute à Paris. Je n'ai pas encore lu le discours de M. de Rémusat. Si vous étiez à la séance, vous me direz vos impressions. J'ai reçu hier une lettre de Sainte-Beuve, qui aiguise ses griffes pour la séance où sera discutée la pétition sur la liberté de l'enseignement. Je suis content qu'il parle, mais je crains qu'il ne soit trop incisif et pas assez circonspect avec toutes les Éminences aux-

quelles il aura affaire. Il paraît que son dîner du vendredi a fait grand scandale. Il me dit qu'il n'avait pas de dames, mais confesse qu'il a mangé un poulet; c'est ce que ne peuvent souffrir les gens qui vont voir Thérésa.

» Je suis tout abasourdi de la mort de Narvaëz. C'est une très grande perte pour l'Espagne, et d'autant plus grande qu'O'Donnell est mort. A présent, je ne vois plus personne qui fasse peur aux rouges espagnols. Les Conchas ne manquent ni d'énergie, ni de courage; mais ils sont entourés de tous les tripoteurs, et ce ne sont pas des hommes carrés comme ce pauvre Narvaëz. Le pape lui a envoyé une absolution des plus amples. Il en avait besoin. Jadis il avait mis la main sur la bulle de la croisade. C'est un argent que l'Espagne paye au pape pour faire gras le vendredi et le carême, car personne ne fait maigre. Narvaëz avait donné des pen-

sions à ses amis et amies avec l'argent papal, et ça avait été la distribution la plus drôle qui se pût imaginer. Il n'y avait pas une coquine, à Madrid, qui ne vécût de l'argent de la croisade... »

Dans les lettres qu'on vient de lire, Mérimée laisse peut-être moins apercevoir le fond de sa nature que dans celles adressées à Mrs Senior. Mais il y apparaît par son côté d'homme du monde spirituel et voulant plaire. Le plus grand nombre de ces lettres

sont, comme on a pu le remarquer, datées de Cannes. C'est là, en effet, que, pendant les dernières années de sa vie, Mérimée a passé tous ses hivers, pour combattre une affection des poumons qui allait croissant chaque année et qui a fini par l'enlever. Il y a quelques petits coins de terre privilégiés dont la beauté immuable séduit l'homme à travers les âges et offre à ses agitations ou à ses souffrances les perspectives trompeuses du repos. Quinze cents ans bientôt se sont écoulés depuis que des moines pieux venaient débarquer dans les îles depuis si célèbres, alors presque abandonnées, qui font face à la chaîne de l'Estérel. Dociles aux préceptes de saint Ambroise, ils venaient chercher dans ces îles une retraite protégée contre les agitations du monde par la ceinture des flots. « Ceux qui veulent, disait le saint, se dérober aux attraits des plaisirs funestes du siècle, se retirent dans des îles pour y éviter les dangers de cette vie. La

mer est pour eux comme un voile et assure un asile secret à leur vertu. C'est pour eux un port assuré, où ils goûtent toute la paix qui est possible sur la terre, où l'écho du siècle et de ses folles joies ne vient pas retentir. Le bruit des flots se mêle au chant des psaumes dans un merveilleux concert, et, tandis que les vagues expirant sur les rochers font entendre un doux murmure, les saints cantiques retentissent dans la demeure des solitaires. »

La paisible renommée de ces rivages de la Provence s'était répandue si loin, qu'aux temps rudes et corrompus du moyen âge, l'imagination d'un poète se tournait vers cet asile de la consolation et du repos pour en célébrer la douceur :

> O satis nunquam celebrata tellus!
> Dulce solamen, requiesque cordis!

et qu'un autre s'écriait dans un latin bar-

bare : Que je meure si je ne peux pas vivre là :

Dispeream, hic si non semper vivere queam.

Combien, depuis ce souhait poétique, combien sont venus mourir sur ce rivage où, eux aussi, ils auraient voulu vivre en présence de cette nature qui étale sous les yeux des affligés l'ironie ou la consolation de son impassible splendeur : Tocqueville, Cousin, Brougham, sans parler d'autres vies plus modestes, mais non moins chères, et bientôt Mérimée lui-même. Il y languit cependant plusieurs années, luttant avec patience contre un mal qui l'envahissait, et dont il ne se dissimulait pas les progrès ; attristé mais courageux, et marchant d'un pas résigné vers une nuit au terme de laquelle il n'entrevoyait pas d'aurore. J'ai eu la bonne fortune d'y passer un hiver avec lui. Déjà on ne retrouvait plus en lui ce brillant

causeur autour duquel on faisait autrefois silence; mais il avait conservé toute sa distinction, sa finesse, et son talent de conter des riens avec art. M. Cousin se trouvait également à Cannes, et il n'est pas possible d'imaginer un contraste plus divertissant que celui de la conversation entre ces deux illustres confrères, qu'on se plaisait souvent à réunir à la même table. Cousin avait bien autrement de verve, d'éclat, d'abondance; mais Mérimée reprenait parfois sur lui l'avantage d'un esprit froid et précis sur un esprit un peu aventureux et distrait. Je me souviens qu'un jour Cousin s'était animé en parlant du XIIIe siècle : « Ce siècle, s'écriait-il, qui a vu la plus belle création de Dieu, saint Louis, et la plus belle création des hommes, Notre-Dame, ce siècle qui...

— Pardon, Cousin, interrompit froidement Mérimée; mais Notre-Dame a été commencée en 1163. — Vous avez raison,

Mérimée, reprenait Cousin après un instant d'embarras, mais cela n'empêche pas... » et il repartit de plus belle dans son enthousiasme pour le XIIIe siècle. Malgré la différence de leurs natures et de leurs esprits, ces deux hommes faisaient cas l'un de l'autre. Mérimée parlait avec égards de M. Cousin, bien que parfois sur un ton un peu railleur. Quant à Cousin, « Mérimée ne sait rien imparfaitement, » disait-il, et ces mots étaient, dans sa bouche, un hommage rendu non moins à la conscience de l'homme qu'à l'érudition de l'auteur.

Bien que, dans l'été de 1870, la santé de Mérimée causât déjà de très vives inquiétudes à ses amis, il aurait peut-être vécu quelques années encore, sans la secousse que lui donnèrent les événements tragiques de la guerre. On a pu, non sans quelque apparence de fondement, accuser Mérimée d'aimer assez peu son pays, et, par certains

propos, il a prêté à cette accusation comme à beaucoup de celles qui ont été portées contre lui. Je suis heureux, dans l'intérêt de sa mémoire, de pouvoir publier deux lettres écrites par lui durant cette triste époque, et qui le montrent beaucoup plus affecté de nos malheurs que je ne l'en aurais cru moi-même capable. La première de ces lettres a été écrite de Paris, pendant l'intervalle qui sépare la bataille de Reischshoffen de la révolution du 4 septembre.

« Paris, 16 août 1870.

» Madame,

» Je suis si troublé, que je n'ai pas encore répondu à votre lettre. Vous avez raison, il ne faut pas se voir dans ce temps-ci : on souffre doublement. Je suis allé cependant aux Tuileries et j'ai passé un quart d'heure avec l'Impératrice. Elle voit la situation de

la manière la plus nette, et elle conserve un calme vraiment héroïque. Je suis sorti navré et plus fatigué des efforts que j'avais faits pour ne pas sangloter que si je m'étais abandonné complètement.

» Je ne sais ce que nous réserve l'avenir, mais je vois, d'un côté, une volonté décidée et de l'ordre, de l'autre, vingt volontés qui se combattent et du désordre. Et, quoi qu'il arrive, nos maux ne se termineront pas par une paix honorable ou honteuse. On a soulevé une tempête dans ce pays. Peut-être cette tempête le sauvera-t-elle; mais quels bouleversements ne prépare-t-elle pas aussi! Adieu, Madame. J'ai le cœur bien serré. »

Mérimée était encore à Paris, et son état s'aggravait de jour en jour, lorsque arriva la nouvelle du désastre de Sedan. Ayant reçu, le 3 septembre au soir, une convocation pour la séance que le Sénat devait tenir le

lendemain, il crut de son devoir de s'y rendre, malgré les efforts de ses amis. Ses jambes étaient tellement enflées, que, pour qu'il pût s'y transporter, il fut nécessaire de les comprimer dans des bandes de flanelle. Dans cet état, il se traîna péniblement à la séance et assista, en témoin silencieux, mais non pas indifférent, à l'effondrement. Le lendemain, il partait pour Cannes, d'où il adressait à la comtesse de B... la lettre suivante :

» Cannes, 13 septembre 1870.

» Madame,

» On m'envoie ici votre lettre, où elle arrive presque en même temps que moi. Je ne serais pas parti sans aller vous demander vos ordres; mais le docteur m'a appris votre voyage et sa cause.

» Quel horrible temps, Madame! Con-

naissez-vous, dans l'histoire, une catastrophe plus soudaine et plus épouvantable? — Quelque désastre qu'eût pu rêver l'imagination la plus noire, il a été dépassé par la réalité. Et cette révolution, qui se bâcle en cinq minutes, non plus dans une assemblée cette fois, mais dans un corridor; et ce gouvernement qui n'a pas d'origine, pas de cohésion, qui n'a que deux hommes éloquents, sans habitude des affaires; et un certain nombre de doublures, vieilleries ridicules à leur parti même! — Qu'attendre de tout cela?

» Observez encore, Madame, que nous n'en sommes qu'au prologue. La tragédie va commencer pour nous après la paix. Vous représentez-vous la force d'un gouvernement qui aura signé un traité avec M. de Bismark? et cela lorsque toute la nation est en armes comme aujourd'hui. Il faudrait des hommes à ce pauvre pays.

» Je regrette bien de n'avoir pu voir

notre amie des Tuileries à son dernier jour. J'étais très souffrant, avec la perspective que quelque grande chose allait se passer. Je m'imaginai d'aller au Sénat et ne me console pas de n'avoir pu dire adieu à une personne à qui l'adversité avait ajouté une auréole. Elle en avait une, la dernière fois que je l'ai vue. Elle n'avait plus la moindre illusion et disait que ce qu'elle désirait par-dessus tout pour son fils, c'était une vie heureuse et sans ambition.

» J'ai toute ma vie cherché à être dégagé de préjugés, à être citoyen du monde avant d'être Français; mais tous ces manteaux philosophiques ne servent à rien. Je saigne aujourd'hui des blessures de ces imbéciles de Français, je pleure de leurs humiliations, et, quelque ingrats et absurdes qu'ils soient, je les aime toujours.

» Adieu, Madame; veuillez agréer l'ex-

pression de mes respectueux hommages.

» Toujours bien souffreteux,

» P. M. »

Quelques jours après, il expirait d'une mort relativement douce, qui venait le surprendre dans son sommeil, et, après un court service célébré par un pasteur protestant, que les humbles amies qui veillaient sur lui avec dévouement eurent l'idée de faire appeler, il fut enseveli dans le cimetière anglican, où sa dépouille repose encore aujourd'hui. Nous avons donc là son dernier cri, l'accent sincère du mourant. Et, d'ailleurs, ce manteau philosophique qui tombe, et qui laisse apercevoir à nu un cœur sensible et saignant, n'est-ce pas l'énigme de toute sa vie? Mais on est en droit de lui dire : « A quoi bon s'être revêtu de ce manteau? A quoi bon, lorsqu'il avait les sentiments véritables d'un bon citoyen,

avoir affecté l'indifférence choquante d'un cosmopolitisme dédaigneux? A quoi bon, lorsqu'il était un ami sûr, dévoué, qui n'avait jamais manqué à personne, avoir dit et écrit qu'il ne croyait pas à l'amitié? A quoi bon, lorsqu'à travers une existence entremêlée de beaucoup d'aventures soi-disant romanesques, il avait conservé des affections fidèles, auxquelles il avait donné, dont il avait reçu jusqu'à la dernière heure des témoignages d'attachement, à quoi bon avoir affecté dans son langage la sécheresse et la méfiance? » — « Il faut, disait finement madame Swetchine, respecter les lignes de notre nature, parce que ces lignes sont l'œuvre de Dieu. » Qu'est-ce donc, lorsque ces lignes étaient droites et nobles, et qu'on s'est efforcé, heureusement sans y réussir toujours, de les détruire! Mais, malgré ce qu'en cherchant bien, on pourrait trouver encore à dire contre lui, je crois que Mérimée est de ceux pour lesquels, de son

vivant, comme après sa mort, on s'est montré trop sévère, et je ne puis oublier ce qu'en pensait Ampère. Un jour, on s'exprimait devant lui en termes assez sévères sur le compte de Mérimée, et on disait : « Au moral, c'est un être assez médiocre. — Médiocre ! s'écria Ampère avec feu ; d'abord, il n'y a pas d'hommes médiocres ; il y en a beaucoup de très mauvais et quelques-uns d'excellents : Mérimée est parmi les excellents. »

Faites la part très large, si vous voulez, du paradoxe et de l'exagération, et vous aurez, à tout prendre, la note juste sur Mérimée.

L'ÉCRIVAIN

Je n'ai parlé jusqu'ici que de l'homme, et, au point de vue auquel je me suis placé pour écrire ces quelques pages, je n'aurais point à parler des œuvres, si l'homme ne s'y peignait encore, et si ce n'était l'occasion d'ajouter quelques coups de pinceau à son portrait. Ces œuvres défient, au reste, une longue critique. Lorsque le regretté Prevost-Paradol posa sa candidature à l'Académie française, quelqu'un s'avisa, devant Sainte-Beuve, de constester ses titres : « Son bagage est bien léger, dit-il. — Monsieur, répliqua Sainte-Beuve, les dia-

mants ne sont jamais lourds. » On pourrait appliquer la même image au bagage de Mérimée ; mais il n'est pas très facile d'expliquer ce qui fait l'éclat et la beauté des diamants. J'appelle diamants, dans les ouvrages de Mérimée, les petits romans comme la *Chronique de Charles IX* et *Colomba*, et ses nouvelles comme : *Tamango*, *Mateo Falcone*, *la Prise de la Redoute*, *le Vase étrusque*. Quant au reste du bagage, je le crois destiné, malgré la valeur de ses travaux d'histoire et d'archéologie, à sombrer dans un profond oubli. Je ne crois même pas qu'il reste autre chose que le nom du *Théâtre de Clara Gazul*, qui fut son début. Dans toute la campagne romantique par laquelle il a commencé, Mérimée suivait le mouvement du jour, mais il n'était pas dans sa vraie voie. M. Jules Sandeau a très spirituellement comparé son rôle, dans cette campagne, à celui de cet homme qui, voyant, lors des journées de juillet, un des insurgés

s'escrimer maladroitement avec son fusil, le lui prit des mains, et, pour lui montrer la manière de s'en servir, ajusta un des Suisses du château, le tua ; puis, rendant à l'insurgé son arme, ajouta poliment : « Je vous quitte, car ce ne sont pas mes opinions. » Lorsque, dans *l'Amour africain, une Femme est un diable, la Famille Carvajal*, Mérimée entasse horreurs sur horreurs, l'adultère sur l'assassinat, et l'inceste sur l'adultère, on sent bien que ce ne sont pas ses opinions littéraires, et on croit le voir, la plume à la main, le sourire aux lèvres, se demander, tout en écrivant, jusqu'à quel point il pourra pousser l'audace sans révolter ses lecteurs.

De toutes les pièces qui composent le *Théâtre de Clara Gazul,* celle qu'il y a le plus d'intérêt à relire aujourd'hui, c'est le petit drame intitulé : *les Espagnols en Danemark,* pour y étudier l'art de dissimuler sous la sobriété de la forme la gros-

sièreté du fond. Il n'y a guère, dans la triste collection d'études morales, qu'Henry Monnier a rassemblées sous ce titre : *les Bas-Fonds*, de scène plus forte que le dialogue entre les deux espionnes, la mère et la fille. Tandis que la fille, éclairée par l'amour, commence à comprendre toute l'ignominie du métier qu'elles font, la mère, au contraire, énumère complaisamment les divers profits qu'elle-même a déjà retirés de ce métier, sans compter l'honneur ; elle invite sa fille à ne négliger aucun de ceux que sa beauté lui permettrait d'y ajouter encore ; elle lui raconte comment elle retrouve dans chacun de ses enfants les traits du caractère de leurs différents pères, et elle finit par répondre aux scrupules de conscience de l'infortunée, qui voudrait lui faire abandonner leur ignoble entreprise, par ce mot gouailleur : « Et ma conscience ! » Eh bien, toute cette scène se lit cependant sans trop de répuguance, parce

que la forme en est sobre et châtiée. Ce qui me frappe au reste dans l'œuvre de Mérimée, et ce qui montre bien qu'il n'y a de nouveau dans l'école des romanciers modernes que leurs prétentions, c'est qu'il a devancé en quelque sorte toutes leurs hardiesses. Voilà un auteur qu'on n'accusera certainement pas d'avoir sacrifié sur l'autel de la convention. Alfred de Musset a pu dire de lui, dans une métaphore hardie, qu'il incruste un plomb brûlant sur la réalité. Il s'est plu parfois à choisir ses types dans les milieux les plus bas, les brigands, les bohémiens, les filles des rues. Nul n'a poussé plus loin l'horreur de la *phrase* et ne s'est montré plus impitoyable dans l'analyse des sentiments. Il n'a jamais reculé devant la peinture de la nature vraie, et cependant il n'a été classé ni parmi les réalistes, ni parmi les naturalistes. Pourquoi? Parce qu'il avait du goût, parce qu'il savait sa langue et qu'il n'avait pas besoin de l'enri-

chir par des emprunts faits à celle du ruisseau.

Cherchons maintenant sous quelle forme l'homme que nous avons étudié reparaît chez l'auteur. Je crois le voir se trahir par deux traits. Le premier, c'est le procédé de narration, dont Mérimée lui-même va nous révéler le secret. Comme M. Émile Augier lui faisait un jour compliment d'une petite nouvelle intitulée *la Chambre bleue :* « Il y a cependant un grand défaut, répondit-il, qui tient à ce que j'ai changé le dénouement ; je comptais d'abord donner à mon récit un dénouement tragique, et *naturellement* j'avais raconté l'histoire sur un ton plaisant ; puis j'ai changé d'idée et j'ai terminé par un dénouement plaisant. Il aurait fallu recommencer et raconter l'histoire sur un ton tragique ; mais cela m'a ennuyé, et je l'ai laissée là. » Ce procédé pourrait s'appeler le procédé de la *contradiction.* Généralement le but qu'un auteur se propose d'atteindre, c'est de faire

passer dans l'âme de ses lecteurs les émotions qu'il éprouve lui-même, et le succès qu'il obtient est en quelque sorte en proportion de la sincérité de ces émotions. Avec Mérimée, c'est tout le contraire. D'émotions, il affecte de n'en éprouver aucune. Il se désintéresse en quelque sorte de son récit et des impressions par lesquelles il fait passer ses lecteurs, sans avoir pour eux aucune pitié et sans leur faire grâce d'aucune sensation pénible. Non seulement il demeure systématiquement étranger à leurs mouvements, mais il prend un malin plaisir à les contrarier et à les combattre. Au moment où l'émotion est la plus vive, où elle va en quelque sorte éclater, une phrase, un mot, un je ne sais quoi dans le ton vous avertit de ne point vous attendrir ni vous indigner si fort. Il y a comme une lutte sourde entre le talent et l'esprit de l'auteur, le talent qui excelle à décrire le jeu des passions, l'esprit qui met

en doute leur sincérité, et c'est le pauvre lecteur qui paye les frais de cette lutte, ballotté qu'il est d'une impression à l'autre et impitoyablement raillé lorsqu'il s'avise de prendre les choses trop au sérieux.

Quelle est la valeur littéraire de ce procédé? Assurément il est de nature à donner au récit un singulier piquant. Je ne pense pas cependant que l'usage habituel en soit sans reproche. Je suis de ceux qui croient à la vérité profonde de ces vieux préceptes de rhétorique et d'art poétique dont on nourrit la mémoire des collégiens. Or il y a tantôt dix-huit cents ans qu'Horace a dit :

> Si vis me flere, dolendum est
> Primum ipsi tibi...

« Si tu veux que je pleure, il faut d'abord pleurer toi-même. » Cette sympathie d'émotion entre l'auteur et le lecteur, n'est-ce pas la condition nécessaire du beau? Dans la poésie, dans l'art oratoire, qui en doute?

Pourquoi n'en serait-il pas de même dans le roman? Comment ce divorce de sentiments, qui enlèverait à une pièce de vers ou à un discours la meilleure partie de son effet, serait-il sans influence sur un récit, dont la langue plus familière et plus souple établit peut-être d'auteur à lecteur une communication plus directe? Si Bernardin de Saint-Pierre raillait discrètement la pruderie exagérée de Virginie, lirait-on avec autant d'émotion le récit du naufrage du *Saint-Géran?* Et si Rousseau laissait apercevoir quelques doutes sur la constance dont les femmes sont capables, la lettre qui porte à Saint-Preux les adieux de Julie nous paraîtrait-elle aussi touchante? En s'appliquant au contraire à marquer un désacord incessant entre son lecteur et lui, Mérimée s'est volontairement privé d'un puissant moyen d'action, celui de la sympathie humaine, dont le courant entraîne à la fois les plus grandes comme les plus modes-

tes intelligences. Aussi je ne crois pas qu'il fût sorti victorieux de l'épreuve à laquelle ont été soumis, dans ces dernières années, les grands maîtres de notre langue en vers et en prose : la lecture publique devant une foule nombreuse et relativement illettrée. Malgré la perfection de ses récits, sous la simplicité apparente desquels se cache une profonde recherche, Mérimée ne va pas tout à fait aux natures simples : au fond, c'est un auteur exquis de décadence, et, pour le goûter beaucoup, il faut des esprits raffinés et littérairement un peu corrompus.

Le second trait où je retrouve l'homme dans l'auteur, c'est une constante affectation de scepticisme, de sécheresse et de légèreté, qui a valu à beaucoup de ses œuvres la réputation d'être immorales, gros mot dont aiment assez à se servir ceux qui comptent sur la sévérité de leurs jugements littéraires pour bien établir leur moralité. Cette réputation, il est certain qu'il la recherchait, et cepen-

dant il y avait une certaine mesure qu'il s'inquiétait de ne pas dépasser. C'est ainsi qu'après avoir composé *Arsène Guillot*, il choisit, pour leur faire goûter la primeur d'une lecture, deux femmes d'une vertu irréprochable, mais auxquelles il savait le goût fin et l'esprit ouvert. Elle furent bien un peu effarouchées; mais, après tout, elles avaient écouté jusqu'au bout, et leur indulgence l'enhardit à envoyer *Arsène Guillot* à la *Revue des Deux Mondes*. Il était, à ce moment, candidat à l'Académie française ; mais il prit ses précautions pour que la nouvelle ne parût pas avant le jour de l'élection. Il n'eut pas tort, car le tapage fut assez grand ; mais ce tapage était désormais sans inconvénient. Est-ce au compte de l'homme ou à celui de l'auteur qu'il faut porter cette témérité prudente et ce compromis entre la hardiesse de l'écrivain et les précautions du candidat?

Quant au reproche d'immoralité en lui-

même, j'avoue qu'il n'est pas absolument aisé d'en défendre les œuvres de Mérimée. Je ne parle pas seulement de ce qu'ont de scabreux quelques-unes de ses nouvelles, par les sujets qu'il choisit ou par les scènes qu'elles contiennent. Depuis nous en avons lu bien d'autres, et il faut avouer que la pointe de notre indignation s'est singulièrement émoussée. Mais ce que la lecture de ces nouvelles a de pénible, c'est qu'il n'y a rien que Mérimée ne déflore en passant de quelque raillerie ou même de quelque souillure. S'il parle des femmes, c'est pour résumer son opinion sur elles en deux vers grecs dont j'adoucirai, en les traduisant, la crudité :

Πᾶσα γυνὴ χόλος ἐστιν· ἔχει δ' ἀγαθὰς δύο ὥρας,
Τὴν μίαν ἐν θαλάμῳ, τὴν θίαν εν θανάτω.

« Toute femme est un poison ; mais elle a deux bonnes heures, l'une dans l'amour et l'autre dans la mort. » S'il parle de l'ami-

tié, c'est pour s'arrêter tout à coup et dire : « C'est qu'il est bien difficile de choisir un ami... Difficile! est-ce possible? existe-t-il vraiment deux hommes qui n'aient jamais eu de secrets l'un pour l'autre ? » Quant aux croyances élevées qui, de tout temps, ont été chères à la portion la plus noble de l'humanité, il faut lui rendre au moins cette justice, qu'il ne dissimulait pas ce qu'il pensait. Lorsque, dans l'histoire si dramatique de *Tamango*, le capitaine Ledoux s'empare, par une indigne trahison, du pauvre roi nègre et l'envoie tout garrotté rejoindre, dans l'entrepont, les esclaves que, quelques heures auparavant, il lui a vendus : « Comme ils vont rire ! dit-il. Ils verront bien qu'il y a une Providence. » Mérimée ne croit guère à d'autre providence qu'à celle des capitaines Ledoux. Quant à l'influence de la religion sur les âmes, Mérimée l'a surtout dépeinte dans cette scène célèbre de la *Chronique de Charles IX*, où

Diane de Turgis cherche à mériter, en obtenant la conversion de son amant le protestant Mergy, le pardon de tous les péchés qu'elle a déjà commis, et de ceux qu'elle se propose de commettre encore avec lui. Il n'est donc pas étonnant qu'ayant froissé à plaisir ce qu'il y a de sensible et de délicat dans les sentiments humains, il ait attiré, sur ses œuvres et sur lui-même, des jugements sévères.

Et cependant, pour qui regarde de près, de très près, j'en conviens, et qui s'obstine à pénétrer ce revêtement si poli, si froid, si dur, pour arriver jusqu'au tuf, ne sent-on pas chez l'homme quelque chose qui vibre, qui palpite, qui proteste contre les affectations de l'auteur? Je pousserai mon paradoxe jusqu'au bout, et, pour le défendre, j'irai droit à deux de ses œuvres qui ont été critiquées plus que toutes les autres : *la Double Méprise* et *Arsène Guillot*. Certes, c'est une triste et fâcheuse histoire que celle de cette honnête femme qui, dans *la Double*

Méprise, succombe aux vulgaires dangers d'un accident de voiture, en compagnie d'un homme qu'elle croit aimer pendant une demi-heure, et l'on est fondé à dire, au premier abord, qu'il a voulu montrer une seule chose : la fragilité de la vertu. Mais tournez la page : comme elle est pathétique, cette peinture de l'angoisse et des remords de la pauvre Julie, qui, seule dans le silence de la nuit, tantôt observe avec une attention stupide toutes les vacillations de la flamme de sa lampe, tantôt compte les glands du rideau de son lit, sans en pouvoir retenir le nombre, tantôt suit d'un œil hébété l'aiguille de sa pendule qui marque les secondes, et tressaille tout à coup d'un horrible frisson, lorsqu'au milieu de ces occupations machinales, elle est traversée par le souvenir aigu de son déshonneur ! Ici, plus un accent de raillerie. On se demande même si c'est encore Mérimée qui parle et s'il est bien l'auteur de ce dénouement, peut-être

un peu invraisemblable : la malheureuse femme est emportée en trois jours par le remords, aidé il est vrai d'une fièvre cérébrale.

Quant à *Arsène Guillot*, j'avouerai (en rougissant comme il convient) ma préférence littéraire, parmi les nouvelles de Mérimée, pour cette histoire d'une pauvre fille des rues à laquelle sa mère a donné cette seule leçon « que, lorsqu'on faisait un cierge à saint Roch, on trouvait dans la huitaine un homme pour se mettre avec » ; qui, abandonnée par son amant et mourant de faim, saute par la fenêtre d'un quatrième étage et expire en tenant les mains de Max, le mauvais sujet qu'elle a aimé, et de madame de Piennes, la femme pieuse qui a pris soin de ses derniers moments. Je n'en connais pas où il ait déployé à la fois plus d'esprit et plus de pathétique. Je sais bien que madame de Piennes, tout en travaillant à la conversion d'Arsène, s'est préoccupée surtout d'obtenir celle de Max, que l'entre-

prise tourne mal et qu'elle vient quelques mois après, sur le tombeau d'Arsène, implorer humblement pour elle-même son intercession. Je sais encore que, dans ce dénouement, on peut, on doit voir même une raillerie à l'adresse de la piété qui n'a jamais été tentée. Mais j'y vois aussi et je crois qu'on doit y voir également une grande et humaine leçon d'indulgence, leçon dont la sévérité de nos conventions sociales a toujours besoin, et un commentaire vivant de cette parole amère de la pauvre Arsène : « Quand on est riche, il est aisé d'être honnête ; moi, j'aurais été honnête, si j'en avais eu le moyen. » Je renvoie, en tout cas, ceux qui refusent absolument à Mérimée le don de l'émotion littéraire à une nouvelle lecture d'*Arsène Guillot*, ou plutôt je ferai mes lecteurs juges du différend, en remettant sous leurs yeux cette page où est racontée la mort d'Arsène.

« Le prêtre qui, depuis le matin, était auprès d'Arsène, observant avec quelle rapidité

les forces de la malade s'épuisaient, voulut mettre à profit, pour son salut, le peu de moments qui lui restaient encore. Il écarta Max et madame de Piennes, et, courbé sur ce lit de douleur, il adressa à la pauvre fille les graves et consolantes paroles que la religion réserve pour de pareils moments... Puis il cessa de parler, incertain s'il n'avait plus qu'un cadavre devant lui. Madame de Piennes se leva doucement, et chacun demeura immobile, regardant avec anxiété le visage livide d'Arsène. Ses yeux étaient fermés. Chacun retenait sa respiration, comme pour ne pas troubler le terrible sommeil qui avait peut-être commencé pour elle, et l'on entendait distinctement dans la chambre le faible tintement d'une montre placée sur la table de nuit. « Elle est passée, la pauvre demoi- » selle ! » dit enfin la garde après avoir approché sa tabatière des lèvres d'Arsène ; « vous le voyez, le verre n'est pas terni. » Elle est morte ! — Pauvre enfant ! »

s'écria Max sortant de la stupeur où il « semblait plongé. Quel bonheur a-t-elle eu » dans ce monde? » Tout à coup, et comme ranimée à sa voix, Arsène ouvrit les yeux. « J'ai aimé, » murmura-t-elle d'une voix sourde. Elle remuait les doigts et semblait vouloir tendre lesmains. Max et madame de Piennes s'étaient approchés et prirent chacun une de ses mains. « J'ai aimé, » répéta-t-elle avec un triste sourire. Ce furent ses dernières paroles. Max et madame de Piennes tinrent longtempsses mains glacées sans oser lever les yeux... »

Dites maintenant s'il n'y a là ni émotion, ni sensibilité, ni respect; et croyez-vous que celui qui a su rendre ainsi ces sentiments fût incapable de les ressentir?

HUGH ELLIOT

Il est de mode aujourd'hui, dans une certaine école politique, de répéter que la diplomatie a fait son temps, que le droit nouveau ne s'accommode plus de son intervention, et que, d'ici à peu, les plus grandes affaires seront traitées directement, par le télégraphe, de ministre à ministre. C'est là peut-être aller un peu vite en besogne. N'eussent-ils, pour se défendre, d'autre appui que celui de la tradition et de la routine, les diplomates pourraient compter sur de longs jours. A plus forte raison le peuvent-ils, si, comme il y a lieu

de le croire, leur assistance dans les moments de crise demeure encore nécessaire. Une chose cependant ne saurait être mise en doute, c'est que les conditions d'existence de la diplomatie ne soient profondément transformées. Autrefois, il n'y avait qu'une porte par où l'on pût entrer dans la carrière, celle de la faveur ; mais, une fois cette porte ouverte, on n'avançait point à pas comptés. Qu'un homme fût de bonne compagnie, qu'il eût de l'esprit avec du savoir-faire, et d'emblée on l'envoyait, quel que fût son âge, dans un poste où son mérite pouvait se déployer à l'aise. Là, autant pour prendre pied que pour faire honneur au souverain qu'on représentait, la première condition était de tenir un grand état de maison, et, comme il n'y avait aucune proportion entre la rétribution et les charges, aucun moyen n'était plus sûr et plus expéditif pour ruiner un homme que deux ou trois ambassades.

On envisageait pourtant de bonne grâce cette extrémité, dont nos pères prenaient leur parti avec plus de gaieté que nous, et on allait bravement jusqu'au bout de ses ressources. Le service du roi l'exigeait ainsi. On eût trouvé pédant d'écrire de trop longues et trop fréquentes dépêches; mais on aurait cru manquer aux devoirs de son emploi, si l'on n'avait mené grand train et galante vie.

Tout cela était beaucoup moins frivole et beaucoup plus calculé qu'on ne pourrait le croire. Au XVIIIe siècle principalement, presque tous les pays de l'Europe étaient ainsi gouvernés, que les conseils des ministres se tenaient dans les salons. C'était donc là qu'il fallait avant tout acquérir de l'influence, du prestige, et comment y prétendre, si dans ces salons on ne faisait soi-même brillante figure? Les événements n'avaient point alors cette brusquerie qui de nos jours déconcerte l'attente et déjoue

les prévisions. Au lieu d'éclater comme des coups de théâtre, ils se dégageaient d'une situation donnée comme d'une pièce bien conduite se dégage le dénouement. Aussi, sous peine de se trouver surpris, fallait-il suivre d'un œil vigilant la marche de la pièce, attentif à s'éclairer des moindres indices, prompt à saisir, dès qu'on le voyait apparaître, le fil le plus ténu d'une trame qui s'ourdissait peut-être devant vous et contre vous. Pour s'aider dans cet art véritablement divinatoire, rien de ce qui fait le succès de l'homme du monde ne demeurait inutile au diplomate, pas même le don de plaire et d'inspirer de tendres sentiments. Si la main d'une femme avait noué la chaîne de quelque intrigue, quel triomphe plus grand que de ravir à sa faiblesse la révélation d'un secret d'État?

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que l'observance de ces faciles préceptes remplît tout entière la vie d'un diplomate.

Cette vie avait aussi ses jours de crise et de bataille. Parfois un accident imprévu troublait l'ordre et la succession naturelle des événements. Il fallait alors prendre un parti, et le prendre avec rapidité. La rareté des communications laissait souvent sans instructions récentes ; l'éloignement empêchait d'en recevoir à temps de nouvelles. Agir toutefois était urgent, et c'est ainsi que les décisions les plus graves se trouvaient prises, les affaires irrévocablement engagées, par le fait et sous la responsabilité d'un seul homme s'aventurant au loin sans ordres et sans conseils. C'étaient là de grandes et fortes émotions, qui devaient retremper les âmes, et dont la seule attente suffisait à prévenir l'insouciance ou l'affaissement.

Les habitudes de la société moderne tendent de plus en plus à modifier ce régime. De nos jours, la diplomatie est devenue une carrière ouverte à tous, avec ses places, ses

les prévisions. Au lieu d'éclater comme des coups de théâtre, ils se dégageaient d'une situation donnée comme d'une pièce bien conduite se dégage le dénouement. Aussi, sous peine de se trouver surpris, fallait-il suivre d'un œil vigilant la marche de la pièce, attentif à s'éclairer des moindres indices, prompt à saisir, dès qu'on le voyait apparaître, le fil le plus ténu d'une trame qui s'ourdissait peut-être devant vous et contre vous. Pour s'aider dans cet art véritablement divinatoire, rien de ce qui fait le succès de l'homme du monde ne demeurait inutile au diplomate, pas même le don de plaire et d'inspirer de tendres sentiments. Si la main d'une femme avait noué la chaîne de quelque intrigue, quel triomphe plus grand que de ravir à sa faiblesse la révélation d'un secret d'État?

Il ne faudrait cependant pas s'imaginer que l'observance de ces faciles préceptes remplît tout entière la vie d'un diplomate,

Cette vie avait aussi ses jours de crise et de bataille. Parfois un accident imprévu troublait l'ordre et la succession naturelle des événements. Il fallait alors prendre un parti, et le prendre avec rapidité. La rareté des communications laissait souvent sans instructions récentes ; l'éloignement empêchait d'en recevoir à temps de nouvelles. Agir toutefois était urgent, et c'est ainsi que les décisions les plus graves se trouvaient prises, les affaires irrévocablement engagées, par le fait et sous la responsabilité d'un seul homme s'aventurant au loin sans ordres et sans conseils. C'étaient là de grandes et fortes émotions, qui devaient retremper les âmes, et dont la seule attente suffisait à prévenir l'insouciance ou l'affaissement.

Les habitudes de la société moderne tendent de plus en plus à modifier ce régime. De nos jours, la diplomatie est devenue une carrière ouverte à tous, avec ses places, ses

règles d'avancement, ses salaires et jusqu'à ses pensions de retraite. On y fait son chemin lentement, sûrement, moins au choix qu'à l'ancienneté [1]. C'est une filière qu'on suit, et, le jour où l'on s'y engage, on est assuré que, moyennant un peu de persévérance, on arrivera au rang le plus honorable. En un mot, les diplomates sont aujourd'hui de véritables fonctionnaires publics ; ils en ont la dépendance et un peu la raideur. Ajoutons à leur louange qu'ils en ont pris aussi les mœurs graves et dignes. Ils sont moins hommes de plaisir et plus hommes d'affaires : avec le temps, ils ont perdu de leurs grâces ; mais ils se sont rangés.

1. Cette étude a paru la première fois il y a plus de quinze ans. On peut aisément s'en apercevoir, et cette peinture de la condition diplomatique qui était fidèle, à la fin de l'Empire, aurait besoin de quelques retouches. Aujourd'hui, c'est de nouveau la faveur qui ouvre les portes de la carrière ; mais, en revanche, l'avancement à l'ancienneté n'y est rien moins qu'assuré.

A un autre point de vue, ce qui doit troubler un peu les diplomates, c'est la diminution de leur influence et de leur responsabilité. L'indiscrète ingérence des assemblées délibérantes dans la conduite des affaires, en élargissant le cercle où se débattent les grands intérêts publics, affaiblit d'autant leurs moyens d'action personnelle sur les hommes. L'ascendant s'acquiert plus facilement sur les habitués d'une coterie que sur les membres d'un parlement, et les salons sont un théâtre plus favorable à l'intrigue que les couloirs d'une Chambre. D'un autre côté, tout chemin de fer qui s'ouvre, toute ligne télégraphique qui s'établit, raccourcissent encore de quelques anneaux la chaîne qui entrave leur liberté d'allures. Sorte de préfets à l'étranger, c'est aux dépêches ministérielles qu'ils doivent demander leurs inspirations ; à chaque courrier, ils sont tenus de rendre leurs comptes, et, si quelque difficulté surgit, la prudence

et l'habitude les portent à s'en référer sur-le-champ au supérieur hiérarchique. Le plus souvent, c'est au-dessus de leur tête que se passent les événements ; au lieu de les préparer comme autrefois, il les reçoivent tout faits, et leur seul privilège demeure d'être les premiers et les mieux renseignés. Si les circonstances n'ont point permis qu'il en fût ainsi, ou si, par manque d'égards, on ne les a point tenus au fait, leur habileté consiste à ne jamais témoigner la moindre surprise, et à conserver toujours, quoi qu'il leur en puisse coûter, l'apparence de l'homme bien informé. Autrefois, c'étaient les ambassadeurs qui compromettaient leur gouvernement ; aujourd'hui, ce sont les gouvernements qui compromettent leurs ambassadeurs.

Ces réflexions me venaient à l'esprit en parcourant un livre où la comtesse de Minto nous a raconté la vie de son grand-père, l'honorable Hugh Elliot, ministre

d'Angleterre à Munich, à Berlin, à Copenhague, pendant les dernières années du XVIIIe siècle. Ce qui distingue avant tout ce livre, c'est la bonne grâce et la liberté parfaite avec laquelle il est écrit. Certains traits du caractère d'Elliot et certains détails de sa biographie auraient rendu la tâche assez délicate, si l'on avait expressément tenu à ne pas dépasser les bornes de ce respect un peu conventionnel dans lequel les enfants se plaisent à envelopper comme en un suaire la mémoire de leurs aïeux. Pour se tirer d'affaire, il a fallu un tact et un art infinis. Point de dissimulations inutiles et point non plus de ces détails trop précis qui sont toujours malséants sous la plume d'une femme. Rien de trop explicite, rien de trop clair, et rien non plus qui défende de supposer que les choses aient pu aller parfois un peu plus loin qu'on ne l'indique. Ajoutez à cela une pointe de malice, beaucoup de finesse dans la peinture des

caractères, beaucoup de vivacité dans la mise en scène des personnages, et vous aurez l'idée d'une œuvre très agréable. Lady Minto avait à sa disposition des matériaux précieux, et elle a fort bien su en tirer parti.

La vie de ce diplomate de l'ancien régime est, en effet, curieuse à plus d'un titre, et, à la voir se dérouler devant soi, on goûte un peu le même genre d'attrait qu'on éprouverait à feuilleter un recueil d'estampes qui reproduirait fidèlement les modes et les costumes d'un autre âge. Les anecdotes piquantes du livre de lady Minto, complétées par le témoignage d'autres documents contemporains, vont nous initier à l'existence dissipée et brillante qu'on menait dans les principales villes de l'Europe, à la veille du grand ébranlement de la Révolution française. C'est, d'ailleurs, un caractère intéressant à étudier que celui de ce ministre anglais, fier et flegmatique comme les en-

fants de sa race, brillant et léger comme les enfants de la nôtre, auquel les entraînements du plaisir n'ont jamais fait oublier les devoirs de sa charge, et qui s'est toujours tiré à son honneur des situations les plus délicates, en sachant appeler à son aide l'esprit et la dignité. Ce sont là deux armes dont la trempe est toujours bonne, et dont, sous tous les régimes, feront bien de se munir les diplomates.

LA COUR DE BAVIÈRE

Par une faveur exceptionnelle en tout temps et en tout pays, Hugh Elliot, qui n'était que cadet d'une bonne famille écossaise [1], fut nommé ministre plénipotentiaire à Munich, à l'âge de vingt-deux ans. Engagé volontaire dans l'armée russe, il s'était illustré sous les murs de Silistrie par un

1. La famille Elliot ne tenait pas en Angleterre, à la fin du siècle dernier, un rang aussi élevé que celui qu'elle occupe aujourd'hui. L'illustration de la famille date surtout de Gilbert Elliot, premier comte de Minto, frère de notre héros, qui a occupé les fonctions de secrétaire d'État et dont on a publié, en 1874, d'intéressants mémoires.

brillant fait d'armes qui avait attiré sur lui l'attention de George III. Pour l'en récompenser, et pour le dédommager de ce qu'une lieutenance dans l'armée anglaise lui avait été autrefois refusée, ce souverain capricieux en fit, du jour au lendemain, un diplomate, sans consulter ses aptituees ni son inclination. La famille d'Elliot dut peser lourdement sur lui pour le déterminer à accepter cet emploi inespéré, et à partir pour Munich, où l'Angleterre se trouvait depuis longtemps sans représentant. Il s'en fallait de beaucoup alors que les chancelleries fussent encombrées d'un nombreux personnel Le ministre composait souvent à lui seul toute la légation, et, s'il jugeait à propos d'emmener quelque auxiliaire, c'était à son choix et à ses frais. — C'est ainsi que le prédécesseur d'Elliot à Munich n'avait auprès de lui qu'un petit garçon qui lui servait de copiste. Elliot lui-même s'adjoignit comme secrétaire un certain M. Liston, son ancien

précepteur. C'est dans les lettres de ce serviteur dévoué, auquel il laissait volontiers la tâche de correspondre avec sa famille, que nous allons trouver le journal fidèle de la vie de notre ambassadeur. Avant d'ouvrir cette correspondance, jetons d'abord un coup d'œil sur l'intérieur de cette cour, où Elliot allait faire ses débuts diplomatiques.

L'ennuyeux baron de Pöllnitz, dans les lettres sèches et pédantesques qu'il a laissées, signale déjà, en 1728, la cour de Munich « comme étant sans contredit la plus galante et la plus polie de l'Allemagne », et il s'appesantit longuement sur les plaisirs qu'il y a goûtés. Les années n'avaient pas amendé cette cour, et, au moment où Elliot y fit son apparition, c'est-à-dire en 1771, elle avait encore en Europe renom d'élégance et de joyeuseté. L'Électeur Maximilien était un prince cultivé et d'humeur agréable, mais d'une frivolité incurable pour tout ce qui concernait le gouvernement

de ses États. Comme Louis XV, il nourrissait deux passions dominantes, la chasse et la galanterie, et, aussi bien à l'une qu'à l'autre, il ne se faisait pas faute de donner ouvertement satisfaction. Madame de Torring-Seefield, femme de l'un des plus grands seigneurs du pays, était l'objet de son culte assidu. C'était elle qui régnait véritablement à la place de l'Électrice, princesse disgraciée de la nature, à laquelle son mari ne témoignait qu'indifférence et dédain. Cela n'empêchait pas, du reste, qu'on ne lui rendît extérieurement les plus grands honneurs. Sa suite ne comprenait que des demoiselles de noble maison, qui, n'étant point surveillées de près, ne se montraient pas toujours très soucieuses de leur vertu, et conservaient souvent leur titre de filles d'honneur longtemps après qu'elles avaient perdu tout droit à cette dénomination. L'Électeur n'ayant pas d'enfants, l'héritier présomptif était le prince Maximilien de Deux-Ponts, qui n'aspirait

nullement comme Louis XVI a être appelé le Sévère. Sa passion pour une belle jeune femme de la cour et les traverses que lui opposait un mari jaloux étaient le sujet de toutes les conversations. On peut penser que le reste de la société ne se faisait pas faute de se régler sur l'exemple que donnait la famille princière. Le lieu où se nouaient et se dénouaient les intrigues était le palais de Nymphembourg, dont Pöllnitz nous vante avec emphase les agréments. Trois fois par semaine, durant l'été, l'Électrice y recevait grande compagnie. Pendant que des tables dressées dans les galeries du palais retenaient les joueurs autour de leurs tapis verts, d'autres divertissements étaient offerts à ceux qu'attirait dans ces mêmes lieux l'attente d'émotions plus douces. Des gondoles pavoisées d'étoffes brillantes étaient amarrées au bord d'un lac que la main de l'homme avait creusé. Parfois l'une de ces gondoles se dé-

tachait du rivage et glissait silencieusement sur l'eau, entraînant au loin un couple amoureux de la solitude. De légères voitures, faites pour recevoir seulement deux dames et deux cavaliers, attendaient aussi tout attelées, et emportaient bientôt dans les profondeurs obscures du parc ceux et celles qui y avaient pris place. Gondoliers et promeneurs se réunissaient pourtant à heure fixe autour d'un magnifique souper. Souvent la nuit se terminait dans les danses, et, suivant une mode alors très en faveur, on continuait sous le masque le roman commencé sur les eaux du lac ou à l'ombre des bosquets.

Pendant qu'on se divertissait ainsi à la cour, les misères et les souffrances du peuple étaient poussées à la dernière extrémité. De fréquentes famines dévastaient le territoire ; mais le gouvernement de l'Électeur s'en inquiétait peu, et ne prenait, de son propre aveu, aucune précaution pour

en prévenir le retour. On avait découvert un moyen radical de combattre le fléau. On construisait de grands radeaux sur le Danube, et on y embarquait, de gré ou de force, un nombre plus ou moins grand d'habitants, puis on les abandonnait au fil de l'eau. L'Autriche recueillait ces malheureux et les incorporait dans ses armées, où il y avait, disait-on, plus de soldats bavarois qu'il n'en fallait pour conquérir tout l'Électorat. Le ministre des finances ne s'en applaudissait pas moins d'avoir trouvé cet ingénieux expédient.

Des réformes que les Etats voisins se préoccupaient déjà d'introduire dans leurs lois et leurs institutions, il n'était pas question à Munich. La torture, qu'on était à la veille d'abolir en France, demeurait encore l'unique moyen d'instruction criminelle. Qu'un philanthrope étranger recommandât au premier ministre la lecture du chapitre de l'*Esprit des lois,* où Montes-

quieu s'élève contre cette coutume barbare, le ministre répondait qu'il avait bien entendu parler de ce livre, mais qu'il n'aimait pas les « esprits forts ». On n'était, en effet, rien moins qu'esprit fort en Bavière. Pendant qu'il n'était bruit, dans le peuple, que d'un certain Gassner, qui exorcisait le diable pour le plus grand bien des sujets de l'Électeur, les personnes réputées savantes s'occupaient encore à chercher la pierre philosophale et à découvrir le moyen de produire de l'or à volonté. Qui n'avait besoin d'or en effet? Il en fallait pour le jeu, il en fallait pour les toilettes, il en fallait pour payer jusqu'aux valets de chambre de l'Électeur. Il y avait cependant à la cour un petit parti de réformateurs ; mais tous leurs efforts venaient se briser contre le mauvais vouloir des courtisans. « On fait des projets d'économie, écrivait une des filles d'honneur de l'Électrice. M. de Bercheim les conduit tant bien que mal à leur fin. Tout le

monde se borne à le maudire et à désirer le voir pendre, et nous autres, femmes de la cour, nous sommes de ce nombre. » Désordre, frivolité, ignorance, corruption, telle était, à cette époque, la devise de la cour de Bavière.

Au fur et à mesure que, grâce aux indiscrétions de la correspondance d'Elliot, le voile qui recouvrait ce petit coin assez obscur de l'Europe se soulève à nos yeux, une réflexion vient assaillir et embarrasser l'esprit. Combien de fois n'a-t-on pas déclamé contre les scandales que présentait le spectacle de l'ancienne cour de France et contre les mœurs dissolues de notre ancienne société ! combien de fois n'a-t-on pas voulu chercher dans ces scandales l'explication et l'excuse des excès de la Révolution ! Voici cependant une cour et une société qui certes n'étaient pas moins profondément gangrenées, et qui présentaient, avec la cour et la société françaises, plus d'une frappante

ressemblance. Cet Électeur qui étale effrontément au grand jour ses amours adultères, n'est-ce pas Louis XIV ou Louis XV? Cette épouse trahie et délaissée, n'est-ce point Marie-Thérèse ou Marie Leckzinska? Madame de Torring, n'est-ce pas madame de Montespan ou la duchesse de Châteauroux? Ces fragiles filles d'honneur ne nous remettent-elles pas en mémoire ces suivantes d'Anne d'Autriche, les La Mothe-Houdancourt, les Pons, d'autres encore, dont la maréchale de Navailles jugeait prudent de faire griller les fenêtres? Ces ministres frivoles, qui prennent des expédients pour des remèdes, ne nous font-ils pas penser aux Maurepas et aux Calonne, tandis que ces réformateurs qu'on désire voir pendre nous rappellent les Turgot et les Necker? Eh bien, en dépit de ces scandales, la Bavière n'a point vu le sang de ses souverains couler sur la place publique, ni l'échafaud, dressé en permanence, moissonner la fleur

de sa noblesse. Elle n'a point eu ses révoltes, ses guerres civiles, ses proscriptions. Elle n'a ressenti que le contre-coup affaibli du grand ébranlement dont le sol de la France tremble encore. Qu'en faut-il conclure, sinon que, dans les affaires humaines, il y a toujours un inattendu qui déjoue les calculs, et une disproportion entre les effets et les causes qui déconcerte la raison? Sachons nous en convaincre, et n'essayons pas, après coup, de prévoir l'imprévu et d'expliquer l'inexplicable.

Assurément la cour de l'Électeur Maximilien, telle que nous venons de la dépeindre, était un dangereux séjour pour un ministre de vingt-deux ans. Ajoutons que le caractère d'Elliot en augmentait pour lui les périls. Romanesque et inconstant, énergique et entraînable, indolent et chevaleresque, voilà comment il nous est représenté par sa petite-fille, et comment il nous apparaît dans les lettres de M. Liston. Ainsi nous apprenons que, dès son arrivée,

il fut en butte « aux obsessions brutales et véritablement masculines de toutes les femmes de la cour », et Liston lui fait compliment, non point d'avoir résisté à toutes, mais d'avoir su ménager la vanité de celles dont il avait repoussé les avances. Il ne faudrait donc pas trop se fier à ce qu'Elliot écrivait à la même date. « Il est fort heureux, disait-il, qu'il n'y ait pas en Bavière une seule femme un peu passable, sans quoi j'aurais dû apprendre à parler en *pastor fido ;* ici, c'est la langue de tout le monde. » Jolies ou non, une volumineuse correspondance avec les dames de la cour paraît avoir principalement rempli les journées d'Elliot durant les trois années qu'il passa en Bavière. De dépêches, peu ou point. Il est vrai de dire que cette oisiveté diplomatique avait son excuse dans le calme qui régnait alors en Europe au lendemain et à la veille des plus violentes tempêtes. Parmi ces lettres que le hasard a

conservées, et qui certes n'étaient point faites pour la publicité, il en est beaucoup signées d'un nom mystérieux, Delta, qui servait, à ce qu'il paraît, à cacher une des filles d'honneur de l'Électrice. Elles sont toutes en français et du tour le plus agréable. On regrette que lady Minto n'en livre pas davantage à notre curiosité. Les commérages y tiennent naturellement une grande place. La belle Adélaïde (c'est ainsi qu'on appelait madame de Torring) était alors malade et triste à mourir; on commençait à parler de sa retraite. Delta s'indigne à cette pensée, et jure qu'elle est encore bien trop jolie pour cela. Les liaisons royales ne sont pas les seules qui la préoccupent. « Les amours de B... et de C... sont finies, quant à l'extérieur; ils s'aiment encore, mais n'osent le dire. Le directeur de C... la porte à renoncer à son inclination pour M..., qui la demande en mariage. Elle déclare qu'elle renonce à

lui ; la bouche le dit, le cœur ne le pense pas ; ils s'aiment toujours, et n'en sont que plus malheureux. Les amours du gros L... et d'Y... sont finies, mais assez mal, car ils n'ont pu venir à l'amitié après leur rupture ; ceux de M... et de R... sont plus *tranquils*... »

Cet usage constant des initiales produit un effet assez singulier. On dirait, remarque spirituellement lady Minto, que les lettres de l'alphabet se sont mises à mener tout à coup une vie désordonnée. Il paraît cependant que l'abondance des documents permet de trouver la clef de ces hiéroglyphes ; mais lady Minto s'est fait scrupule d'en trahir le secret. Les divertissements de la cour tiennent aussi une grande place dans les lettres de Delta. Ils étaient des plus variés. On s'occupait beaucoup de musique en Bavière. De même qu'à Paris, où les querelles des gluckistes et des piccinistes divisaient la société, il y avait à la cour deux partis, le parti des étrangers, des

Italiens, qui étaient en possession d'une faveur séculaire, et le parti des patriotes, qui « brûlaient, pour emprunter les expressions du plus illustre d'entre eux, d'aider la musique nationale allemande à prendre son essor sur la scène ». A la tête de ces patriotes était Mozart, alors chef d'orchestre du prince-archevêque de Salzbourg aux gages de 27 francs par mois. A force de protections, il parvenait à faire représenter à la cour un opéra, *la Finta Giardiniera*, dont le succès était si grand, qu'Elliot, jusque-là rebelle à la musique, sortait du théâtre, converti, et, dès le lendemain, commençait à s'exercer sur la flûte; mais, lorsque Mozart demandait comme récompense une place de chef d'orchestre à la cour, on lui répondait: « C'est trop tôt. Vous êtes trop jeune. Allez en Italie. »

Parfois on passait des plaisirs à la pénitence. Bon gré mal gré, il fallait prier: ordre de l'Électeur. L'Électrice parcourait à

pied en procession les rues de la ville, suivie de toutes ses dames, qui, ce jour-là, s'habillaient à la mode des religieuses, mais tout en blanc, et sans négliger de combattre par un peu de rouge l'effet fâcheux que cet ajustement aurait pu produire sur leur teint. Puis la scène change de nouveau, et nous trouvons la cour tout en émoi de l'apparition inopinée d'une comédie où les scandales du palais et les vices de la noblesse étaient audacieusement flagellés. Cette comédie, dont le nom même est oublié aujourd'hui, atteignait du premier coup à une popularité que *le Mariage de Figaro* devait à peine obtenir en France, quelques années plus tard. L'enthousiasme croissait à chaque représentation. Le parterre interpellait les acteurs. « C'est vrai, s'écriait l'un. — On m'a fait cela, » disait l'autre, et les applaudissements suspendaient la marche de la pièce. On prenait bien le parti de défendre toute nou-

velle représentation ; mais le coup était porté. Aussi, pendant quelque temps, les réformateurs recouvraient crédit. Delta tombait dans le désespoir. « Des réformes, grands dieux ! écrivait-elle ; mais que fera-t-on de nous ? »

Au sein de cette vie agitée et brillante, le dégoût envahissait cependant l'âme d'Elliot, et ses regards, ses pensées, se tournaient vers la mère patrie. Tantôt il formait, avec quelques-uns de ses jeunes compatriotes, qui se trouvaient de passage à Munich, une sorte de société secrète dont le but était d'introduire d'importantes réformes dans la constitution de l'Angleterre ; tantôt il demandait instamment l'autorisation de s'engager comme volontaire dans l'armée que le ministère se préparait à envoyer en Amérique, avec l'espoir d'écraser la colonie rebelle. Pour mettre obstacle à son dessein, il ne fallait pas moins qu'un refus formel de lord Suffolk, le chef du *Foreign office*. Les jours où le jeune ministre se sentait

le plus particulièrement mélancolique, c'étaient ceux où il était serré de trop près par ses nombreux créanciers. Les embarras d'argent furent toujours pour Elliot une plaie secrète que des habitudes incorrigibles de jeu et de prodigalité rendaient chaque jour plus cuisante. Ces divers soucis, se joignant peut-être à des mécomptes d'une autre nature, furent cause que, durant tout l'hiver de l'année 1776, il demeura en proie aux accès de la plus sauvage misanthropie. Lui, l'homme à la mode dont les dames de la cour se disputaient les vieux habits pour en garder des lambeaux, il abandonna Munich, et, laissant à Liston le soin d'expédier les affaires courantes, il alla se fixer à Ratisbonne, dont le séjour n'avait pourtant rien d'attrayant. Il choisit pour retraite une petite maison située dans une île au milieu du Danube, et il se mit à mener la vie sauvage et frugale d'un ermite, partageant ses jour-

nées entre la lecture, l'étude et de solitaires promenades sur les collines boisées qui couronnent le fleuve.

Cette disparition, comme on peut penser, fit grand bruit, et on ne manqua pas de l'attribuer à quelque chagrin d'amour. Le ton ordinaire des lettres qu'Elliot écrivait du fond de sa solitude donnait beaucoup de crédit à cette explication. Elles n'étaient remplies que de déclamations sur la perfidie et la fragilité des femmes. Quelle était l'ingrate qui avait porté le trouble dans ce cœur, jusque-là si peu fait aux dédains? N'en accusons point Delta, car Elliot ne cessait de correspondre avec elle, et il lui écrivait de longues lettres où il développait avec feu la supériorité de l'amitié sur l'amour. « Tout cela est fort bon à dire, fait remarquer lady Minto; mais il n'y en a pas moins des minutes où, pour ne pas oublier tout à fait la distinction, il faut avoir la tête bien solide. » C'était aussi

l'avis de Delta, du moins à en juger par sa réponse. « Vous êtes vraiment bien singulier ! Bien éloignée de vous taxer d'impolitesse, votre lettre et la belle franchise qui y règne m'ont fait beaucoup de plaisir ; du reste, j'oubliais de vous faire des remerciements des conseils que vous me donnez. Je les trouve grands et beaux, et vous avez raison ; mais on s'ennuie parfois avec toutes ces combinaisons. Que je voudrais vous entendre discourir ! quelles réflexions ! Et tout cela avec Liston et votre chien pour seuls auditeurs. »

D'autres femmes se mêlaient aussi de le moraliser. « Je suis résolue de vous gronder, et cela tout de bon, lui écrivait une de ses belles correspondantes. Allons ! justifiez-vous... Pourquoi fuyez-vous le monde ? pourquoi vivez-vous comme une taupe dans un trou ? pourquoi maltraitez-vous les femmes ? Que vous ont-elles donc fait, ces pauvres femmes ? Vous ne les haïssiez pas trop autrefois ! Si c'est humeur,

il ne faut pas se la passer; si c'est mélancolie, il faut faire effort pour s'en tirer; si c'est chagrin, il faut se dissiper; si c'est une passion tendre, c'est trop, fi! Je ne veux pas le croire; il faut une raison plus essentielle et plus sérieuse pour un changement comme celui-là... Quand on ne trouve rien, dans ce globe, digne de la peine de l'étreindre, quand on laisse éteindre ses passions plutôt que de les diriger, et qu'alors on manque de l'aiguillon que la nature nous a donné pour nous faire agir, on reste dans une oisiveté qui finit par nous rendre coupable. Quant aux femmes, j'en demande pardon à mon sexe, mais j'aime bien mieux qu'on ne parle à aucune que de s'occuper uniquement de toutes. Je ne connais rien, dans la nature, de plus méprisable qu'un homme qui en fait son unique affaire. »

L'humeur sombre d'Elliot devait pourtant se dissiper avec le printemps, mais non pas uniquement sous l'influence des beaux

jours qui renaissaient. La tenue de la diète fit venir à Ratisbonne les représentants de toutes les puissances germaniques et, parmi eux, le comte Neipperg, envoyé d'Autriche. Sa femme était sœur de la belle princesse d'Auersperg, qui fut, pendant de longues années, la rivale heureuse de Marie-Thérèse, et elle fut la mère de ce comte Neipperg dont la séduisante figure devait frapper l'imagination de Marie-Louise enfant et lui faire plus tard oublier Napoléon. Le hasard ou les devoirs de sa charge amenèrent Elliot en présence de la comtesse Neipperg. Adieu projets de réforme, studieuse retraite, promenades solitaires ! Celui qu'on n'appelait déjà plus que le sauvage Elliot devint le commensal de la maison Neipperg, et l'on peut penser si la médisance eut beau jeu. Pas de fêtes dont il ne fût l'ordonnateur ou le héros. Dans l'une de ces fêtes, on organisa un tir à l'arc, et, pour complaire à Elliot, on disposa, en guise

de cible, un mannequin qui représentait l'Amérique. Ce fut une des flèches lancées par la comtesse Neipperg qui vint frapper en pleine tête l'effigie grossière par laquelle on avait voulu personnifier une puissance alors ennemie de l'Angleterre. La belle comtesse fut transportée de plaisir, et son adresse provoqua, nous dit-on, les applaudissements malins de ses hôtes.

Ce fut au milieu de ces occupations agréables qu'Elliot reçut l'ordre de revenir en Angleterre. Croyant que son rappel était une mesure provisoire, il laissa derrière lui le fidèle Liston, qui devait veiller à l'expédition des affaires. Liston était chargé en outre d'une mission plus délicate, celle de remettre en mains propres à Munich les lettres qui lui seraient expédiées de Londres et de recevoir, des mêmes mains, des lettres qu'il ferait parvenir en Angleterre. L'échange ne s'opérait pas toujours régulièrement. Pas un courrier ne partait de Munich

sans qu'on vînt en cachette apporter au secrétaire d'Elliot une volumineuse enveloppe qu'on recommandait expressément à ses soins ; mais il arrivait fréquemment que deux ou trois courriers de Londres se succédaient sans que Liston eût à effectuer en retour la remise d'aucune lettre. Son embarras était grand quand, à chaque fois, il lui fallait forger un nouveau prétexte pour excuser la coupable négligence de son chef. Là ne se bornaient pas seulement les services qu'on réclamait de lui ; pour tromper les ennuis de l'absence, et plus encore pour ménager au retour une tendre surprise, on résolut d'apprendre l'anglais, et ce fut encore à l'inépuisable bon vouloir de Liston qu'on eut recours. « Je ne m'en plaindrais pas trop, disait-il, si le mari n'était toujours là, prenant intérêt à la leçon, et me poussant de questions sur la grammaire anglaise. »

Heureux encore si ces seules amours eussent réclamé son entremise ; mais les

plus hauts personnages sollicitaient de lui la continuation des bons offices qu'avant son départ, Elliot leur avait prêtés. « Voilà, s'écriait Liston avec un désespoir comique, la dix-neuvième lettre que le prince me charge, cette semaine, de remettre à sa chère Caroline. » Parfois, au contraire, les lettres du prince se faisaient attendre, et c'était alors la chère Caroline qui venait en personne importuner Liston, beaucoup plus embarrassé qu'elle de se trouver ainsi dans la confidence. Ce n'eût été rien encore, si certaine duègne, dont la belle se faisait accompagner, ne s'était avisée d'essayer sur Liston le pouvoir de ses charmes surannés, et n'avait entrepris de lui persuader que le rôle d'entremetteur n'était pas le seul auquel il pût prétendre. « Je ne suis pas aussi dédaigneux que vous, écrivait-il alors à son ministre ; mais cela, c'est par trop fort. » Si bon que fût le cœur de Liston, on peut donc supposer qu'il vit sans trop de regrets la

catastrophe à la suite de laquelle, d'un côté, le mari jaloux emmena sa femme à la campagne, et, de l'autre, le prince, après avoir menacé plusieurs fois de se percer de son épée, partit finalement pour rejoindre son régiment. Plus satisfait encore dut-il être, selon toute apparence, quand il apprit qu'Elliot venait d'être nommé ministre à la cour de Frédéric II. On ne nous dit point l'impression causée à Munich par cette brusque nouvelle ; mais ce que nous savons, c'est que, plusieurs années après, on reprochait encore à Elliot d'avoir proclamé bien haut, avant son départ, que le jour où il quitterait définitivement Munich serait le plus heureux de sa vie.

LA COUR DE BERLIN

Autant la cour de l'Électeur Maximilien paraissait à Pöllnitz galante et polie, autant les amis du plaisir avaient toujours dû trouver celle de Frédéric le Grand triste et maussade. Même au temps de sa jeunesse, le roi philosophe avait toujours manifesté une horreur profonde pour les fêtes et pour les dépenses dont elles étaient l'occasion. S'il répandait l'argent à pleines mains, quand il était question de pourvoir à l'entretien de son armée ou aux travaux du nouveau Sans-Souci, en revanche il se montrait d'une avarice sordide, quand il

s'agissait de faire face aux moindres frais de représentation, mesurant lui-même la quantité d'huile et de chandelles qui devait être employée, et s'emportant contre les domestiques qui allumaient trop tôt les lumières. L'âge, la sauvagerie croissante, et, par-dessus tout, la nécessité de combler les vides faits dans le trésor par les dépenses excessives de la guerre de Sept ans n'avaient pas médiocrement contribué à augmenter ses habitudes parcimonieuses. Rien n'égalait la tristesse et l'abandon du palais de Schönhausen, où la reine de Prusse, épouse négligée et docile du plus impérieux des maris, attendait les rares visites dont son seigneur et maître voulait bien l'honorer. Durant l'ambassade d'Elliot, il n'y avait qu'une fois par an grande réception à Schönhausen; c'était le jour de naissance de la reine. Ce jour-là, Frédéric quittait, par extraordinaire, ses bottes et son uniforme pour chausser des bas de soie noire

qui, n'étant pas attachés au genou, formaient des bourrelets autour de ses jambes, et pour endosser un habit de cérémonie bleu de ciel ou rose tendre. Dans cet accoutrement, il se tenait debout auprès de la reine, et voyait défiler devant lui les femmes de la cour, faisant à haute voix des réflexions sur les ravages plus ou moins grands dont le temps avait offensé leurs charmes.

Ce jour excepté, bien peu de visiteurs venaient troubler la solitude de Schönhausen. Parfois la reine faisait à quelques habitants de Berlin l'honneur de les convier à s'asseoir à sa table; mais, grâce à l'exiguïté des sommes allouées au grand maître de sa maison, l'ordinaire du dîner royal, bien différent de ceux que Frédéric se faisait servir à lui-même, était si modeste, que les invités avaient soin de commander à Berlin un bon souper, pour apaiser au retour leur appétit mal satisfait. Sur la fin

même, ces invitations étaient devenues si rares qu'un Français, qui séjournait à Berlin en même temps qu'Elliot, pouvait dire : « Il doit y avoir grand gala à Schönhausen ce soir. J'ai vu une vieille lampe allumée dans l'escalier. »

Ils étaient loin aussi, ces jours brillants de Potsdam, dont, au plus fort de son irritation contre Frédéric, Voltaire parlait parfois avec regret, et ces petits soupers durant lesquels un feu croisé de reparties s'échangeait entre ces deux rois, dont aucun ne pouvait souffrir de rival. Un temps bien long s'était écoulé depuis que Voltaire et Frédéric, également las l'un de l'autre, s'étaient séparés, on sait avec quel éclat; si long qu'ils s'étaient même réconciliés depuis, et que, peu après l'arrivée d'Elliot à Berlin, Frédéric jugeait convenable ou plaisant de faire célébrer une messe pour le repos de l'âme de Voltaire. C'était en vain que, cherchant à combler le vide laissé par

Voltaire à sa cour, Frédéric avait pressé d'Alembert de remplacer Maupertuis à la tête de l'Académie de Berlin. D'Alembert, un instant séduit, fasciné, n'avait pu se résoudre à abandonner définitivement le petit entresol de mademoiselle de Lespinasse, pour entrer en possession de cet héritage lointain. C'était vainement aussi qu'il avait offert à Rousseau une petite maison près de Schönhausen, « avec un jardin et un pré, de quoi nourrir une vache et quelques volailles ». Rousseau avait répondu à ses offres par cette boutade de fierté républicaine : « Vous me parlez de liberté ; oubliez-vous donc que vous êtes roi et que vous avez une épée? » D'un autre côté, comme les goûts et l'on peut dire les manies littéraires de Frédéric ne l'avaient pas abandonné, il vieillissait entouré d'écrivains ou de savants de second ordre, qu'il prenait plaisir à écraser de sa supériorité. « Les anciens amis de Frédéric avaient disparu de

ce monde les uns après les autres, nous dit Thiébault dans ses mémoires sur la cour de Berlin. Il n'était entouré que de souvenirs, et n'avait plus que la société de quelques plastrons, sur lesquels il avait usé tous ses bons mots depuis longtemps, et celle de quelques anciens serviteurs, moins intéressants par eux-mêmes que par les souvenirs que leur présence semblait rappeler. »

Dans quelle catégorie faut-il ranger Thiébault, dont les mémoires vont nous être d'un fréquent secours, Thiébault que, dans son histoire de Frédéric, Carlyle traite tout uniment de stupide, et que Sainte-Beuve, moins dédaigneux avec plus de droits de l'être, qualifie d'estimable et de bon grammairien? Ancien serviteur? il n'y pouvait prétendre; plastron? il ne paraît pas qu'il se soit jamais abaissé jusqu'à ce rôle Occupait-il donc une place à part? Oui, il faut bien le dire, celui qu'on pourrait appeler d'un commun accord l'insignifiant Thiébault

fut l'oracle littéraire de la cour durant les dernières années de Frédéric le Grand. C'est avec Thiébault que se plaisait de préférence à converser ce prince qui avait tenu tête à Voltaire et séduit d'Alembert. C'était Thiébault qu'il faisait venir, alors que, couché sur un grabat et en proie aux plus atroces souffrances, les bottes aux jambes, un mouchoir noué sous son chapeau, avec son manteau pour toute couverture, il cherchait à tromper les longueurs de l'insomnie par des entretiens sur la littérature ou la métaphysique. Thiébault avait acquis sur son esprit une si grande autorité, qu'il ne réclamait pas quand, pour la correction du langage, l'inexorable grammairien mettait l'abbé d'Olivet au-dessus de Voltaire !

Heureux encore ceux qui pouvaient approcher d'aussi près le capricieux monarque, et qui avaient la bonne fortune de le trouver en belle humeur. Les gens de lettres étaient, sous ce rapport, plus favori-

sés que les ministres étrangers. Le corps diplomatique résidait à Berlin, où Frédéric ne faisait que de rares et solennelles apparitions. Autant le roi de Prusse était spirituel et gracieux dans les conversations familières, autant il était terne et maussade dans les réceptions d'apparat. Il s'amusait, par exemple, à demander pendant douze années de suite au ministre de Hollande des nouvelles d'un accès de goutte que celui-ci avait eu le lendemain de son arrivée. A Berlin même, il n'y avait ni mouvement ni élégance. L'aristocratie, généralement pauvre et, de plus, ruinée par la guerre de Sept ans, vivait à part. Les ministres étrangers étaient traités, disait un ami d'Elliot, *à la vénitienne,* et les maisons qui s'ouvraient à eux devenaient suspectes au gouvernement. Du reste, ils n'avaient pas grand'chose à regretter, s'il faut du moins en croire le jugement singulièrement sévère d'un diplomate qui a laissé dans son pays une haute

réputation de sagacité, sir James Harris, premier comte de Malmesbury, le prédécesseur immédiat d'Elliot à Berlin. « Berlin, écrivait sir Harris en 1770, est une ville où je ne crois pas qu'on puisse trouver ni un homme honnête ni une femme chaste. La corruption morale la plus profonde règne dans toutes les classes de la société. Les hommes ne pensent qu'à trouver des ressources pour subvenir aux extravagances de leur vie. Les femmes sont des harpies débauchées qui prostituent leurs personnes au plus offrant. Tout ce qu'on peut dire pour les excuser, c'est que le roi lui-même leur a enseigné l'irréligion et le mépris de tous les devoirs. C'est son exemple qui les a perdus. »

Elliot arrivait à Berlin au printemps de l'année 1777. Thiébault nous signale en ces termes son apparition. « Après la mort de Mitchell (il aurait dû dire après le départ d'Harris), l'Angleterre nous envoya M. El-

liot, homme d'esprit délié, de plus assez bel homme, très vif et très aimable, original sans doute, on n'est point Anglais sans cela. Un jour que nous dînions chez lui, il nous soutint que Shakspeare était vraiment sublime bien plus souvent que Corneille, et que Racine ne l'était jamais. » Carlyle, de son côté, nous apprend que, comme homme du monde et comme original, on parle encore d'Elliot à Berlin, où, ajoute-t-il, il a laissé meilleure réputation que dans son propre pays. C'est donc l'originalité d'Elliot qui le fit d'abord remarquer, et nous craignons fort qu'il ne se soit rendu coupable d'excentricités plus fortes que celle de préférer Shakspeare à Racine. Quant à lui, il semble, dès le début, avoir pris en assez bonne part sa nouvelle existence. « On n'est pas du tout obligé d'être aimable, écrit-il, et rien n'est plus commode pour un Anglais. De temps en temps, un officier français nous arrive, la jambe en l'air,

chantant, voltigeant, contant toutes les plaisanteries de l'année passée à Paris. Nous en sommes ravis. Nous chantons, nous voltigeons et nous contons à notre tour, un peu moins légèrement, il est vrai ; mais on est assez bon pour nous trouver charmants ce jour-là et pour en citer l'agrément le reste de l'année. » Cette facilité d'humeur de la part du capricieux Elliot aurait lieu de nous étonner, si lady Minto ne se hâtait de nous donner le véritable mot de l'énigme.

Assez froidement accueilli par Frédéric, Elliot avait trouvé, dès son arrivée, un protecteur et un ami dans la personne du prince Henri de Prusse. Homme de guerre et homme d'esprit tout à la fois, plus artiste, plus rêveur, plus Allemand que son frère, ce prince tenait, au château de Rheinsberg, une petite cour où l'on prenait volontiers le contre-pied de ce qui se faisait à celle de Frédéric. L'embellissement de ses jardins, où il élevait des monuments en l'honneur

des guerriers qu'il aimait, le dessin, la peinture, la poésie, occupaient les moments du prince Henri, et il s'étudiait à rendre le séjour de Rheinsberg aussi agréable que possible. Tandis qu'à Sans-Souci, Frédéric parlait tout seul, on causait à Rheinsberg, on y philosophait même, ou bien on y représentait des comédies dont le prince était l'auteur et des opéras dont il avait fourni les motifs. En un mot, il menait une existence « à la Conti », comme a dit de lui Sainte-Beuve, et l'on venait à Rheinsberg pour fuir Sans-Souci, comme on venait autrefois à Chantilly pour se délasser de la contrainte de Versailles. Il y avait là un petit coin favorisé et comme une verte oasis au milieu des landes sablonneuses de la Poméranie. Or il advint que, durant l'été de l'année 1777, Elliot se rencontra, sous le toit du prince Henri, avec une madame de Verelst, veuve d'un ancien ministre des Pays-Bas, qui avait, d'un premier mariage,

une fille unique, héritière de sa beauté. Charlotte de Krauth, bien qu'à peine âgée de seize ans, avait déjà, par une coïncidence particulière, fait une vive impression sur sir James Harris, le prédécesseur d'Elliot. L'austère et caustique censeur de la société de Berlin avait su cependant se dérober à cette séduction et peut-être l'expérience d'un amant désabusé lui avait-elle dicté l'avertissement laconique qu'en partant, il avait donné à Elliot : « Fuyez toutes les femmes en général. » Quoi qu'il en soit, l'avis fut perdu pour son successeur, qui, à peine installé à Rheinsberg, tomba éperdument amoureux de mademoiselle de Krauth. Au début de cette inclination, Elliot s'imaginait peut-être qu'il serait question d'une liaison fugitive, comme s'il s'était encore agi d'une fille d'honneur de l'Électrice de Bavière. Il dut bientôt s'apercevoir de son erreur. C'était au mariage que l'on tendait. Naguère encore, Elliot y répugnait autant

qu'homme du monde. « Il n'y a, écrivait-il au marquis de Bombelles, que deux métiers dans ce monde : détruire ou procréer. Les deux ont leur danger ; mais il est vrai que, si nous sommes malheureux dans le second, ce sont du moins nos amis qui en profitent. » Pour l'amener à cette extrémité redoutable, il fallut donc, de la part de madame de Verelst, des prodiges d'habileté, prodiges d'autant plus grands qu'Elliot opposa une belle résistance. Dans cette lutte de deux années, engagée entre l'adresse d'une femme et la perspicacité d'un diplomate, ce fut naturellement la femme qui triompha. Pour forcer la main à Elliot, il fallut cependant recourir, au dernier moment, à un expédient suprême, celui de tout rompre en déclarant que l'honneur de Charlotte était compromis par d'aussi longues hésitations. Le mariage fut enfin conclu dans le courant de l'année 1779. Nous aurons plus tard à en raconter les fâcheuses conséquences. Pour le moment,

nous allons laisser de côté l'homme privé, et c'est le diplomate qui va entrer en scène.

Les débuts d'Elliot à Berlin n'avaient pas été très heureux. Il s'était mis dans le cas d'être accusé d'une violation brutale du droit des gens et presque de la probité. Voici le fait, qui en son temps a fait du bruit en Europe. Les colonies d'Amérique, en guerre avec l'Angleterre, avaient envoyé en Prusse deux délégués chargés de solliciter une alliance. Durant leur séjour, on pénétra dans leur chambre, on força leur secrétaire, et on leur enleva leurs papiers les plus secrets, qui, le lendemain, furent trouvés dans les mains d'Elliot. Celui-ci fut naturellement accusé d'avoir été l'instigateur du vol, et il est certain qu'il avait, dans cette affaire, une part de responsabilité assez difficile à déterminer, en présence de la différence des versions. S'il fallait en croire Thiébault, le rôle joué par Elliot serait véritablement odieux. Il aurait accueilli à bras ouverts les deux

envoyés américains, affectant de les traiter comme des compatriotes malgré la guerre qui séparait les deux pays. Il se serait peu à peu insinué dans leur familiarité, les suivant partout comme leur ombre, et aurait profité, pour faire exécuter le vol, de ce qu'ils étaient retenus à une soirée où lui-même les avait conduits. Au dire de Carlyle, le vol aurait bien été commandé par Elliot, dont, ajoute-t-il, « un peu d'espionnage était la principale occupation diplomatique » ; mais il ne s'y serait résolu qu'avec répugnance et sur les ordres exprès de son gouvernement. Pour assurer le succès de l'entreprise, il aurait donné commission à un voleur de profession, et il aurait eu en même temps la prudence de faire disparaître, au lendemain de l'attentat, un serviteur de l'ambassade, afin de pouvoir en attribuer la responsabilité à l'excès de zèle d'un subalterne. Enfin, suivant lady Minto, une troisième explication, donnée par Elliot au gouvernement

prussien, serait la véritable, et son unique tort aurait consisté dans une imprudence. Il aurait dit légèrement à table qu'il payerait son pesant d'or la cassette qui contenait les papiers des envoyés américains, et ces paroles irréfléchies auraient déterminé un de ses domestiques à tenter l'aventure dans l'espoir d'une bonne récompense. Quelle que soit la version qu'on veuille adopter, il est certain que l'affaire avait produit à Berlin un déplorable effet. Frédéric essaya d'étouffer l'affaire; mais, depuis lors, il fit toujours mauvais visage à Elliot.

C'était là, au reste, le moindre des soucis du ministre anglais, et il était homme à prendre légèrement son parti de la mauvaise humeur du roi. Ce qui le préoccupait bien autrement, c'était l'état embarrassé et par instants critique des affaires de son pays. Jamais, en effet, l'Angleterre n'avait traversé une crise aussi menaçante que durant les quelques années du séjour d'Elliot

en Prusse, alors qu'elle était seule à lutter contre les efforts réunis de l'Amérique et de la France. Les nouvelles les plus fâcheuses se répandaient sur le continent, et arrivaient à Berlin, colportées et grossies par la malveillance de l'opinion publique, alors déchaînée contre l'Angleterre. Toujours impassible et confiant, Elliot faisait tête à l'orage. Quelque désastre qu'on vînt lui annoncer, il déconcertait, par la fierté de son attitude, l'attente des malveillants qui épiaient sur son visage le moindre signe de trouble. Il devait lui en coûter d'autant plus de conserver cette apparence inébranlable, qu'au fond du cœur, il croyait l'Angleterre sur le penchant de sa ruine, et qu'il était en proie à de véritables angoisses. Ce qui rendait de plus son rôle véritablement pénible, c'était que les gazettes du continent reproduisaient à l'envi les discours des membres de l'opposition, où la situation était peinte sous les plus noires

couleurs. Les embarras de la politique anglaise y étaient révélés, commentés, amplifiés même parfois pour les besoins de la polémique quotidienne, et les ennemis de l'Angleterre triomphaient de ces révélations. Rien n'égalait alors la rage d'Elliot contre ces orateurs indiscrets, et, dans ces moments-là, il aurait fait volontiers bon marché des vieilles franchises et libertés de sa patrie. Il ne faut pas oublier que, la Grande-Bretagne offrant alors le spectacle unique en Europe d'un gouvernement dont es affaires étaient publiquement discutées, cette particularité glorieuse condamnait Elliot à une sorte d'infériorité vis-à-vis de ses collègues en diplomatie. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner s'il expliquait le langage de l'opposition par l'ardeur aveugle de gens du dehors (*outs*) qui voudraient bien être des gens du dedans (*ins*). Il ne se doutait guère qu'aux yeux de l'histoire, les efforts patriotiques de cette même opposi-

tion transformeraient presque en une période de gloire cette période de revers, et que la postérité oublierait les faiblesses de North et les défaites de Burgoyne, pour ne plus se rappeler que les discours des Burke, des Fox, des Chatham.

Elliot ne savait pas seulement opposer à la joie triomphante des ennemis de sa nation l'attitude impassible d'un homme qui excellait à ne rien laisser paraître sur son visage de ce qu'il éprouvait au fond de son cœur. Quand on le serrait de trop près, il devenait agresseur à son tour, et, par la vivacité de ses ripostes, il faisait souvent repentir ceux qui l'avaient provoqué. Qu'à la nouvelle du traité conclu entre le gouvernement de Louis XVI et les colonies d'Amérique, un Français malappris vînt lui dire, avec un rire méprisant: « Voilà un fameux soufflet que la France donne à l'Angleterre, » Elliot le frappait en plein visage, et ajoutait tranquillement : « Voilà

le soufflet que l'Angleterre rend à la France. » Qu'un Prussien officieux s'inquiétât devant lui du renfort que cette alliance apportait à l'Amérique et de l'abaissement que ferait éprouver à l'Angleterre l'établissement d'une grande puissance indépendante de l'autre côté de l'Atlantique, Elliot ne se troublait pas et répondait : « Le pis qui puisse nous arriver, c'est de n'être plus que la seconde puissance du monde, après avoir été la première. » Et la Prusse, quel rang cet orgueilleux Anglais lui assignait-il donc ? Parfois même Elliot avait à porter plus haut ses coups. Alors que les hostilités étaient imminentes entre la France et l'Angleterre, la reine, personne ordinairement bien inoffensive, s'étonnait avec insistance qu'il eût osé revenir de Londres en passant par Paris sans crainte d'y être arrêté. « Oh ! Madame, disait négligemment Elliot, il y a longtemps que la France est un pays civilisé où l'on n'arrête plus per-

sonne. » Adressée à l'épouse du souverain qui avait fait arrêter Voltaire avec tant de fracas, la repartie était piquante, et le trait fut vivement senti.

De tous les adversaires d'Elliot, celui avec lequel les escarmouches lui semblaient le plus redoutables, c'était le roi lui-même. Frédéric, qui n'avait jamais pardonné à l'Angleterre son abandon au cours de la guerre de Sept ans, était, de plus, très mal disposé pour Elliot. Il n'y avait donc à attendre de lui ni bonne grâce ni courtoisie. Ce philosophe, qui ne savait pas résister au plaisir de diriger une épigramme contre les gens dont il faisait profession de cultiver l'amitié, qui se moquait de Maupertuis avec Voltaire et de d'Alembert avec Thiébault, n'était assurément pas homme à ménager un ennemi, fût-il à terre ; à plus forte raison si cet ennemi avait la hardiesse de lever la tête. Il avait feint d'abord avec Elliot de porter à l'Angleterre un prodigieux intérêt.

— Eh bien, Monsieur, lui disait-il quelque temps après son arrivée, voilà donc l'Angleterre aux prises avec ses colonies.

— Sire, il y a encore lieu d'espérer que nous nous raccommoderons.

— Je le souhaite sincèrement, Monsieur ; mais c'est un terrible moyen de se raccommoder que de se faire la guerre.

D'autres fois, sous forme de conseils et de recommandations, il prenait un malin plaisir à lui énumérer toutes les difficultés que présentait l'entretien d'armées considérables par delà les mers. « Monsieur, ajoutait-il, croyez-en un vieux praticien qui, par malheur, a tant eu à s'occuper de guerre, qu'il lui peut être permis d'avoir à ce sujet des opinions bien prononcées. Pourvoir une armée de tout ce qu'il lui faut, quand cette armée est au bout du monde, c'est le chef-d'œuvre de la prudence humaine. » Frédéric ne se tenait pas toujours dans les bornes de cette ironie, qui, du moins, n'avait

rien de blessant. A mesure qu'il avançait en âge, son humeur s'aigrissait, et, dans ses dernières années, il était sujet à de véritables colères séniles. Aussi s'abandonnait-il de plus en plus à son mauvais vouloir contre l'Angleterre. Pour témoigner de ses rancunes, il s'avisa de rappeler de Londres son ministre, le comte Maltzahn, qui y était fort aimé, et de le remplacer par un certain comte Lusi, homme perdu de réputation. Quelque temps après, il demandait à Elliot :

— Eh bien, monsieur Elliot, que pense-t-on à Londres de mon nouveau ministre ?

— Sire, répondait immédiatement Elliot en s'inclinant jusqu'à terre, on pense que c'est un digne représentant de Votre Majesté.

Frédéric avait l'épiderme trop sensible pour ne pas sentir vivement de pareilles blessures ; mais il savait dissimuler et remettre sa vengeance à un instant plus propice. Il se contentait de témoigner à Elliot

sa mauvaise humeur, en passant et repassant plusieurs fois devant lui aux réceptions officielles, sans paraître l'apercevoir. Il attendait avec impatience que quelque nouveau revers de l'Angleterre lui fournît l'occasion désirée. Cela ne tardait jamais bien longtemps.

— Monsieur Elliot, demandait un jour Frédéric à brûle-pourpoint, qui donc est cet Hyder-Ali, qui arrange si bien vos compatriotes aux Indes ?

— Sire, c'est un vieux despote qui a beaucoup pillé ses voisins ; mais heureusement il commence à radoter.

— Monsieur, disait le lendemain Elliot à l'un de ses collègues, j'ai goûté là une vengeance que Satan aurait enviée.

Elliot n'avait pas toujours aussi beau jeu, et parfois, quand il venait imprudemment provoquer le vieux lion, celui-ci lui faisait sentir sa griffe à son tour. Hyder-Ali ayant été mis en déroute par sire Eyre Coote,

Elliot ne manqua point d'apporter au roi le rapport envoyé par ce général à son gouvernement. Dans ce rapport, suivant une habitude très respectable des documents officiels anglais, il était rendu grâces à Dieu et à la Providence. Frédéric, après avoir parcouru le rapport, le rendit à Elliot en disant :

— Il est beaucoup question de Dieu là-dedans; je ne vous connaissais pas cet allié-là.

— Nous comptons cependant beaucoup sur lui, sire, bien que ce soit le seul que nous n'ayons jamais payé [1].

— Aussi vous en donne-t-il généralement

1. Cette réponse est prêtée par Thiébault à Mitchell, le prédécesseur d'Harris à Berlin. Lady Minto affirme, de son côté, qu'elle l'a toujours entendu attribuer à son grand-père. En général, nous croyons lady Minto mieux informée que Thiébault, qui, rassemblant des souvenirs déjà lointains, est tombé parfois dans des erreurs faciles à relever. Nous devons dire cependant que Harris fait également honneur à Mitchell de cette réponse.

pour votre argent, rétorquait sur-le-champ Frédéric.

Il y avait plus de cinq années qu'Elliot s'escrimait ainsi de son mieux pour l'honneur de la vieille Angleterre, quand, à la suite d'une crise ministérielle amenée par la chute du cabinet de lord North, il reçut ses lettres de rappel. Quelques mois après, en septembre 1782, il fut nommé ministre à Copenhague. Cette nomination, qui, au point de vue de l'ambition diplomatique, le satisfaisait médiocrement, eut la plus funeste influence sur son bonheur domestique. Un peu par sa faute, la lune de miel n'avait pas été de longue durée, et, maintes fois déjà, il avait eu à souffrir des violences et des légèretés de sa femme. Au moment de partir pour Copenhague, Charlotte Elliot invoqua le mauvais état de sa santé et la saison avancée pour demeurer à Berlin avec son enfant, s'engageant à rejoindre son mari au retour de la belle saison. Du-

rant l'hiver, la volage Charlotte ne prenait que rarement la peine d'écrire, et c'était à madame de Verelst qu'Elliot était réduit à s'adresser pour avoir des nouvelles de sa femme. Les lettres qu'il recevait de sa belle-mère n'étaient pas de nature à lui laisser beaucoup d'illusions sur le sort qui l'attendait. « Ma fille se porte bien, s'occupe de sa musique et bien plus longtemps de sa toilette. Je ne crois pas qu'elle vous aime comme par le passé ; non, mais je me flatte qu'elle a de l'amitié pour vous. Elle sentira qu'une femme n'est estimée qu'autant qu'elle est bien avec son mari. »

Le printemps étant arrivé, Elliot pressa sa femme de venir le rejoindre. La réponse à ses sollicitations fut une lettre par laquelle non seulement elle déclarait ouvertement qu'elle ne s'expatrierait pas, mais encore elle inaugurait la guerre en se livrant à une série de récriminations dont le peu de fondement égalait la violence. Cette

lettre donna fort à réfléchir à Elliot. « Sachant bien, dit Thiébault, que sa femme n'était pas capable d'en rédiger une où il y eût tant d'ordre, de suite et de développement, il fut dès lors convaincu qu'elle avait un aide. » Cette conjecture se trouvant encore fortifiée par divers avertissements qu'un ami fidèle lui faisait parvenir, Elliot prit un parti énergique. Il quitta Copenhague sur un petit bâtiment marchand et se fit débarquer sur la côte de Prusse. De là, il partit seul à cheval pour Berlin, et descendit en secret chez l'ami dont les avertissements l'avaient fait entrer en campagne. Celui-ci le mit au courant de la situation, et, gardant moins de ménagements qu'il n'avait fait jusque-là, il alla jusqu'à lui donner le nom de l'homme que la chronique scandaleuse de Berlin accusait d'avoir pris sur Charlotte Elliot un ascendant illimité. C'était un aide de camp du prince Henri, connu dans le monde sous le nom du beau

Kniphausen. Il n'y avait pas de temps à perdre. Elliot songea d'abord à son enfant. Profitant de ce que sa femme avait été invitée à souper à la cour, il s'établit aux alentours de sa maison pour y guetter le retour de la voiture qui allait revenir vide. Il s'en empare malgré la résistance du cocher. Des chevaux de poste y sont attelés; un domestique de confiance y monte avec l'enfant, et l'équipage, ainsi transformé, prend à toute vitesse la route du petit port où Elliot était venu débarquer.

Cette première partie de l'entreprise heureusement terminée, Elliot entra dans la maison. Il commença par enfermer tous les domestiques dans une chambre, avec menace de traverser de son épée celui qui serait assez hardi pour aller donner l'alarme; puis, pénétrant dans les appartements de sa femme, il força son secrétaire et emporta tous ses papiers, qu'il passa la nuit à dépouiller. Une des premières pièces qui

tombèrent sous ses yeux fut, écrit tout entier de la main du beau Kniphausen, le brouillon de la dernière lettre qu'il avait reçue de sa femme. Cette pièce convaincante et quelques autres billets fort tendres ne laissèrent à Elliot aucun doute sur l'outrage qu'avait subi son honneur. Sur-le-champ il écrivit à Kniphausen une lettre des plus hautaines, où il prenait soin de l'avertir qu'obligé de retourner à Copenhague pour veiller à l'installation de sa fille, il ne serait pas longtemps sans lui donner de ses nouvelles. Cette même nuit, Elliot franchissait de nouveau les portes de Berlin. Au chef de poste qui, refusant de le laisser sortir, lui demandait son nom, il répondit à haute voix : « Elliot, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi d'Angleterre à la cour de Copenhague. » Et il profita de la stupéfaction de l'officier pour s'éloigner à toute bride.

L'aventure, comme on peut penser, fit du bruit. Le prince Henri, sous le toit du-

quel cette intrigue s'était probablement nouée, essaya de s'interposer ; mais la belle, irritée des procédés d'Elliot, déclara qu'elle n'aspirait qu'à une chose, divorcer d'avec lui pour épouser son cousin, ajoutant que, si le divorce n'était pas prononcé, il n'en serait ni plus ni moins qu'auparavant. Pendant ce temps, Kniphausen faisait le glorieux, hantait les salles d'armes, et ne parlait plus que de pourfendre ce mari importun. Néanmoins, quand, au bout de quinze jours, Elliot reparut à Berlin, Kniphausen jugea prudent de prendre la route du Mecklembourg. Elliot s'élança immédiatement sur ses traces. Après plusieurs jours de poursuites infructueuses, il s'arrêta un soir dans une auberge isolée au bord d'une grande route. L'hôte lui fit assez mauvais accueil et lui dit qu'il n'avait qu'à s'en aller, toutes les chambres ayant été retenues par un grand seigneur qui voulait être seul. Un secret pressentiment indique à Elliot qu'il

a trouvé son homme. Il prend une canne d'une main, un pistolet de l'autre, une épée sous son bras, et se présente inopinément à la porte de la chambre où le beau Kniphausen se délassait des fatigues du voyage. Celui-ci refuse d'accorder sur-le-champ satisfaction à Elliot, qui, perdant patience, casse sa canne sur le dos de Kniphausen et se met ensuite à sa disposition pour le lendemain matin. Vain espoir : Kniphausen repart dans la nuit pour Berlin, où il va partout, jetant les hauts cris et déblatérant contre Elliot, qui, dit-il, l'a fait tomber dans un guet-apens.

Les menaces d'un de ses parents, qui parle de lui brûler la cervelle, le déterminent cependant à affronter le combat. Sur le terrain, il pose une condition : si, au cours de l'engagement, l'un des deux champions se tient pour satisfait, il aura le droit de le témoigner en portant la main à son chapeau. Kniphausen tire et manque.

La balle d'Elliot effleure, au contraire, l'oreille de Kniphausen et va se loger dans un arbre, à la hauteur de sa tête. Aussitôt Kniphausen porte la main à son chapeau. Il est satisfait, très satisfait. Elliot proteste qu'il ne l'entend point ainsi, à moins que Kniphausen ne consente à signer une lettre où il lui adressera des excuses de ses impertinences, et déclarera calomnieux les bruits par lui répandus au sujet du prétendu guet-apens. Après deux heures de pourparlers, le combat recommence. Cette fois, Elliot est blessé. Avant qu'il ait eu le temps de riposter, Kniphausen s'écrie qu'il signera tout ce qu'on voudra. Elliot ne permet point qu'on examine sa blessure avant que tout soit terminé. Kniphausen signe, et veut ensuite embrasser Elliot. « Monsieur, lui dit celui-ci, je vous souhaite toute sorte de bonheur; mais, d'amitié entre vous et moi, il ne saurait y en avoir. » De retour à Berlin, on examine la blessure

d'Elliot, qui ne laisse pas que d'être assez grave, et le retient plusieurs jours au lit. « N'avais-je pas dit, s'écria le roi en apprenant cette histoire, qu'il ferait un excellent soldat?» Quelques semaines après, le divorce entre Elliot et sa femme était prononcé, et il reprenait seul la route de Copenhague.

Cette affaire, si gaillardement menée, lui fit en Europe beaucoup d'honneur. De nos jours, si galamment qu'un mari se fût conduit en pareille occurence, l'idée ne viendrait assurément à personne d'aller lui faire compliment. On tiendrait que ce sont là de ces sujets délicats, sur lesquels, si le silence est d'or, on ne peut même pas dire que la parole soit d'argent, et l'on se souviendrait de ces vers d'Amphitryon :

Messieurs, si vous voulez ici mon sentiment,
Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes ;
C'est un mauvais embarquement.

On n'en jugeait pas ainsi au XVIIIe siècle,

où la vie privée était aussi peu murée que possible. Les témoignages de sympathie et les félicitations vinrent chercher Elliot au fond du Danemark. Princes et princesses du sang lui écrivirent à l'envi les lettres les plus flatteuses, et ses amis lui faisaient savoir qu'il était, pour la garnison de Potsdam, l'objet d'un véritable enthousiasme. Quelque consolation qu'Elliot dût puiser dans cette sympathie et dans cet enthousiasme, les premiers temps de son séjour en Danemark n'en furent pas moins assez mélancoliques. Il fallut, pour dissiper sa tristesse, l'attrait d'événements importants qui devaient bientôt passer sous ses yeux.

LA COUR DE COPENHAGUE

Something is rotten in the state of Denmark[1],

dit un vers célèbre de Shakspeare. Si jamais ces sombres paroles exprimèrent fidèlement l'état de cette intéressante et malheureuse contrée, c'est bien durant le règne du roi Christian VII, l'époux de l'infortunée Caroline-Mathilde, le bourreau de Struensée. Ce prince imbécile a gouverné despotiquement le Danemark pendant plus de vingt années, sans que le secret de sa démence ait

1. « Il y a quelque chose de pourri dans l'État de Danemark. »

été ouvertement connu par d'autres que ses familiers. Les historiens, qui font volontiers de lui un monstre, attribuent le désordre de ses facultés aux excès dans lesquels il se jeta dès son plus jeune âge. La vérité est que l'intelligence de ce malheureux, plus digne de pitié que de haine, était profondément altérée bien avant qu'il fût parvenu à l'âge de mal faire. On ne peut conserver aucun doute sur ce point, quand on a lu les mémoires de Reverdil, de ce Suisse honnête, ancien précepteur de Christian, dont Voltaire disait : « On peut avoir autant d'esprit que Reverdil, mais pas davantage. »

La pitié vous saisit, quand on lit, dans ces mémoires, les détails de l'éducation qui fut donnée à Christian VII. Il avait pour gouverneur un certain comte de Reventlow, homme fantasque et bizarre, qui, s'étant avisé de demander à Rousseau de composer une série d'instructions en vers à l'usage

du jeune prince, s'attira de lui cette réponse hautaine, « que, n'ayant pas fait de vers depuis longtemps, il avait complètement oublié cette petite mécanique, et que, d'ailleurs, il n'avait point l'art de mettre en chansons ce qu'il fallait dire aux princes ». M. de Reventlow croyait probablement se conformer aux préceptes que lui aurait donnés Rousseau en surchargeant de travail son malheureux élève, en l'accablant de coups et de mauvais traitements, de même qu'il se flattait d'abaisser son orgueil en l'appelant sa royale poupée. Cette éducation à l'*Émile*, pratiquée par un Scandinave, n'avait pas fait seulement de Christian VII un enfant maladif et sournois, elle avait aussi porté atteinte à son intelligence débile et développé en lui les germes d'une folie précoce. L'esprit troublé par une croyance superstitieuse qu'il avait puisée dans les légendes de la féerie allemande, ce malheureux prince s'était imaginé qu'avec

le temps, son corps acquerrait la dureté du diamant, et qu'une fois arrivé à ce bienheureux résultat, il deviendrait insensible aux coups de verges qui formaient le principal moyen d'éducation du comte de Reventlow. Dans cette persuasion, il tâtait fréquemment sa personne pour s'assurer « s'il avançait vers la dureté ». En même temps, par un instinct de révolte contre les formalités de l'étiquette dont on opprimait son enfance, et contre la morgue empesée des courtisans qui l'environnaient, il caressait un certain idéal de vie libre, gaie, brillante, que, dans son langage incohérent, il désignait par ces mots : « Être leste. » Être dur, être leste, voilà quelles étaient les préoccupations quotidiennes du prince qui, en 1766, à l'âge de dix-neuf ans, devait être appelé à monter inopinément sur le trône de Danemark.

Devenu l'époux de la sœur de George III, de la belle et gracieuse Caroline-Mathilde,

dont il s'était follement épris sur la vue de son portrait, Christian s'était dégoûté d'elle au bout de quelques mois de possession, et il était tombé aux mains des plus obscurs favoris. Le seul d'entre eux qui ait laissé un nom dans l'histoire, c'est le malheureux Struensée. On connaît l'aventure de ce médecin du Holstein, dont une cure heureuse, opérée sur la personne de la comtesse de Rantzau, fit la fortune, et qui, durant deux années, maître de l'esprit du roi et du cœur de la reine, se servit de son immense pouvoir moins pour travailler à sa fortune personnelle que pour réaliser un peu au hasard en Danemark les réformes dont il avait puisé l'idée dans les ouvrages de Mably et de Montesquieu. On connaît aussi sa fin tragique et la mélancolique destinée de la jeune reine, qu'il entraîna dans sa ruine, de cette Marie Stuart du Nord, dont le théâtre et le roman ont poétisé l'existence, sans que l'histoire ait pu, en toute sûreté de cause,

donner raison à ses adversaires ou tort à ses défenseurs.

Le contre-coup de cette double catastrophe se faisait encore ressentir à Copenhague au moment où Elliot y fit son apparition. Incapable de se gouverner lui-même, le roi Christian VII n'avait échappé à la domination de Struensée que pour tomber sous la main de fer de sa belle-mère, la princesse Julie de Brunswick. Cette princesse, par un souvenir de haine contre Mathilde, l'Anglaise, avait jeté le Danemark dans les voies d'une politique tout opposée à celle de la Grande-Bretagne. C'était grâce à elle que, durant la guerre d'Amérique, le Danemark était entré, avec la Suède et la Russie, dans cette grande ligue des neutres fondée sous les auspices de Catherine II, qui est demeurée célèbre dans l'histoire pour avoir proclamé la première, à l'encontre des tyranniques prétentions de l'Angleterre, les véritables prin-

cipes du droit international des mers. Le Danemark, ouvertement hostile à l'Angleterre, formait avec les deux grandes puissances du Nord une triple alliance dont le résultat pouvait être de fermer, d'un jour à l'autre, aux Anglais l'entrée de la Baltique. Dénouer les liens de ce faisceau redoutable était donc l'objet des recommandations pressantes que l'Angleterre adressait à ses représentants, et les dépêches qu'à une époque correspondante, Fox, alors chef du *Foreign Office*, échangeait avec lord Malmesbury, nous montrent qu'il considérait une alliance de l'Angleterre avec le Danemark et la Russie comme un des événements les plus favorables à la politique qu'il dirigeait.

Depuis que l'autorité de la princesse de Brunswick avait succédé à celle de Struensée, l'aspect de la cour n'était pas moins profondément changé que celui des affaires. Durant le temps que Struensée avait passé

au pouvoir, on eût dit qu'un rayon de la gaieté française, dissipant les brouillards du Nord, était venu éclairer le ciel sombre de Copenhague. Struensée voulait tout réformer, jusqu'aux divertissements. Aussi avait-il créé un département des menus plaisirs, dont il avait confié la direction à son compagnon de fortune, le comte de Brandt. De concert avec lui, il s'étudiait à introduire sans cesse à la cour de nouveaux amusements ou à renouveler l'aspect des anciens. La chasse, cet antique divertissement des adorateurs d'Odin, n'avait jamais cessé d'être en honneur à la cour de Danemark; mais Struensée avait augmenté l'éclat des chasses royales en déterminant la reine à monter à cheval, chose inconnue jusque-là pour les femmes, et à y prendre part. On vit l'imprudente Mathilde, revêtue d'un habit d'homme, galoper côte à côte avec Struensée dans les allées des bois. En même temps, on faisait venir des acteurs de France

et des chanteurs d'Italie. A la cour, on jouait *Zaïre*. Christian représentait Orosmane. On affublait Reverdil du rôle de Nerestan, et, quand il s'agissait ensuite de tramer la perte du seul favori honnête que Christian ait jamais eu, on persuadait à Orosmane que Nerestan s'était raillé de son jeu.

On introduisait également à la cour l'usage italien des bals masqués, qui faisaient fureur en Europe, et, mêlant les affaires aux plaisirs, on se servait de la liberté qui régnait dans ces bals pour ourdir mystérieusement des complots. Struensée ne négligeait pas de faire participer le peuple à ces divertissements : divertir les sujets du roi et, suivant ses ennemis, les corrompre était un des principes de sa politique. Pour y parvenir, il obtenait qu'à certains jours, les jardins royaux fussent illuminés et ouverts à tous ceux qui voudraient y entrer en masque. On établissait aussi dans ces jardins une banque de pha-

raon, dont les profits devaient, il est vrai, revenir à l'hospice des Enfants trouvés, objet de la sollicitude constante de Struensée, mais où le menu peuple n'en venait pas moins perdre, en quelques minutes, le fruit de ses épargnes. Aussi la misère la plus profonde régnait-elle à Copenhague, et le spectacle de cette misère, dont on se plaisait à rendre Struensée responsable, paraissait encore plus choquant à côté des folles prodigalités de la cour. Rien ne pouvait cependant enlever à Christian l'admiration de Voltaire, qui, s'il aimait fort les rois qui font des vers, aimait encore davantage ceux qui débitaient les siens. Aussi Christian, lui ayant envoyé quelque argent pour les Calas, recevait-il de lui les vers suivants :

Pourquoi, généreux prince, âme tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes États.

La catastrophe de Struensée transforma subitement l'aspect de la cour de Copenhague. Le même mouvement de haine aveugle qui renversa les meilleures de ses réformes s'attachait à proscrire tous les plaisirs qu'il avait inaugurés. On remettait en honneur les rigueurs pesantes de l'étiquette allemande, dont, sous l'influence de Struensée, on avait commencé à s'affranchir. Pour donner une idée de ce que ces rigueurs pouvaient être, il suffira de dire qu'en vue de régler l'ordre des préséances, une ordonnance royale avait autrefois divisé les gens titrés en catégories au nombre de cent et une. On désignait toujours les gens non par leur nom, mais par leur titre ; on était M. le conseiller, M. le chambellan, M. le fournisseur des provisions de terre et de mer. Naturellement les membres de chaque classe avaient un secret mépris pour ceux de la classe inférieure. On comprend qu'une société ainsi réglementée ne dût pas

facilement ouvrir son sein aux étrangers. Un des prédécesseurs d'Elliot, le colonel Keith, assure, dans ses mémoires, que chaque grande famille danoise, après avoir invité une fois à dîner les ministres étrangers, se croyait dispensée de toute autre politesse, et qu'il n'était plus possible de remettre les pieds dans la maison où l'on avait été engagé.

La cour était donc le seul lieu de réunion. Keith nous dit que, de son temps, il était d'étiquette de rassembler, deux fois par semaine, au palais d'Hirscholm, les membres du corps diplomatique et de leur offrir un magnifique repas, auquel le roi et la reine assistaient en personne. Cet usage, dernier souvenir de l'antique hospitalité scandinave, était tombé en désuétude au temps d'Elliot. Le palais d'Hirscholm lui-même, magnifique demeure où les tableaux et les glaces étaient encadrés d'argent massif, de cristal de roche et de perles, avait été abandonné au lendemain de la mort de

Struensée. Ses jardins, qui rivalisaient en magnificence avec ceux de Versailles, étaient devenus déserts, et le voyageur Coxe, qui visitait le Danemark durant le séjour d'Elliot, nous parle du lierre qui grimpait aux murailles et de l'herbe qui poussait dans les allées des parterres. La désolation de la royale demeure n'était que l'emblème de la tristesse de Copenhague, sous la domination de l'austère et vindicative Julie de Brunswick.

Lors de l'arrivée d'Elliot à Copenhague, il y avait plus de dix ans que cette princesse ambitieuse et son favori Guldberg tenaient d'une main ferme les rênes du pouvoir. Il existait cependant un parti de mécontents, à la tête duquel était le comte de Bernstorff, de cette grande famille des Bernstorff dont le nom revient si souvent dans l'histoire des cours du Nord. Tenu systématiquement à l'écart, le parti Bernstorff avait ajourné ses espérances jusqu'à l'époque

où le prince royal, fils de Caroline-Mathilde, serait appelé par son âge à siéger dans le conseil des ministres. Ce prince, qui devait régner plus tard sous le nom de Frédéric VI, avait, comme son père, expérimenté les bienfaits de cette éducation facticement rustique dont, grâce à Rousseau, la mode s'était établie jusque dans ces contrées lointaines. Par application des principes de l'*Émile*, on tenait, toute l'année, le pauvre enfant sans bas ni souliers ; on le forçait, par les plus grands froids, à se précipiter dans une cuve d'eau glacée. On ne le nourrissait que de légumes, d'eau et de laitage. On lui laissait pour unique compagnon un enfant de son âge qu'on instruisait à le traiter d'égal à égal, et on s'applaudissait que le prince fût battu et maltraité par lui. Qu'il faille ou non en attribuer le mérite à ce singulier système d'éducation, le prince royal était, à quatorze ans, un enfant d'une intelligence et d'une vigueur de caractère peu communes,

en état d'entretenir avec Bernstorff une correspondance secrète sur les sujets les plus graves. A seize ans, la loi constitutionnelle du Danemark lui donnait le droit de siéger au conseil ; mais ses partisans redoutaient que les favoris de la reine-mère n'allassent jusqu'à la violence pour l'en écarter. Ils s'adressèrent à Elliot. Celui-ci avait ordre du cabinet britannique de se tenir à l'écart et de ne se mêler de rien ; mais il n'était pas homme à s'embarrasser des instructions de ses chefs, quand il les croyait contraires aux véritables intérêts de son pays. Aussi ne se fit-il pas scrupule de promettre son appui aux conjurés.

Quelques jours avant sa majorité, le jeune prince reçut le sacrement de confirmation dans la chapelle royale. Publiquement interrogé sur les articles de sa foi, il étonna tous les assistants par la fermeté et la lucidité de ses réponses. La gravité de sa contenance, son air doux et recueilli, atti-

rèrent tous les regards. On fut frappé de sa ressemblance avec sa mère, la belle et infortunée Caroline-Mathilde, dont on avait oublié les torts, et dont on ne se rappelait plus que la bonté. Les larmes coulaient de tous les yeux, et les partisans de la reine-mère eurent le pressentiment que leur règne touchait à sa fin. Quelques jours après, le prince royal s'asseyait pour la première fois à la table du conseil. Sans laisser à personne le temps de prendre la parole, il donna lecture d'un mémoire où l'administration de la reine-mère était vivement critiquée, et il présenta au roi un projet de décret d'après lequel tous les ministres étaient congédiés, et tous les ordres devaient être désormais contresignés par le prince royal. Ce fut une scène curieuse. Le roi surpris, hébété, confondu qu'on lui demandât une détermination quelconque, regardait de tous les côtés comme pour demander conseil. Guldberg, en joueur avisé qui sent la partie perdue,

gardait un profond silence. Les autres ministres s'agitaient. « Votre Altesse n'entend certainement pas, s'écria l'un d'eux, que le roi accepte une si grave résolution sans prendre conseil? » Et, en même temps, il s'efforça d'arracher aux mains du prince le projet de décret qu'il tenait déplié devant le roi. « Monsieur, s'écria fièrement ce conspirateur de seize ans, ce n'est pas à vous de donner des conseils au roi, c'est à moi, qui suis l'héritier du trône, et responsable devant la nation. » Vaincu par ce ton d'autorité, le roi signa. Les ministres se retirèrent, au comble de la colère, et, sans la fermeté d'Elliot, le sang aurait coulé le lendemain.

Par une heureuse coïncidence, quelques vaisseaux de guerre anglais se trouvaient à l'ancre dans le port de Copenhague. Elliot déclara publiquement que, s'il y avait du trouble dans la ville, il ferait prendre terre aux équipages de ces vaisseaux, et que, se

mettant à leur tête, il marcherait au secours du prince royal. La reine-mère comprit qu'elle avait affaire à trop forte partie. Elle abandonna Copenhague et se retira dans son palais de Frederiksborg, dont elle ne devait plus sortir. Guldberg fut éloigné et Bernstorff mis à la tête des affaires. L'entreprise terminée, Elliot écrivit à son gouvernement pour lui rendre compte de sa conduite. Tout était pour le mieux. Le prince royal avait publiquement remercié Elliot, et il avait déclaré qu'il était à moitié Anglais. Elliot ne reçut donc que des éloges. Les choses eussent-elles tourné autrement, il aurait probablement subi l'affront d'un désaveu public. Il n'aurait pas été en droit de se plaindre, puisqu'il avait agi à l'encontre de ses instructions; mais, par sa hardiesse à les enfreindre, il avait rendu à son pays un service signalé. Les diplomates de notre âge sont peut-être trop bien dressés pour se rendre aussi utiles.

Cette promptitude de décision et cette indépendance d'allures qui marquaient l'originalité d'Elliot devaient, à quelques années de là, le signaler de nouveau à l'attention européenne, et nous allons admirer une seconde fois la façon singulièrement libre dont les diplomates de l'ancien régime en usaient avec leurs gouvernements. En 1788, l'aventureux Gustave III, qui troublait le nord de l'Europe par ses manies guerrières et conquérantes, avait imprudemment tenté de profiter des embarras que des démêlés avec les Turcs causaient à la Russie, pour reprendre sur elle les provinces anciennement ravies à la Suède. Un traité secret obligeant le Danemark à soutenir la Russie dans ses guerres avec la Suède, une armée danoise était entrée immédiatement dans les états de Gustave, du côté de la Norvège. La situation du malheureux roi était critique. Le démembrement de la monarchie suédoise allait ravir à l'Angleterre un utile

allié. Elliot vit le péril et résolut de le conjurer. Ses instructions portaient qu'il devait, par tous les moyens, s'appliquer à tenir égale dans le nord la balance des pouvoirs; rien de plus. Par le vague même de ces instructions, il se crut autorisé à tenter une démarche singulièrement hardie. Il quitta furtivement Copenhague, et, traversant la Baltique, vint aborder à Stockholm. Il trouva la ville en révolution. On ne savait où était Gustave, qui, voyant le Sénat et la noblesse mal disposés à la guerre, s'était mis à parcourir les campagnes en appelant les paysans aux armes. De village en village, Elliot partit à sa recherche, et finit par le rejoindre au fond de ces mêmes contrées sauvages de la Dalécarlie, où le héros légendaire de la Suède, Gustave Wasa, avait jadis cherché un refuge. Gustave était là, seul, sans escorte, haranguant les ouvriers des mines. On peut juger quelle fut sa surprise en voyant apparaître Elliot, et la viva-

cité des propos qui s'échangèrent entre eux. Elliot le pressait d'accepter la médiation de l'Angleterre, qu'il prenait sur lui d'offrir. Le roi refusait de croire à ses assurances et parlait de se jeter dans les bras de la France. « Sire, s'écria Elliot, prêtez-moi votre couronne, et je vous la rendrai avec éclat ! » Le ton convaincu d'Elliot triompha des hésitations du roi, et tous deux, retournant sur leurs pas, se prirent à courir la poste à cheval, pour aller se jeter dans la ville de Gothenbourg, que l'armée danoise se préparait à investir.

En quelques jours, la place fut mise en état de défense, grâce à l'activité d'Elliot, qui, rappelant ses souvenirs du siège de Silistrie, visitait les remparts en compagnie du roi et surveillait les travaux des fortifications, comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie. Quelques jours après, l'armée danoise déployait ses rangs au pied des murailles de Gothenbourg. Le moment était venu pour

Elliot de s'interposer, et assurément le prince royal, qui se trouvait dans l'armée danoise, eût été en droit de faire un singulier accueil à ses offres de méditation. Sans ordres, sans instructions, il avait quitté la cour du souverain auprès duquel il était en mission, pour se mettre au service d'un prince ennemi. Il ne s'était pas contenté de prendre moralement fait et cause pour ce prince, il s'était enfermé dans la place assiégée, et il avait paru dans les rangs des troupes chargées de la défendre. Aussi lady Minto se fait-elle quelques illusions quand elle attribue, uniquement à l'habileté, à l'influence, à l'autorité morale de son grand-père l'heureuse issue de l'étrange et délicate mission dont il s'était chargé. Si les mémoires du général danois Falckenskiold lui étaient tombés sous la main, elle y aurait vu que les fatigues d'une longue marche, les rigueurs de la saison, la maladie, la famine, avaient réduit l'armée des assiégeants à une

position non moins critique que celle des assiégés. Aussi, quand Elliot apparut inopinément dans les rangs des Danois, un projet d'armistice à la main, il fut salué par eux comme un dieu sauveur, tout comme il l'avait été par Gustave au fond de la Dalécarlie.

Durant les lenteurs de la négociation, Elliot entretint habilement chacune des deux armées dans l'erreur où elle était plongée au sujet des véritables ressources de l'autre, persuadant tantôt à Gustave et tantôt au prince royal qu'un armistice était leur unique moyen de salut, et, tandis qu'en réalité, il travaillait uniquement dans l'intérêt de son pays, parvenant à leur faire croire à tous les deux qu'il n'avait d'autre objet en vue que le bien de la Suède et celui du Danemark. Un traité fut signé en sa présence, sous ses auspices; mais il dut avoir quelque peine à réprimer un sourire, quand, dans l'effusion de leur reconnais-

sance, les deux princes lui donnèrent solennellement le titre « d'ami commun du Nord ». Ajoutons cependant qu'Elliot profita de son crédit momentané sur l'esprit de Gustave pour lui adresser une lettre dans laquelle il l'exhortait, dans le style un peu ampoulé du temps, « à prendre désormais pour guide son cœur noble, généreux, sensible, et à faire le sacrifice de cette malheureuse gloire, qui ne s'écrit qu'en lettres de sang et ne s'éternise que par le souvenir de la dévastation des provinces et de la désolation des peuples ». La récompense d'Elliot ne se borna pas aux remerciements chaleureux de Gustave et aux éloges qu'il reçut après coup du cabinet anglais. Le bourgmestre de Gothenbourg fit tout exprès le voyage de Copenhague pour lui apporter une médaille accompagnée d'une lettre en latin qui débutait ainsi : « La postérité, Monsieur, se ressouviendra toujours avec admiration du rôle glorieux que vous avez

joué au siége de Gothenbourg. » La postérité oublieuse a singulièrement trompé l'attente du brave bourgmestre. Que ce soit, du moins, notre excuse pour nous être arrêté si longtemps sur ce singulier épisode.

ELLIOT ET MIRABEAU

Elliot quitta Copenhague en 1790. Nous ne le suivrons pas plus loin dans sa carrière diplomatique, et nous ne l'accompagnerons ni à Dresde, où il passa obscurément dix années, ni à Naples, où il s'efforça vainement de faire passer, dans l'âme de la reine Caroline et du pusillanime Ferdinand, quelque chose de son indomptable énergie.

Avant de prendre congé de lui, il faut qu'on nous permette de revenir ici un peu en arrière pour faire mention de l'un des épisodes les plus curieux du livre de lady

Minto, celui des relations de Hugh Elliot et de son frère aîné Gilbert avec Mirabeau.

Ces relations remontaient pour tous trois jusqu'aux jours de leur enfance. Hugh et Gilbert avaient été élevés en France dans une pension semi-militaire, semi-ecclésiastique, tenue par un certain abbé Choquart, où le marquis de Mirabeau avait fait enfermer « son rude fils » sous le pseudonyme de Pierre Buffière. C'est cependant sous son véritable nom que Mirabeau, trop vain, sans doute, pour garder le secret de sa naissance, est désigné dans les lettres des deux jeunes Elliot. Ils ont de l'amitié pour lui, bien qu'ils le trouvent *suffisant*, et bien que ses intolérables prétentions fassent naître parfois des querelles entre Hugh et lui. Leur éducation terminée, les deux Elliot retournèrent en Angleterre, et toute relation entre eux et Mirabeau demeura interrompue jusqu'au jour où, ses fautes, ses

malheurs et l'éclat de ses procès ayant valu à ce dernier les prémices d'une réputation européenne, Hugh Elliot, alors ministre à Copenhague, saisit l'occasion du passage d'un voyageur français, pour faire parvenir à son ancien condisciple l'assurance de sa sympathie et des offres de service assez vagues. Mirabeau s'enflamme, et écrit à Elliot une longue lettre qui mériterait peut-être d'être citée en son entier. Après s'être écrié en commençant : « Croyez, homme noble et généreux, que je ne prendrais pas encore le nom sacré de votre ami si j'en étais indigne, » il raconte à sa manière toute son histoire, attribuant ses malheurs à « une aventure honorable et d'éclat, mais qui heurtait le gouvernement dans son opération favorite, la révolution parlementaire » (l'enlèvement de madame de Monnier, sans doute). Il demande ensuite conseil à Elliot sur la direction qu'il convient de donner à sa

vie, et déclare, en terminant, qu'il ne lui serait point agréable de vivre en Angleterre, parce que, son nom y étant déjà connu, « il y sera nécessairement un homme de convention, et qu'il ne lui sera point permis d'y être l'homme de la nature; ce qui est un grand malheur pour quiconque se sent un peu au-dessus des rêves de la vanité humaine ».

C'est en Angleterre néanmoins que nous le trouvons, quelques mois après, et, cette fois, c'est à l'amitié de Gilbert Elliot qu'il fait appel. Dans les lettres écrites par Mirabeau à cette date, il parle avec emphase de l'intérêt touchant que lui porte Gilbert Elliot et de son dévouement vraiment fraternel. Il eût été assez médiocrement flatté, s'il avait pu lire ce que, de son côté, Gilbert écrivait à son frère Hugh. « Mirabeau est aussi tranchant en conversation, aussi étrange dans ses manières, aussi laid, aussi sale, et, avec tout cela, aussi suffisant

qu'il l'était il y a vingt ans, lorsque nous l'avons connu. Je l'ai amené ici avec moi l'autre jour. Aussitôt arrivé, il s'est mis à faire la cour à Henriette, comme s'il s'attendait à lui tourner la tête en huit jours; il a clos la bouche de ma femme, qui, en vraie John Bull, ne comprend rien au caractère français; il a fait crier mon petit garçon en voulant le caresser; il s'est emparé de moi depuis le déjeuner jusqu'au souper; il a jeté tous nos amis dans la stupéfaction; en un mot, il s'est comporté de telle sorte, que j'ai eu de la peine à faire prendre patience à tout le monde. Fort heureusement il a été rappelé à Londres ce matin, car ma femme était à bout, non pas seulement d'amabilité, mais de politesse. »

Combien lady Elliot n'eût-elle pas été plus scandalisée, si elle avait su que ce qui rappelait son hôte à Londres, c'était la présence de madame de Nehra, cette gracieuse

et fidèle compagne des mauvais jours de Mirabeau, qui paya presque de sa vie l'erreur d'une tendresse mal placée.

Depuis le retour de Mirabeau en France, il n'y a plus trace de relations entre Mirabeau et l'un ou l'autre des deux frères jusqu'en 1790, époque où Hugh Elliot fut envoyé par Pitt en mission auprès de Mirabeau. Lady Minto déclare que les papiers de son grand-père ne lui ont appris rien de positif sur l'objet de cette mission. Elle semble avoir ignoré que lord Stanhope, dans sa *Vie de M. Pitt*, a fait mention expresse de cette ambassade occulte d'Elliot. Lord Stanhope cite même une lettre de Pitt à Elliot, ainsi que la réponse de celui-ci, et ces deux lettres contiennent les détails les plus précis sur la nature de la négociation dont Elliot était chargé. L'Angleterre avait alors à redouter les réclamations de l'Espagne, relativement à certains mauvais procédés dont cette puissance croyait avoir à se plaindre

de la part de l'Angleterre. Si la France avait pris parti pour l'Espagne, une grande guerre navale, fort embarrassante pour l'Angleterre, aurait pu en résulter. Il s'agissait donc de déterminer la France à se ranger du côté de la paix, et, comme Mirabeau exerçait une grande influence au sein du Comité diplomatique de l'Assemblée constituante, ce fut à Mirabeau, de préférence aux débiles ministres de Louis XVI, que Pitt jugea bon de s'adresser par l'intermédiaire d'un ancien ami de collège. A quels arguments Elliot eut-il recours pour convaincre Mirabeau ? L'or anglais aurait-il joué, par hasard, un certain rôle dans l'affaire ? C'est une question qu'avec Mirabeau, il y a toujours lieu de poser, et il faut convenir qu'Elliot était un intermédiaire bien chosi pour un marché de cette nature ; mais rien non plus ne donne le droit de l'affirmer. Dumont, dans ses *Souvenirs*, s'est fait évidemment l'écho d'un

bruit du temps, lorsque, après avoir cherché à défendre Mirabeau contre le reproche de vénalité, il ajoute : « Si l'Espagne et l'Angleterre l'ont acheté, que sont devenues les sommes qu'il a reçues ? » Chacun en peut penser ce qu'il voudra, car les papiers d'Elliot laissent ce point dans l'obscurité. Mais ce bruit était-il fondé ? C'est aux panégyristes et aux détracteurs du grand tribun qu'il appartient de vider entre eux la question.

La seconde moitié de l'existence si brillamment commencée d'Elliot s'écoula dans l'obscurité et dans une sorte de disgrâce dont il n'est point aisé d'expliquer l'origine. Il avait épousé, après son divorce, une ravissante jeune fille d'humble naissance, dont lady Minto ne nous donne ni le nom ni la nationalité. Peut-être cette mésalliance eut-elle pour résultat de lui rendre peu agréable le séjour de l'Angleterre et

celui du continent. Quoi qu'il en soit, à son retour de Naples, il accepta le gouvernement d'un petit groupe des Antilles, et plus tard celui de la ville de Madras. Elliot passa onze ans sous ces climats meurtriers, et, quand il en revint, ce fut pour vivre dans une retraite absolue jusqu'à sa mort, qui arriva au mois de décembre 1830. Il avait vu mourir Louis XV, et Louis-Philippe monter sur le trône.

Ce fut une génération singulièrement vivace et féconde par toute l'étendue de l'Europe, que celle dont les premières années de notre siècle ont marqué l'âge mûr. Cette génération n'a pas produit seulement des hommes de guerre tels que peut-être le monde n'en avait point encore vus ; elle a enfanté aussi une race de politiques qui, sans s'imposer de si haut à l'admiration de la postérité, soutiennent aujourd'hui la comparaison avec les plus grandes figures de leur temps, de même qu'autrefois

ils ont soutenu sans faiblir la lutte de l'esprit avec le génie. Elliot appartenait à cette race dont les Talleyrand, les Metternich ont été les types les plus brillants, et, bien que ce soit peut-être singulièrement le grandir, nous lui trouvons, avec M. de Talleyrand, de frappantes ressemblances : même esprit, même sang-froid, même détermination, même ténacité patriotique dans les moments de crise diplomatique. Un tact moins sûr, une volonté moins ferme, une vue moins perçante, ont empêché Elliot de s'élever aussi haut que l'ancien ministre de Napoléon. Peut-être aussi faut-il tenir compte de ce qu'en Angleterre, la constitution se prête assez mal à l'emploi de ces talents moins vigoureux que déliés, en même temps que l'opinion publique ne voit pas de très bon œil leur élévation. Cependant, dans la vie diplomatique d'un grand peuple, telle circonstance critique peut se présenter, où le besoin

se fasse sentir d'un représentant qui couvre, par le sang-froid et la fierté de son attitude, l'échec momentané de la fortune de son pays. Puisse, en de telles conjonctures, l'Angleterre trouver toujours des serviteurs aussi habiles et aussi dignes que Hugh Elliot !

FIN